

CINQ-MARS,
OU
UNE CONJURATION
SOUS LOUIS XIII.

PAR LE COMTE
ALFRED DE VIGNY.

DEUXIÈME ÉDITION,
REVUE, CORRIGÉE ET AUGMENTÉE.

Tome Premier.

PARIS.

LE NORMANT PÈRE, LIBRAIRE,
RUE DE SEINE, N° 8, F. S. G.

1826.

PQ
2474
C5
1826
SMRS
vols. 1

CINQ-MARS.



LE NORMANT FILS, IMPRIMEUR DU ROI,
Rue de Seine, n° 8, f. s. g.

CINQ-MARS,

OU

UNE CONJURATION

SOUS LOUIS XIII.

PAR LE COMTE

ALFRED DE VIGNY.

DEUXIÈME ÉDITION,

REVUE, CORRIGÉE ET AUGMENTÉE.

Tome premier.

PARIS.

LE NORMANT PÈRE, LIBRAIRE,

RUE DE SEINE, N° 8, F. S. G.

1826.

CINQ-MARS.

Le Roi en étoit tacitement le chef, le grand-écuyer Cinq-Mars en étoit l'âme, le nom dont on se servoit étoit celui du duc d'Orléans, frère unique du Roi, et leur conseil étoit le duc de Bouillon..... La Reine sut l'entreprise et les noms des conjurés....

MOTTEVILLE, *Mém. d'Anne d'Autriche.*

Qui trompe-t-on donc ici ?

Barbier de Séville.



CHAPITRE PREMIER.

Les Adieux.

Fare thee well and if for ever
Still For ever fare thee well.

LORD BYRON.

Adieu ! et si c'est pour toujours,
pour toujours encore adieu.....

CONNOISSEZ-VOUS cette partie de la
France que l'on a surnommée son
jardin ? ce pays où l'on respire un

air pur dans des plaines verdoyantes arrosées par un grand fleuve ? Si vous avez traversé dans les mois d'été la belle Touraine , vous aurez long-temps suivi la Loire paisible avec enchantement , vous aurez regretté de ne pouvoir déterminer entre les deux rives celle où vous choisiriez votre demeure pour y oublier les hommes auprès d'un être aimé. Lorsque l'on accompagne le flot jaune et lent du beau fleuve , on ne cesse de perdre ses regards dans les rians détails de la rive droite. Des vallons peuplés de jolies maisons blanches qu'entou-

rent des bosquets, des coteaux jaunis par les vignes, ou blanchis par les fleurs du cerisier, de vieux murs couverts de chèvrefeuilles naissans, des jardins de roses d'où sort tout à coup une tour élancée; tout rappelle la fécondité de la terre ou l'ancienneté de ses monumens, et tout intéresse dans les œuvres de ses habitans industriels. Rien ne leur a été inutile; il semble que dans leur amour d'une aussi belle patrie, seule province de France que n'occupa jamais l'étranger, ils n'aient pas voulu perdre le moindre espace de

son terrain , le plus léger grain de son sable. Vous croyez que cette vieille tour démolie n'est habitée que par les oiseaux hideux de la nuit? Non ; au bruit de vos chevaux , la tête riante d'une jeune fille sort du lierre poudreux , blanchi sous la poussière de la grande route ; si vous gravissez un coteau hérissé de raisins , une petite fumée vous avertit tout à coup qu'une cheminée est à vos pieds ; c'est que le rocher même est habité , des familles de vignerons respirent dans ses profonds souterrains , abritées dans la nuit par la terre nourricière

qu'elles cultivent laborieusement durant le jour; l'encens de leur foyer semble retourner à cette mère qui l'alimente. Les bons Tourangeaux sont simples comme leur vie, doux comme l'air qu'ils respirent, et forts comme le sol puissant qu'ils fertilisent. On ne voit sur leurs traits bruns ni la froide immobilité du Nord, ni la vivacité grimacière du Midi; leur visage a comme leur caractère quelque chose de la candeur du vrai peuple de saint Louis, leurs cheveux châtain sont encore longs et arrondis autour des oreilles comme les sta-

tues de pierre de nos vieux rois ; leur langage est le plus pur français, sans lenteur, sans vitesse, sans accent ; le berceau de la langue est là , près du berceau de la monarchie.

Mais la rive gauche de la Loire se montre plus sérieuse dans ses aspects : ici c'est Chambord que l'on aperçoit de loin, et qui avec ses dômes bleus et ses petites coupes, ressemble à une grande ville de l'Orient ; là c'est Chanteloup suspendant au milieu de l'air son élégante pagode. Après eux cependant un bâtiment plus simple attire les

yeux du voyageur par sa position magnifique et sa masse imposante, c'est le château de Chaumont. Construit sur la colline la plus élevée du rivage, il encadre ce large sommet avec ses hautes murailles et ses énormes tours; de hauts clochers d'ardoise les élèvent aux yeux et donnent à tout l'édifice cet air de couvent, cette forme religieuse de tous nos vieux châteaux, qui imprime un caractère plus grave aux paysages de la plupart de nos provinces. Des arbres noirs et touffus entourent de tous côtés cet ancien manoir, et de loin ressemblent à

ces plumes qui environnoient le chapeau du roi Henri ; un joli village s'étend au pied du mont, sur le bord de la rivière, et l'on diroit que ses maisons blanches sortent du sable doré ; il est lié au château qui le protège par un étroit sentier qui circule dans le rocher ; une chapelle est au milieu de la colline ; les seigneurs descendoient et les villageois montoient à son autel, terrain d'égalité placé comme une ville neutre entre la misère et la grandeur qui se sont fait trop souvent la guerre.

Ce fut là que, dans une matinée

du mois de juin 1639, la cloche du château ayant sonné à midi, selon l'usage, le dîner de la famille qui l'habitoit, il se passa dans cette antique demeure des choses qui n'étoient pas habituelles. Les nombreux domestiques remarquèrent qu'en disant la prière du matin à toute la maison assemblée, la maréchale d'Effiat avoit parlé d'une voix moins assurée et les larmes dans les yeux, qu'elle avoit paru vêtue d'un deuil plus austère que de coutume. Les gens de la maison et les Italiens de la duchesse de Mantoue qui s'étoit alors retirée

momentanément à Chaumont, virent avec surprise des préparatifs de départ se faire tout à coup. Le vieux domestique du maréchal d'Effiat, mort depuis six mois, avoit repris ses larges bottes qu'il avoit juré précédemment d'abandonner pour toujours. Ce brave homme nommé Grandchamp, avoit suivi partout le chef de la famille dans les guerres et dans ses travaux de finances; il avoit été son écuyer dans les unes, et son secrétaire dans les autres; il étoit revenu d'Allemagne depuis peu de temps apprendre à la mère et aux enfans

les détails de la mort du maréchal dont il avoit reçu les derniers soupirs à Luzzelstein ; c'étoit un de ces fidèles serviteurs dont les modèles sont devenus trop rares en France, qui souffrent des malheurs de la famille et se réjouissent de ses joies, désirent qu'il se forme des mariages pour avoir à élever de jeunes maîtres, grondent les enfans et quelquefois les pères, s'exposent à la mort pour eux, les servent sans gages dans les révolutions, travaillent pour les nourrir, et dans les temps prospères, les suivent partout et disent : Voilà nos vignes,

en revenant au château. Il avoit une figure sévère très-remarquable. Un teint fort cuivré, des cheveux gris-argentés, et dont quelques mèches encore noires comme ses sourcils épais, lui donnoient un air dur au premier aspect; mais un regard pacifique adoucissoit cette première impression. Cependant le son de sa voix étoit rude. Il s'occupoit beaucoup ce jour-là de hâter le dîner, et commandant à tous les gens du château, vêtus de noir comme lui :

— Allons, disoit-il, dépêchez-vous de servir, pendant que Ger-

main, Louis et Étienne vont seller leurs chevaux; M. Henri et nous, il faut que nous soyons loin d'ici à huit heures du soir. Et vous, Messieurs les Italiens, avez-vous averti votre jeune princesse? Je gage qu'elle est allée lire avec ses dames au bout du parc ou sur les bords de l'eau. Elle arrive toujours après le premier service pour faire lever tout le monde de table.

— Ah! mon cher Grandchamp, dit à voix basse une jeune femme de chambre qui passoit et s'arrêta, ne faites pas songer à la duchesse, elle est bien triste, et je crois

qu'elle restera dans son appartement. Santa Maria ! je vous plains de voyager aujourd'hui ! partir un vendredi , le 13 du mois , et le jour de saint Gervais et saint Protas , le jour de deux martyrs ! J'ai dit mon chapelet toute la matinée pour M. de Cinq-Mars ; mais en vérité , je n'ai pu m'empêcher de songer à tout ce que je vous dis ; ma maîtresse y pense aussi bien que moi , toute grande dame qu'elle est , ainsi n'ayez pas l'air d'en rire.

En disant cela , la jeune Italienne se glissa comme un oiseau à travers la grande salle à manger , et

disparut dans un corridor, éfrayée de voir les grandes portes du salon ouvrir leurs doubles battans.

Grandchamp s'étoit à peine aperçu de ce qu'elle avoit dit, et sembloit ne s'occuper que des apprêts du dîner; il remplissoit les devoirs importants de maître-d'hôtel, et jetoit le regard le plus sévère sur les domestiques pour voir s'ils étoient tous à leur poste, se plaçant lui-même derrière la chaise du fils aîné de la maison, lorsque tous les habitans du château entrèrent successivement dans la salle; onze per-

sonnes, hommes et femmes, se placèrent à table. La maréchale avoit passé la dernière, donnant le bras à un beau vieillard vêtu magnifiquement qu'elle fit asseoir à sa gauche. Elle s'assit dans un grand fauteuil doré au milieu de la table dont la forme étoit un carré long. Un autre siège un peu plus orné étoit à sa droite, mais resta vide. Le jeune marquis d'Effiat, placé en face de sa mère, devoit l'aider à faire les honneurs; il n'avoit pas plus de vingt ans, et son visage étoit assez insignifiant; beaucoup de gravité et des manières distin-

guées annonçoient pourtant un naturel sociable, mais rien de plus. Sa jeune sœur de quatorze ans, deux gentilshommes de la province, trois jeunes seigneurs italiens de la suite de Marie de Gonzague (duchesse de Mantoue), une demoiselle de compagnie, gouvernante de la jeune fille du maréchal, et un abbé du voisinage, composoient l'assemblée. Une place à la gauche du fils aîné restoit vacante encore.

La maréchale, avant de s'asseoir, fit le signe de la croix, et dit le *Benedicite* à voix haute : tout le

monde y répondit en faisant le signe entier, ou sur la poitrine seulement. Cet usage s'est conservé en France dans beaucoup de familles jusqu'à la révolution de 1789. Quelques unes l'ont encore, mais plus en province qu'à Paris, et non sans quelque embarras et quelque phrase préliminaire sur le bon temps, accompagnée d'un sourire d'excuse, quand il se présente un étranger : car il est trop vrai que le bien a aussi sa rougeur.

La maréchale étoit une femme d'une taille imposante, dont les yeux grands et bleus étoient d'une

beauté remarquable. Elle ne paroissoit pas avoir atteint encore quarante-cinq ans; mais abattue par le chagrin, elle marchoit avec lenteur et ne parloit qu'avec peine, fermant les yeux et laissant tomber sa tête sur sa poitrine pendant un moment, lorsqu'elle avoit été forcée d'élever la voix. Alors sa main appuyée sur son sein, monroit qu'elle y ressentait une vive douleur. Aussi vit-elle avec satisfaction que le personnage placé à sa gauche, s'emparant sans en être prié par personne du dé de la conversation, le tint avec un sang-

froid imperturbable pendant tout le repas. C'étoit le vieux maréchal de Bassompierre; il avoit conservé sous ses cheveux blancs, un air de vivacité et de jeunesse fort étrange à voir; ses manières nobles et polies avoient quelque chose d'une galanterie surannée comme son costume, car il portoit la fraise d'Henri IV et les manches tailladées à la manière des derniers temps, ridicule impardonnable aux yeux des *beaux* de la cour. Cela ne nous parôitroit pas plus singulier qu'autre chose à présent; mais il est convenu que dans chaque siècle on

rira de l'habit de son père; et je ne vois guère que les Orientaux qui ne soient pas attaqués de ce mal.

L'un des gentilshommes italiens avoit à peine fait une question au maréchal sur ce qu'il pensoit de la manière dont le Cardinal traitoit la fille du duc de Mantoue, que celui-ci s'écria dans son langage familier :

— Et corbieu, Monsieur, à qui parlez-vous ? Puis-je rien comprendre à ce régime nouveau sous lequel vit la France ? Nous autres vieux compagnons d'armes du feu

roi, nous entendons mal la langue que parle la cour nouvelle, et elle ne sait plus la nôtre. Que dis-je ? on n'en parle aucune dans ce triste pays, car tout le monde s'y tait à présent devant le Cardinal ; cet orgueilleux petit vassal nous regarde comme de vieux portraits de famille, et de temps en temps il en retranche la tête, mais la devise y reste toujours, heureusement. N'est-il pas vrai, mon cher Puy-Laurens ?

Ce convive étoit à peu près du même âge que le maréchal, mais plus grave et plus circonspect que

lui; il répondit quelques mots vagues, et fit un signe à son contemporain pour lui faire remarquer l'émotion désagréable qu'il avoit fait éprouver à la maîtresse de la maison, en lui rappelant la mort récente de son mari et en parlant ainsi du ministre son ami, mais ce fut en vain, car Bassompierre content du signe de demi-approbation, vida d'un trait un fort grand verre de vin, remède qu'il vante dans ses Mémoires comme parfait contre la peste et la réserve, et se penchant en arrière pour en recevoir un autre de son

écuyer, s'établit plus carrément que jamais sur sa chaise et dans ses idées favorites :

— Oui, nous sommes tous de trop ici : je le dis l'autre jour à mon cher duc de Guise, qu'ils ont ruiné. On compte les minutes qui nous restent à vivre, et l'on secoue notre sablier pour le hâter. Quand ce ministre voit dans un coin trois ou quatre de nos grandes figures qui ne quittoient pas les côtés du feu roi, il sent bien qu'il ne peut pas mouvoir ces statues de fer, et qu'il y falloit la main du grand homme; il passe

vite et n'ose pas se mêler à nous qui ne le craignons pas. Il croit toujours que nous conspirons ; et à l'heure qu'il est, on dit qu'il est question de me mettre à la Bastille.

— Eh ! M. le maréchal , qu'attendez-vous pour partir, dit l'Italien ? je ne vois que la Flandre qui vous puisse être un abri.

— Ah ! Monsieur, vous ne me connoissez guère ; au lieu de fuir, j'ai été trouver le roi avant son départ, et lui ai dit que c'étoit afin que l'on n'eût pas la peine de me chercher, et que si je savais où

il veut m'envoyer, j'irois moi-même sans qu'on m'y menât. Il a été aussi bon que je m'y attendois, et m'a dit : Comment, vieil ami, aurois-tu la pensée que je le voulusse faire? Tu sais bien que je t'aime.

— Ah! mon cher maréchal, je vous fais compliment, dit M^{me} d'Effiat d'une voix douce, je reconnois la bonté de Sa Majesté à ce mot-là; il se souvient de la tendresse que le roi son père avoit pour vous; il me semble même qu'il vous a accordé tout ce que vous vouliez pour les vôtres, ajouta-t-elle avec insinuation, pour le re-

mettre dans la voie de l'éloge, et le tirer du mécontentement qu'il avoit entamé si hautement.

— Certes, Madame, reprit-il, personne ne sait mieux reconnoître ses vertus que François de Bassompierre ; je lui serai fidèle jusqu'à la fin, parce que je me suis donné corps et biens à son père dans un bal, et je jure que, de mon consentement du moins, personne de ma famille ne manquera à son devoir envers le roi de France. Quoique les *Bestein* soient étrangers et Lorrains, mordieu ! une poignée de main d'Henri IV nous a conquis

pour toujours ; ma plus grande douleur a été de voir mon frère mourir au service de l'Espagne , et je viens d'écrire à mon neveu que je le déshériterois s'il passoit à l'Empereur , comme le bruit en a couru.

— Un des gentilshommes qui n'avoit encore rien dit , et que l'on pouvoit remarquer à la profusion d'ordres et de rubans qu'il avoit sur la poitrine , s'inclina en disant que c'étoit ainsi que tout sujet fidèle devoit parler.

— Pardieu , M. de Launay , vous vous trompez fort , dit le maréchal

en qui revint le souvenir de ses ancêtres, les gens de notre sang sont sujets par le cœur; car Dieu nous a fait naître tout aussi bien seigneurs de nos terres que le Roi l'est des siennes. Quand je suis venu en France, c'étoit pour me promener, suivi de mes gentilshommes et de mes pages. Je m'aperçois que plus nous allons, plus on perd cette idée, et surtout à la cour. Mais voilà un jeune homme qui arrive bien à propos pour m'entendre.....

La porte s'ouvrit en effet, et l'on vit entrer un jeune homme d'une

assez belle taille; il étoit pâle, ses cheveux étoient bruns, ses yeux noirs, son air triste et insouciant : c'étoit Henri d'Effiat, marquis de CINQ-MARS (nom tiré d'une terre de sa famille); son costume et son manteau court étoient noirs; un collet de dentelles tomboit de son cou jusqu'au milieu de sa poitrine; de petites bottes fortes, très-évasées, et ses éperons faisoient assez de bruit sur les dalles du salon, pour qu'on l'entendît venir de loin. Il marcha droit à la maréchale d'Effiat en la saluant profondément, et lui baisa la main. — Eh bien ! Henri, lui dit-

elle, vos chevaux sont-ils prêts ?
 A quelle heure partez-vous ? —
 Après le dîner, sur-le-champ, Madame, si vous permettez, dit-il à sa mère avec le cérémonieux respect du temps; et, passant derrière elle, il fut saluer M. de Bassompierre avant de s'asseoir à la gauche de son frère aîné.

— Eh bien ! dit le maréchal, tout en dînant de fort bon appétit, vous allez partir, mon enfant; vous allez à la cour, c'est un terrain glissant aujourd'hui. Je regrette pour vous qu'il ne soit pas resté ce qu'il étoit. La cour autre-

fois n'étoit autre chose que le salon du roi où il recevoit ses amis naturels ; les nobles des grandes maisons , ses pairs , qui lui faisoient visite , pour lui montrer leur dévouement et leur amitié , jouoient leur argent avec lui , et l'accompagnoient dans ses parties de plaisir , mais ne recevoient rien de lui que la permission de conduire leurs vassaux , se faire casser la tête avec eux pour son service. Les honneurs que recevoit un homme de qualité ne l'enrichissoient guère , car il les payoit de sa bourse ; j'ai vendu un terre à chaque grade

que j'ai reçu; le titre de colonel-général des Suisses m'a coûté quatre cent mille écus, et le baptême du roi actuel me fit acheter un habit de cent mille francs.

— Ah! pour le coup, vous conviendrez, dit en riant la maîtresse de la maison, que rien ne vous y forçoit; nous avons entendu parler de la magnificence de votre habit de perles, mais je serois très-fâchée qu'il fût encore de mode d'en porter de pareils.

— Ah! madame la marquise, soyez tranquille, ce temps de magnificence ne reviendra plus. Nous

faisions des folies, sans doute, mais elles prouvoient notre indépendance; il est clair qu'alors on n'eût pas enlevé au roi des serviteurs que l'amour seul attachoit à lui et dont les couronnes de duc ou de marquis avoient autant de diamans que sa couronne fermée. Il est visible aussi que l'ambition ne pouvoit s'emparer de toutes les classes, puisque de semblables dépenses ne pouvoient sortir que des mains riches, et que l'or ne vient que des mines; les grandes maisons que l'on détruit avec tant d'acharnement n'étoient point ambitieuses,

et souvent ne voulant aucun emploi du gouvernement, tenoient leur place à la cour par leur propre poids, existoient de leur propre être, et disoient comme l'une d'elles : *Prince ne daigne; Rohan je suis.* Il en étoit de même de toute famille noble à qui sa noblesse suffisoit, et que le roi relevoit lui-même en écrivant à l'un de mes amis : *L'argent n'est pas chose commune entre gentilshommes comme vous et moi.*

— Mais, M. le maréchal, interrompit froidement et avec beaucoup de politesse de Launay qui

peut-être avoit dessein de l'échauffer, cette indépendance a produit aussi bien des guerres civiles et des révoltes comme celle de M. de Montmorency.

— Corbieu! Monsieur, je ne puis entendre parler ainsi, dit le fougueux maréchal en sautant sur son fauteuil. Ces révoltes et ces guerres, Monsieur, n'étoient rien aux lois fondamentales de l'Etat, et ne pouvoient pas plus renverser le trône que ne le feroit un duel. De tous ces grands chefs de parti, il n'en est pas un qui n'eût mis sa victoire aux pieds du roi s'il eût réussi,

sachant bien que tous les autres seigneurs aussi grands que lui l'eussent abandonné ennemi du souverain légitime. Nul ne s'est armé que contre une faction et non contre l'autorité souveraine, et, cet accident détruit, tout fût rentré dans l'ordre. Mais qu'avez-vous fait en nous écrasant? Vous avez cassé les bras du trône, et ne mettez rien à la place. Oui, je n'en doute plus à présent, le Cardinal-duc accomplira son dessein en entier, la grande noblesse quittera et perdra ses terres, et cessant d'être la grande propriété, cessera

d'être une puissance; la cour n'est déjà plus qu'un palais où l'on sollicite, elle deviendra plus tard une antichambre, quand elle ne se composera plus que des gens de la suite du roi; les grands noms commenceront par ennoblir des charges viles; mais par une terrible réaction, ces charges finiront par avilir les grands noms. Etrangère à ses foyers, la noblesse ne sera plus rien que par les emplois qu'elle aura reçus, et si les peuples sur lesquels elle n'aura plus d'influence veulent se révolter.....

— Que vous êtes sinistre au-

jourd'hui, maréchal, interrompit la marquise ! J'espère que ni moi ni mes enfans ne verrons ces temps-là. Je ne reconnois plus votre caractère enjoué à toute cette politique, je m'attendois à vous entendre donner des conseils à mon fils. Eh bien ! Henri, qu'avez-vous donc ? vous êtes bien distrait.

Cinq-Mars, les yeux attachés sur la grande croisée de la salle à manger, regardoit avec tristesse le magnifique paysage qu'il avoit sous les yeux. Le soleil étoit dans toute sa splendeur, et coloroit les sables de la Loire, les arbres et les ga-

zons , d'or et d'émeraude , le ciel étoit d'azur , les flots d'un jaune transparent , les îles d'un vert plein d'éclat ; derrière leurs têtes arrondies , on voyoit s'élever les grandes voiles latines des bateaux marchands , comme une flotte en embuscade. O nature , nature , se disoit-il , belle nature , adieu ! Bientôt mon cœur ne sera plus assez simple pour te sentir , et tu ne plairas plus qu'à mes yeux , il est déjà brûlé par une passion profonde , et le récit des intérêts des hommes y jette un trouble inconnu ; il faut donc entrer dans ce labyrinthe , je

m'y perdrai peut-être ; mais pour Marie.....

— Se réveillant alors au mot de sa mère et craignant de montrer un regret trop enfantin de son beau pays , et de sa famille ; je songeois, Madame, à la route que je vais prendre pour aller à Perpignan , et aussi à celle qui me ramènera chez vous.

— N'oubliez pas de prendre celle de Poitiers et d'aller à Loudun voir votre ancien gouverneur, notre bon abbé Quillet ; il vous donnera d'utiles conseils sur la cour , il est fort bien avec le duc de Bouillon ,

et d'ailleurs , quand il ne vous seroit pas très-nécessaire , c'est une marque de déférence que vous lui devez bien.

— C'est donc au siège de Perpignan que vous vous rendez , mon ami , reprit le vieux maréchal qui commençoit à trouver qu'il étoit resté bien long-temps dans le silence. Ah ! c'est bien heureux pour vous , Peste ! un siège ! c'est un joli début ; j'aurois donné bien des choses pour en faire un avec le feu roi , à mon arrivée à sa cour ; j'aurois mieux aimé m'y faire arracher les entrailles du ventre qu'à un tour-

noi, comme je fis. Mais on étoit en paix, et je fus obligé d'aller faire le coup de pistolet contre les Turcs avec le Rosworm des Hongrois pour ne pas affliger ma famille par mon désœuvrement. Du reste, je souhaite que Sa Majesté vous reçoive d'une manière aussi aimable que son père me reçut. Certes, le roi est brave et bon; mais on l'a habitué malheureusement à cette froide étiquette espagnole qui arrête tous les mouvemens du cœur; il contient lui-même et les autres par cet abord immobile, et cet aspect de glace; pour moi, j'avoue que

j'attends toujours l'instant du dégel, mais en vain. Nous étions accoutumés à d'autres manières, parce spirituel et simple Henri, et nous avions du moins la liberté de lui dire que nous l'aimions.

Cinq-Mars, les yeux fixés sur ceux de Bassompierre comme pour se contraindre lui-même à faire attention à ses discours, lui demanda quelle étoit la manière de parler du feu roi.

— Vive et franche, dit-il; quelque temps après mon arrivée en France, je jouois avec lui et la duchesse de Beaufort à Fontainebleau,

car il vouloit , disoit-il , me gagner mes pièces d'or et mes belles portugaises , et me demanda ce qui m'avoit fait venir dans ce pays. Ma foi, Sire , lui dis-je franchement, je n'y suis point venu à dessein de m'embarquer à votre service , mais bien pour passer quelque temps à votre cour , et de là à celle d'Espagne ; mais vous m'avez tellement charmé , que sans aller plus loin , si vous voulez de mon service , je m'y voue jusqu'à la mort. Alors il m'embrassa et m'assura que je n'eusse pu trouver un meilleur maître , qui m'aimât plus ;..... hé-

las ! je l'ai bien éprouvé..... et moi je lui ai tout sacrifié , jusqu'à mon amour , et j'aurois fait plus encore , s'il se pouvoit faire plus que de renoncer à M^{lle} de Montmorency.

Le bon maréchal avoit les yeux attendris ; mais le jeune marquis d'Effiat et les Italiens se regardant ne purent s'empêcher de sourire , en pensant qu'alors la princesse de Condé n'étoit rien moins que jeune et jolie. Cinq-Mars s'aperçut de ces signes d'intelligence , et rit aussi , mais d'un rire amer. Est-il donc vrai , se disoit-il , que les passions puissent avoir la destinée des

modes, et que peu d'années puissent frapper du même ridicule un habit et un amour? Heureux celui qui ne survit pas à sa jeunesse, à ses illusions, et qui emporte dans la tombe tout son trésor!

Mais rompant encore avec effort le cours mélancolique de ses idées; et voulant que le bon maréchal ne lût rien de déplaisant sur le visage de ses hôtes :

— On parloit donc alors avec beaucoup de liberté au roi Henri, dit-il; peut-être aussi au commencement de son règne avoit-il besoin d'établir ce ton-là, mais lors-

qu'il fut le maître, changea-t-il ?

— Jamais, non jamais, notre Grand Roi ne cessa d'être le même jusqu'au dernier jour ; il ne rougissoit pas d'être un homme, et parloit à des hommes avec force et sensibilité. Eh ! mon Dieu ! je le vois encore embrassant le duc de Guise en carrosse le jour même de sa mort ; il m'avoit fait une de ses spirituelles plaisanteries, et le duc lui dit : vous êtes à mon gré un des plus agréables hommes du monde, et notre destin portoit que nous fussions l'un à l'autre ; car si vous n'eussiez été qu'un homme ordi-

naire, je vous aurois pris à mon service, à quelque prix que c'eût été ; mais puisque Dieu vous a fait naître un grand roi, il falloit bien que je fusse à vous. Ah ! grand homme, tu l'avois bien dit, s'écria Bassompierre les larmes aux yeux, et peut-être un peu animé par les fréquentes rasades qu'il se versoit : *Quand vous m'aurez perdu, vous connoîtrez ce que je valois.*

Pendant cette sortie, les différens personnages de la table avoient pris des attitudes diverses selon leurs rôles dans les affaires publiques. L'un des Italiens affectoit

de causer et de rire tout bas avec la jeune fille de la-maréchale, l'autre prenoit soin du vieux abbé sourd, qui, mettant une main derrière son oreille pour mieux entendre, étoit le seul qui eût l'air attentif; Cinq-Mars avoit repris sa distraction mélancolique après avoir lancés le maréchal, comme on regarde ailleurs après avoir jeté une balle à la paume, jusqu'à ce qu'elle revienne; son frère aîné faisoit les honneurs de la table avec le même calme; Puy-Laurens regardoit avec soin la maîtresse de la maison, il étoit tout au duc d'Or-

léans et craignoit le Cardinal ; pour la maréchale , elle avoit l'air affligé et inquiet ; souvent des mots rudes lui avoient rappelé ou la mort de son mari ou le départ de son fils ; plus souvent encore elle avoit craint pour Bassompierre lui-même qu'il ne se compromît , et l'avoit poussé plusieurs fois en regardant M. de Launay qu'elle connoissoit peu , et qu'elle avoit quelques raisons de croire dévoué au premier ministre ; mais , avec un homme de ce caractère , de tels avertissemens étoient inutiles : il eut l'air de n'y point faire attention , et au con-

traire, écrasant ce gentilhomme de ses regards hardis, et du son de sa voix, il affecta de se tourner vers lui et de lui adresser tout son discours. Pour celui-ci, il prit un air d'indifférence et de politesse consentante qu'il ne quitta pas jusqu'au moment où les deux battans étant ouverts, on annonça *Mademoiselle la duchesse de Mantoue*.

Les propos que nous venons de

1 On donnoit alors aux demoiselles les titres de leurs familles dans les grandes maisons. Voyez *Mémoires de Bassompierre*. Il y parle souvent de mademoiselle la duchesse de Rohan, etc.

transcrire longuement furent pourtant assez rapides, et le dîner n'étoit pas à la moitié quand l'arrivée de Marie de Gonzague fit lever tout le monde. Elle étoit petite, mais fort bien faite, et quoique ses yeux et ses cheveux fussent très-noirs, sa fraîcheur étoit éblouissante comme la beauté de sa peau. La maréchale fit le geste de se lever pour son rang et l'embrassa sur le front pour sa bonté et son bel âge.

— Nous vous avons attendue long-temps aujourd'hui, chère Marie, lui dit-elle, en la plaçant près d'elle, vous me restez heureuse-

ment pour remplacer un de mes enfans qui part.

La jeune duchesse rougit et baissa la tête et les yeux pour qu'on ne vît pas leur rougeur, et dit d'une voix timide : « Madame, il le faut » bien, puisque vous remplacez ma » mère auprès de moi. » Et un regard fit pâlir Cinq-Mars à l'autre bout de la table.

Cette arrivée changea la conversation, elle cessa d'être générale, et chacun parla bas à son voisin. Le maréchal seul continuoît à dire quelques mots de la magnificence de l'ancienne cour, et de ses guer-

res en Turquie, et des tournois, et de l'avarice de la cour nouvelle; mais à son grand regret, personne ne relevoit ses paroles, et on alloit se lever de table lorsque l'horloge ayant sonné deux heures, cinq chevaux dont un n'étoit pas monté parurent dans la grande cour, quatre domestiques en manteaux et bien armés les montoient, et le vieux Grandchamp tenoit en main celui de son jeune maître, qui étoit noir et très-vif.

— Ah! ah! s'écria Bassompierre, voilà notre cheval de bataille tout sellé et bridé; allons, jeune homme,

il faut dire comme notre vieux Marot :

Adieu la cour, adieu les dames!
 Adieu les filles et les femmes!
 Adieu vous dy pour quelque temps;
 Adieu vos plaisans passe-temps;
 Adieu le bal, adieu la dance,
 Adieu mesure, adieu cadance,
 Tabourins, hautbois, violons,
 Puisqu'à la guerre nous allons.

Ces vieux vers et l'air du maréchal
 faisoient rire toute la table, hormis trois personnes.

—Jésus-Dieu! il me semble, continua-t-il, que je n'ai que dix-sept ans comme lui; il va nous revenir tout brodé, Madame, il faut laisser son fauteuil vacant.

Ici tout à coup la maréchale pâlit, sortit de table en fondant en larmes, et tout le monde se leva avec elle : elle ne put que faire deux pas et retomba assise sur un autre fauteuil. Ses fils et sa fille et la jeune duchesse l'entourèrent avec une vive inquiétude, et démêlèrent parmi des étouffemens et des pleurs qu'elle vouloit retenir : Pardon !..... mes amis..... c'est une folie.... un enfantillage..... mais je suis si faible à présent, que je n'en ai pas été maîtresse. Nous étions treize à table, et c'est vous qui en avez été cause, ma chère duchesse. Mais

c'est bien mal à moi de montrer tant de foiblesse devant lui. Adieu, mon enfant, donnez-moi votre front à baiser, et que Dieu vous conduise. Soyez digne de votre nom et de votre père.

Puis, comme a dit Homère, *riant sous les pleurs*, elle se leva en le poussant et disant : allons, que je vous voie à cheval, bel écuyer!

Le silencieux voyageur baisa la main de sa mère et la salua ensuite profondément, il s'inclina aussi devant la duchesse sans lever les yeux, puis embrassant son frère aîné, serrant la main au maréchal

et baisant le front de sa jeune sœur presque à la fois , il sortit , et dans un instant fut à cheval. Tout le monde se mit aux fenêtres qui donnoient sur la cour, excepté M^{me} d'Effiat, encore assise et souffrante.

— Il part au galop. C'est bon signe , dit en riant le maréchal.

— Ah ! Dieu ! cria la jeune princesse en se retirant de la croisée.

— Qu'est-ce donc ? dit la mère.

— Ce n'est rien , ce n'est rien , dit M. de Launay, le cheval de monsieur votre fils s'est abattu sous la porte , mais il l'a bientôt relevé de la main :

tenez, le voilà qui salue de la route.

— Encore un présage funeste, dit la marquise en se retirant dans ses appartemens.

Chacun l'imita en se taisant ou en parlant bas.

La journée fut triste et le souper silencieux au château de Chaumont.

Quand vinrent dix heures du soir, le vieux maréchal, conduit par son valet de chambre, se retira dans la tour du nord, voisine de la porte et opposée à la rivière. La chaleur étoit extrême, il ouvrit la fenêtre; et s'enveloppant d'une

vaste robe de soie , plaça un flambeau pesant sur une table , et voulut rester seul. Sa croisée donnoit sur la plaine , que la lune dans son dernier quartier n'éclairait que d'une lumière incertaine ; le ciel se chargeoit de nuages épais , et tout disposoit à la mélancolie. Quoique Bassompierre n'eût rien de rêveur dans le caractère , la tournure qu'avoit prise la conversation du dîner lui revint à la mémoire , et il se mit à repasser en lui-même toute sa vie ; les tristes changemens que le nouveau règne y avoit apportés , règne qui sembloit avoir

soufflé sur lui un vent d'infortune ; la mort d'une sœur chérie, les désordres de l'héritier de son nom, les pertes de ses terres et de sa faveur, la fin récente de son ami le maréchal d'Effiat dont il occupoit la chambre, toutes ces pensées lui arrachèrent un soupir involontaire ; il se mit à la fenêtre pour respirer.

En ce moment il crut entendre du côté du bois la marche d'une troupe de chevaux, mais le vent qui vint à augmenter le dissuada de cette première pensée, et tout bruit cessant tout à coup, il l'ou-

blia. Il regarda encore quelque temps tous les feux du château s'éteignant successivement après avoir serpenté dans les ogives des escaliers et rôdé dans les cours et les écuries; retombant ensuite sur son grand fauteuil de tapisserie, le coude appuyé sur la table, il se livra profondément à ses réflexions, et bientôt après tirant de son sein un médaillon qu'il y cachoit suspendu à un ruban noir : Viens, mon bon et vieux maître, dit-il, viens causer avec moi comme tu fis si souvent; viens, grand roi, oublier ta cour pour le rire d'un ami véritable;

viens , grand homme , me consulter sur l'ambitieuse Autriche ; viens , inconstant chevalier , me parler de la bonhomie de ton amour et de la bonne foi de ton infidélité ; viens , héroïque soldat , me crier encore que je t'offusque au combat ; ah ! que ne l'ai-je fait dans Paris ! que n'ai-je reçu ta blessure ! Avec ton sang le monde a perdu les bienfaits de ton règne interrompu.....

Les larmes du maréchal troubloient la glace du large médaillon , et il les effaçoit par de respectueux baisers , quand sa porte ouverte brusquement le fit sauter sur son épée.

Qui va-là ? cria-t-il dans sa surprise. Elle fut bien plus grande quand il reconnut M. de Launay, qui, le chapeau à la main, s'avança jusqu'à lui, et lui dit avec embarras :

— M. le maréchal, c'est le cœur navré de douleur que je me vois forcé de vous dire que le roi m'a commandé de vous arrêter. Un carrosse vous attend à la grille avec trente mousquetaires de M. le Cardinal-duc.

Bassompierre ne s'étoit pas levé et avoit encore le médaillon dans sa main gauche et l'épée dans l'au-

tre main ; il la tendit dédaigneusement à cet homme et lui dit :

— Monsieur, je sais que j'ai vécu trop long-temps, et c'est à quoi je pensois ; c'est au nom de ce Grand Henri que je remets paisiblement cette épée à son fils. Suivez-moi.

Il accompagna ces mots d'un regard si ferme, que de Launay fut atterré, et le suivit en baissant la tête, comme si lui-même eût été arrêté par le noble vieillard, qui, saisissant un flambeau, sortit de la cour et trouva tout ouvert par des gardes à cheval qui avoient effrayé les gens du château, au nom du

roi, et ordonné le silence. Le carrosse étoit préparé et partit rapidement, suivi de beaucoup de chevaux. Le maréchal assis à côté de M. de Launay commençoit à s'endormir bercé par le mouvement de la voiture, lorsqu'une voix forte cria au cocher : *arrête*, et comme il poursuivoit, un coup de pistolet partit. Les chevaux s'arrêtèrent. Je déclare, Monsieur, que ceci se fait sans ma participation, dit Bassompierre, puis mettant la tête à la portière, il vit qu'il se trouvoit dans un petit bois et un chemin trop étroit pour que les chevaux

pussent passer à droite ou à gauche de la voiture, avantage très-grand pour les agresseurs, puisque les mousquetaires ne pouvoient avancer; il cherchoit à voir ce qui se passoit, lorsqu'un cavalier, ayant à la main une longue épée dont il paroît les coups que lui portoit un garde, s'approcha de la portière en criant: *Venez, venez, M. le maréchal.*

— Eh quoi! c'est vous, étourdi d'Henri qui faites de ces escapades? Messieurs, Messieurs, laissez-le, c'est un enfant.

Et de Launay ayant crié aux

mousquetaires de le quitter , on eut le temps de se reconnoître.

— Et comment diable êtes - vous ici , reprit Bassompierre , je vous croyois à Tours , et même bien plus loin si vous aviez fait votre devoir , et vous voilà revenu pour faire une folie ?

— Ce n'étoit point pour vous que je revenois seul ici , c'est pour une affaire secrète , dit Cinq-Mars plus bas ; mais , comme je pense bien qu'on vous mène à la Bastille , je suis sûr que vous n'en direz rien , c'est le temple de la discrétion. — Cependant , si vous aviez voulu ,

continua-t-il très-haut, je vous aurois délivré de ces Messieurs dans ce bois où un cheval ne pouvoit remuer, à présent il n'est plus temps. Un paysan m'avoit appris l'insulte faite à nous plus qu'à vous, par cet enlèvement dans la maison de mon père.

— C'est par ordre du roi, mon enfant, et nous devons respecter ses volontés ; gardez cette ardeur pour son service, je vous en remercie cependant de bon cœur ; touchez là, et laissez-moi continuer ce joli voyage.

— De Launay ajouta : Il m'est

permis d'ailleurs de vous dire, M. de Cinq-Mars, que je suis chargé par le roi même d'assurer M. le maréchal qu'il est fort affligé de ceci, mais que c'est de peur qu'on ne le porte à mal faire qu'il le prie de demeurer quelques jours à la Bastille ¹.

— Bassompierre reprit en riant très-haut : Vous voyez, mon ami, comment on met les jeunes gens en tutelle, ainsi prenez garde à vous.

— Eh bien ! soit, partez donc, dit Henri, je ne ferai plus le che-

¹ Il y resta douze ans.

valier errant pour les gens malgré eux, et rentrant dans le bois pendant que la voiture repartoit au grand trot, il prit par des sentiers détournés le chemin du château.

Ce fut au pied de la tour de l'ouest qu'il s'arrêta. Il étoit seul, et ne descendit point de cheval, mais s'approchant du mur de manière à y coller sa botte, il souleva la jalousie d'une fenêtre du rez-de-chaussée, faite en forme de herse, comme on en voit encore dans quelques vieux bâtimens.

Il étoit alors plus de minuit, et la lune s'étoit cachée. Tout autre

que le maître de la maison n'eût jamais su trouver son chemin par une obscurité si grande. Les tours et les toits ne formoient qu'une masse noire qui se détachoit à peine sur le ciel un peu plus transparent; aucune lumière ne brilloit dans toute la maison rendormie. Cinq-Mars caché sous un chapeau à larges bords et un grand manteau, attendoit avec anxiété.

Qu'attendoit-il? qu'étoit-il revenu chercher? un mot d'une voix qui se fit entendre très-bas derrière la croisée :

— Est-ce vous, M. de Cinq-Mars?

— Hélas ! qui seroit-ce ? qui reviendrait comme un malfaiteur toucher la maison paternelle sans y entrer et sans dire encore adieu à sa mère ? qui reviendrait pour se plaindre du présent sans rien attendre de l'avenir, si ce n'étoit moi ?

La voix douce se troubla, et il fut aisé d'entendre que des pleurs accompagnoient sa réponse : — Hélas ! Henri, de quoi vous plaignez-vous ? n'ai-je pas fait plus, et bien plus que je ne devois ? Est-ce ma faute si mon malheur a voulu qu'un prince souverain fût mon

père ? peut-on choisir son berceau ?
 et dit-on : Je naîtrai bergère ? Vous
 savez bien quelle est toute l'infor-
 tune d'une princesse : on lui ôte
 son cœur en naissant , toute la
 terre est avertie de son âge , un
 traité la cède comme une ville , et
 elle ne peut jamais pleurer. Depuis
 que je vous connois , que n'ai-je
 pas fait pour me rapprocher du
 bonheur et m'éloigner des trônes ?
 Depuis deux ans j'ai lutté en vain
 contre ma mauvaise fortune qui
 me sépare de vous , et contre vous
 qui me détournez de mes devoirs.
 Vous le savez bien , j'ai désiré que

l'on me crût morte ; que dis-je ? j'ai presque souhaité des révolutions ! J'aurois peut-être béni le coup qui m'eût ôté mon rang , comme j'ai remercié Dieu lorsque mon père fut renversé ; mais la cour s'étonne , la reine me demande , nos rêves sont évanouis ; Henri , notre sommeil a été trop long ; réveillons-nous avec courage. Ne songez plus à ces deux belles années : oubliez tout , pour ne vous souvenir que de notre grande résolution ; n'ayez qu'une seule pensée , soyez ambitieux par... ambitieux pour moi.....

— Faut-il donc oublier tout,

ô Marie? dit Cinq-Mars avec douceur....

Elle hésita....

— Oui, tout ce que j'ai oublié moi-même, reprit-elle. Puis un instant après elle continua avec vivacité.

— Oui, oubliez nos jours heureux, nos longues soirées, et même les promenades de l'étang et du bois; mais souvenez-vous de l'avenir; partez. Votre père étoit maréchal, soyez plus, connétable, prince. Partez, vous êtes jeune, noble, riche, brave, aimé....

— Pour toujours? dit Henri.

— Pour la vie et l'éternité.

Cinq-Mars tressaillit, et tendant la main, s'écria : Eh bien ! j'en jure par la Vierge dont vous portez le nom, vous serez à moi, Marie, ou ma tête tombera sur l'échafaud.

— O Ciel, que dites-vous, s'écria-t-elle en prenant sa main avec une main blanche qui sortit de la fenêtre ? Non, vos efforts ne seront jamais coupables, jurez-le-moi, vous n'oublierez jamais que le roi de France est votre maître, aimez-le plus que tout, après celle pourtant qui vous sacrifiera tout, et vous attendra en souffrant. Pre-

nez cette petite croix d'or ; mettez-la sur votre cœur , elle a reçu beaucoup de mes larmes. Songez que si jamais vous étiez coupable envers le roi , j'en verserois de bien plus amères. Donnez - moi cette bague que je vois à votre doigt ; ô Dieu ! ma main et la vôtre sont toutes rouges de sang !

— Qu'importe ! il n'a pas coulé pour vous ; n'avez - vous rien entendu il y a une heure ?

— Non ; mais à présent n'entendez - vous rien vous-même ?

— Non , Marie , si ce n'est un oiseau de nuit sur la tour.

— On a parlé près de nous, j'en suis sûre, mais d'où vient donc ce sang ? dites vite, et partez.

— Oui, je pars, voici un nuage qui nous rend la nuit ; adieu, ange céleste, je vous invoquerai. L'amour a versé l'ambition dans mon cœur comme un poison brûlant ; oui, je le sens pour la première fois, l'ambition peut être ennoblie par son but. Adieu, je vais accomplir ma destinée.

— Adieu ! mais songez à la mienne.

— Peuvent-elles se séparer ?

— Jamais ! s'écria Marie, que par la mort.

— Je crains plus encore l'absence, dit Cinq-Mars.

— Adieu ! je tremble ; adieu ! dit la voix chérie, et la fenêtre s'abaissa lentement sur les deux mains encore unies.

Cependant le cheval noir ne cessoit de piaffer et de s'agiter en hennissant ; son maître inquiet, lui permit de partir au galop, et bientôt ils furent rendus dans la ville de Tours que les clochers de Saint-Gratien annonçoient de loin.

Le vieux Grandchamp, non sans murmurer, avoit attendu son jeune seigneur, et gronda de voir qu'il

ne vouloit pas se coucher. Toute
l'escorte partit, et cinq jours après
entra dans la vieille cité de Lou-
dun en Poitou, silencieusement
et sans événement.

bardemont suivi d'hommes armés ;
ils se regardèrent.

— Eh ! eh ! ca..a..ma..ra..ade co-
quin , dit Houmain se relevant avec
peine , serois-tu royaliste par ha-
sard ?

Mais lorsqu'il vit ces deux hom-
mes qui sembloient pétrifiés l'un
par l'autre , il se tut comme eux ,
ayant la conscience de son ivresse ,
et s'approcha en trébuchant pour
relever la folle toujours étendue en-
tre le juge et le capitaine. Le pre-
mier prit la parole.

— N'êtes-vous pas celui que
nous poursuivions tout à l'heure ?

— C'est lui, dirent les gens de sa suite tout d'une voix, l'autre est échappé.

Jacques recula jusqu'aux planches fendues qui formoient le mur chancelant de la case ; s'enveloppant dans son manteau comme un ours acculé contre un arbre par une meute nombreuse, et voulant faire diversion et s'assurer un moment de réflexion, il répondit avec une voix forte et sombre :

— Le premier qui passera ce brasier et le corps de cette fille est un homme mort !

Et il tira un long poignard de

son manteau. En ce moment, Houmain, agenouillé, retourna la tête de la jeune femme; les yeux en étoient fermés; il l'approcha du brasier dont la lueur l'éclaira.

— Ah! grand Dieu! s'écria Laubardemont s'oubliant par effroi, Jeanne encore!

— Soyez tranquille, Mon..on..seigneur, dit Houmain en essayant de soulever les longues paupières noires qui retomboient, et la tête qui se renversoît comme un lin mouillé; soi..oyez tranquille; ne..e vou..ous fâchez pas, elle est bien morte, très-morte.

Jacques posa le pied sur ce corps comme sur une barrière , et se courbant avec un rire féroce sous le visage de Laubardemont, lui dit à demi-voix :

— Laisse-moi passer, et je ne te compromettrai pas, courtisan ; je ne dirai pas qu'elle fut ta nièce, et que je suis ton fils.

Laubardemont se recueillit , regarda ses gens qui se pressoient autour de lui avec des carabines avancées, et leur faisant signe de se retirer à quelques pas, il répondit d'une voix très-basse :

— Livre-moi le traité, et tu passeras.

— Le voilà dans ma ceinture ; mais si l'on y touche, je t'appellerai mon père tout haut. Que dira ton maître ?

— Donne-le-moi , et je te pardonnerai ta vie.

— Laisse-moi passer, et je te pardonnerai de me l'avoir donnée.

— Toujours le même , brigand ?

— Oui , assassin.

— Que t'importe un enfant qui conspire ? dit le juge.

— Que t'importe un vieillard qui règne ? répondit l'autre.

— Donne-moi ce papier, j'ai fait serment de l'avoir.

— Laisse-le-moi, j'ai juré de le rapporter.

— Quel peut être ton serment et ton Dieu ? dit Laubardemont.

— Et le tien , reprit Jacques , est-ce le crucifix de fer rouge ?

Mais se levant entre eux, Houmain , riant et chancelant , dit au juge en lui frappant sur l'épaule :

— Vous êtes bien long-temps à vous expliquer, l'a..ami; est-ce que vous le connoîtriez d'ancienne date ? C'est..est un bon garçon.

— Moi ! non ! s'écria Laubarde-
mont à haute voix , je ne l'ai jamais
vu.

Pendant cet instant, Jacques,
que protégeoient l'ivrogne et la
petitesse de la chambre embarras-
sée, s'élança avec violence contre
les foibles planches qui formoient
le mur, d'un coup de talon, en jeta
deux dehors, et passa par l'espace
qu'elles avoient laissé. Tout ce côté
de la cabane fut brisé, elle chan-
cela tout entière ; le vent y entra
avec violence.

— Eh ! eh ! Demonio ! santo De-
monio ! où vas-tu ? s'écria le con-

trebandier ; tu casses ma maison ,
et c'est le côté du gave.

Tous s'approchèrent avec précaution , arrachèrent les planches qui restoient , et se penchèrent sur l'abîme. Ils contemplèrent un spectacle étrange : l'orage étoit dans toute sa force , et c'étoit un orage des Pyrénées ; d'immenses éclairs partoient ensemble des quatre points de l'horizon , et leurs feux se succédoient si vite , qu'on n'en voyoit pas l'intervalle , et qu'ils paroissoient immobiles et durables ; seulement la voûte flamboyante s'éteignoit quelque-

fois tout à coup, puis reprenoit ses lueurs constantes. Ce n'étoit plus la flamme qui sembloit étrangère à cette nuit, c'étoit l'obscurité. L'on eût dit que dans ce ciel, naturellement lumineux, il se faisoit des éclipses d'un moment; tant les éclairs étoient longs et tant leur absence étoit rapide. Les pics allongés et les rochers blanchisse détachotent sur ce ciel rouge comme des blocs de marbre sur une coupole d'airain brûlant, et, simulant, au milieu des frimas, les prodiges du volcan, les eaux jaillissoient comme des flammes, les neiges s'é-

couloient comme une lave éblouissante.

Dans leur amas mouvant se débattoit un homme, et ses efforts le faisoient entrer plus avant dans le gouffre tournoyant et liquide; ses genoux ne se voyoient déjà plus; en vain il tenoit embrassé un énorme glaçon pyramidal et transparent, que les éclairs faisoient briller comme un rocher de cristal; ce glaçon même fondoît par sa base et glissoit lentement sur la pente du rocher. On entendoit sous la nappe de neige le bruit des quartiers de granit qui se heurtoient,

en tombant à des profondeurs immenses. Cependant on auroit pu le sauver encore ; l'espace de quatre pieds à peine le séparoit de Laubardemont.

— J'enfonce, cria-t-il ; tends-moi quelque chose, et tu auras le traité.

— Donne-le-moi, et je te tendrai ce mousquet, dit le juge.

— Le voilà, dit le spadassin, puisque le diable est pour Richelieu, et, lâchant d'une main son glissant appui, il jeta un rouleau de bois dans la cabane. Laubardemont y rentra, se précipitant sur le traité comme un loup sur sa

proie. Jacques avoit en vain étendu son bras, on le vit glisser lentement avec le bloc énorme et dégelé qui crouloit sur lui, et s'enfoncer sans bruit dans les neiges.

— Malédiction ! tu m'as trompé ! cria-t-il ; mais on ne m'a pas pris le traité.... je te l'ai donné..... entends-tu.... mon père !

Il disparut sous la couche épaisse et blanche de la neige ; on ne vit plus à sa place que cette nappe éblouissante que sillonnoit la foudre en s'y éteignant ; on n'entendit plus que les roulemens du tonnerre et le sifflement des eaux qui

tourbillonnoient contre les rochers, car les hommes groupés autour d'un cadavre et d'un scélérat, dans la cabane à demi brisée, se taisoient, glacés par l'horreur, et craignoient que Dieu ne vînt à diriger la foudre.



CHAPITRE XXIII.

L'Absence.

L'absence est le plus grand des maux ;
Non pas pour vous, cruelle !

LA FONTAINE.

Qui de nous n'a trouvé du charme à suivre des yeux les nuages du ciel ? qui ne leur a envié la liberté de leurs voyages au milieu

des airs , soit lorsque , roulés en masse par les vents et colorés par le soleil , ils s'avancent paisiblement comme une flotte de sombres navires dont la proue seroit dorée , soit lorsque , parsemés en légers groupes , ils glissent avec vitesse , sveltes et allongés comme des oiseaux de passage ; transparens comme de vastes opales , détachées du trésor des cieux , ou bien éblouissans de blancheur , comme les neiges des monts que les vents emporteroient sur leurs ailes ? L'homme est un lent voyageur qui envie ces passagers rapides ; rapi-

des moins encore que son imagination, ils ont vu pourtant en un seul jour tous les lieux qu'il aime par le souvenir ou l'espérance ; ceux qui furent témoins de son bonheur ou de ses peines, et ces pays si beaux que l'on ne connoît pas, et où l'on croit tout rencontrer à la fois. Il n'est pas un endroit de la terre sans doute, un rocher sauvage, une plaine aride où nous passons avec indifférence, qui n'ait été consacré dans la vie d'un homme, et ne se peigne dans ses souvenirs ; car, pareils à des vaisseaux délabrés, avant de trou-

ver l'infailible naufrage, nous laissons un débris de nous-même sur tous les écueils.

Où vont-ils les nuages bleus et sombres de cet orage des Pyrénées? C'est le vent d'Afrique qui les pousse devant lui avec une haleine enflammée; ils volent, ils roulent sur eux-mêmes en grondant, jettent des éclairs devant eux, comme leurs flambeaux, et laissent pendre à leur suite une longue traînée de pluie comme une robe vaporeuse. Dégagés avec effort des défilés de rochers qui avoient un moment arrêté leur course, ils

arrosent dans le Béarn le pittoresque patrimoine d'Henri IV ; en Guienne , les conquêtes de Charles VII ; dans la Saintonge , le Poitou , la Touraine , celles de Charles V et de Philippe-Auguste , et se ralentissant enfin au-dessus du vieux domaine de Hugues-Capet , s'arrêtent en murmurant sur les tours de Saint-Germain.

— Oh , Madame , disoit Marie de Mantoue à la Reine , voyez-vous quel orage vient du midi ?

— Vous regardez souvent de ce côté , ma chère , répondit Anne d'Autriche , appuyée sur le balcon.

— C'est le côté du soleil, Madame.

— Et des tempêtes, dit la Reine, vous le voyez ; croyez-en mon amitié, mon enfant, ces nuages ne peuvent avoir rien vu d'heureux pour vous. J'aimerois mieux vous voir tourner les yeux vers le côté de la Pologne. Regardez à quel beau peuple vous pourriez commander.

En ce moment, pour éviter la pluie qui commençoit, le prince Palatin passoit rapidement sous les fenêtres de la Reine, avec une suite nombreuse de jeunes Polo-

nais à cheval ; leurs vestes turques , couvertes de boutons d'émeraudes et de rubis , les plumes de leurs chevaux les faisoient briller d'un singulier éclat. Ils s'arrêtèrent un moment , et le prince salua deux fois , pendant que le léger animal qu'il montoit marchoit de côté tournant toujours le front vers les princesses ; se cabrant et hennissant , il agitoit les crins de son cou , et sembloit saluer en mettant sa tête entre ses jambes. Toute sa suite répéta cette même évolution en passant. La princesse Marie s'étoit d'abord jetée en arrière , de

peur que l'on ne distinguât les larmes de ses yeux ; mais le spectacle brillant et flatteur la fit revenir au balcon , et elle ne put s'empêcher de s'écrier :

— Que le Palatin monte avec grâce ce joli cheval ! il semble n'y pas songer.

La Reine sourit :

— Il songe à celle qui seroit sa reine demain si elle vouloit faire un signe de tête , et laisser tomber sur ce trône un regard de ses grands yeux noirs en amande , au lieu d'accueillir toujours les pauvres étrangers avec ce petit air bou-

deur, et en faisant la moue comme à présent.

Anne d'Autriche donnoit en parlant un petit coup d'éventail sur les lèvres de Marie qui ne put s'empêcher de sourire aussi; mais à l'instant elle baissa la tête en se le reprochant, et se recueillit pour reprendre sa tristesse qui commençoit à lui échapper. Elle eut même besoin de contempler encore les gros nuages qui planoient sur le château.

— Pauvre enfant, continua la Reine, tu fais tout ce que tu peux pour être bien fidèle, et te bien

maintenir dans la mélancolie de ton roman; tu te fais mal en ne dormant plus, pour pleurer, et en cessant de manger à table; tu passes la nuit à rêver ou à écrire; mais, je t'en avertis, tu ne réussiras à rien, si ce n'est à maigrir, à être moins belle et à n'être pas reine. Ton Cinq-Mars est un petit ambitieux qui s'est perdu.

Voyant Marie cacher sa tête dans son mouchoir pour pleurer encore, Anne d'Autriche rentra un moment dans sa chambre en la laissant au balcon, et feignit de s'occuper à chercher des bijoux

dans sa toilette; elle revint bientôt lentement et gravement se remettre à la fenêtre ; Marie étoit plus calme, et regardoit tristement la campagne, les collines de l'horizon, et l'orage qui s'étendoit peu à peu.

La Reine reprit avec un ton plus grave :

— Dieu a eu plus de bonté pour vous que vos imprudences ne le méritoient peut-être , Marie ; il vous a sauvée d'un grand péril ; vous aviez voulu faire de grands sacrifices ; mais heureusement ils ne sont pas accomplis comme vous

l'aviez cru. L'innocence vous a sauvée de l'amour ; vous êtes comme une personne qui , croyant se donner un poison mortel , n'auroit pris qu'une eau pure et sans danger.

— Hélas , Madame , que voulez-vous me dire ? ne suis-je pas assez malheureuse ?

— Ne m'interrompez pas , dit la Reine , vous allez voir avec d'autres yeux votre position présente. Je ne veux point vous accuser d'ingratitude envers le Cardinal ; j'ai trop de raisons de ne pas l'aimer ! j'ai moi-même vu naître la conjuration. Cependant vous pour-

riez, ma chère, vous rappeler qu'il fut le seul en France à vouloir, contre l'avis de la reine-mère et de toute la cour, la guerre du duché de Mantoue, qu'il arracha à l'Empire et à l'Espagne, et rendit au duc de Nevers, votre père; ici, dans ce château même de Saint-Germain, fut signé le traité qui renversoit le duc de Guastalla *. Vous étiez bien jeune alors..... on a dû vous l'apprendre pourtant. Voici toutefois que par amour uniquement (je veux le croire comme vous), un jeune homme

* Le 19 mai 1632.

de vingt-deux ans est prêt à le faire assassiner....

— Oh! Madame, il en est incapable! je vous jure qu'il l'a refusé...

— Je vous ai priée, Marie, de me laisser parler. Je sais qu'il est généreux et loyal; je veux croire que, contre l'usage de notre temps, il ait assez de modération pour ne pas aller jusque là et tuer un vieillard comme a fait le chevalier de Guise. Sera-t-il le maître de l'empêcher s'il le fait prendre à force ouverte? C'est ce que nous ne pouvons savoir plus que lui! Dieu seul sait l'avenir. Du moins est-il sûr

que pour vous il l'attaque , et pour le renverser , prépare la guerre civile qui éclate peut-être à l'heure même où nous parlons , une guerre sans succès ! de quelque manière qu'elle tourne , il ne peut réussir qu'à faire du mal ; car MONSIEUR va abandonner la conjuration.

— Quoi ! Madame !....

— Ecoutez-moi , vous dis-je , j'en suis certaine , je n'ai pas besoin de m'expliquer davantage. Que fera le grand-écuyer ? le Roi , il l'a bien jugé , est allé consulter le Cardinal. Le consulter c'est lui céder ; mais le traité d'Espagne a

été signé : s'il est découvert, que fera seul M. de Cinq-Mars ? Ne tremblez pas ainsi, nous le sauverons, nous sauverons ses jours, je vous le promets, il en est temps... j'espère....

— Ah ! Madame, vous espérez ! je suis perdue, s'écria Marie affoiblie et s'évanouissant à moitié.

— Asseyons-nous, dit la Reine; et se plaçant près de Marie, à l'entrée de la chambre, elle poursuivit :

— Sans doute MONSIEUR traitera pour tous les conjurés en traitant pour lui ; mais l'exil sera leur moindre peine, l'exil perpétuel.

Voilà donc la duchesse de Nevers et de Mantoue, la princesse Marie de Gonzague, femme de M. Henri d'Effiat, marquis de Cinq-Mars, exilé !

— Eh bien ! Madame, je le suivrai dans l'exil ; c'est mon devoir, je suis sa femme... s'écria Marie en sanglotant ; je voudrois déjà l'y savoir en sûreté.

— Rêves de dix-huit ans ! dit la Reine en soutenant Marie. Réveillez-vous, enfant, réveillez-vous, il le faut ; je ne veux nier aucune des qualités de M. de Cinq-Mars ; il a un grand caractère, un esprit

vaste, un grand courage, mais il ne peut plus être rien pour vous, et heureusement vous n'êtes ni sa femme, ni même sa fiancée.

— Je suis à lui, Madame, à lui seul....

— Mais sans bénédiction, reprit Anne d'Autriche, sans mariage enfin; aucun prêtre ne l'eût osé; le vôtre même ne l'a pas fait, et me l'a dit. Taisez-vous, ajouta-t-elle, en posant ses deux belles mains sur la bouche de Marie.

Taisez-vous! vous allez me dire que Dieu a entendu vos sermens, que vous ne pouvez vivre sans

lui, que vos destinées sont inséparables, que la mort seule peut briser votre union ? propos de votre âge, délicieuses chimères d'un moment, dont vous sourirez un jour, heureuse de ne pas avoir à les pleurer toute votre vie. De toutes ces jeunes femmes si brillantes que vous voyez autour de moi, à la cour, il n'en est pas une qui n'ait eu à votre âge quelque beau songe d'amour comme le vôtre ; qui n'ait formé de ces liens que l'on croit indissolubles, et n'ait fait en secret d'éternels sermens. Eh bien ! ces songes sont évanouis, ces

nœuds rompus, ces sermens oubliés, et pourtant vous les voyez femmes et mères heureuses; et, entourées des honneurs de leur rang, elles viennent rire et danser tous les soirs.... Je devine encore ce que vous voulez me dire.... Elles n'aimoient pas autant que vous, n'est-ce pas? Eh bien! vous vous trompez, ma chère enfant; elles aimoient autant et ne pleuroient pas moins. Mais c'est ici que je dois vous apprendre à connoître ce grand mystère qui fait votre désespoir, parce que vous ignorez le mal qui vous dévore. Notre exis-

tence est double, mon amie : notre vie intérieure , celle de nos sentimens , nous travaille avec violence, tandis que la vie extérieure nous domine malgré nous. On n'est jamais indépendante des hommes, et surtout dans une condition élevée; seule on se croit maîtresse de sa destinée ; mais la vue de trois personnes qui surviennent nous rend toutes nos chaînes, en nous rappelant notre rang et notre entourage. Que dis-je ! Soyez enfermée et livrée à tout ce que les passions vous feront naître de résolutions courageuses et extraordinai-

res, vous suggéreront de sacrifices merveilleux, il suffira d'un laquais qui viendra vous demander vos ordres, pour rompre le charme et vous rappeler votre existence réelle. C'est ce combat entre vos projets et votre position qui vous tue; vous vous en voulez intérieurement, vous vous faites d'amers reproches.

Marie détourna la tête.

— Oui, vous vous croyez bien criminelle. Pardonnez-vous, Marie; tous les hommes sont des êtres tellement relatifs et dépendans les uns des autres, que je ne sais si les grandes retraites du monde, que

nous voyons quelquefois, ne sont pas faites pour le monde même : le désespoir a sa recherche, et la solitude sa coquetterie. On prétend que les plus sombres ermites n'ont pu se retenir de s'informer de ce qu'on disoit d'eux. Ce besoin de l'opinion générale est un bien, en ce qu'il combat presque toujours victorieusement ce qu'il y a de déréglé dans notre imagination, et vient à l'aide des devoirs que l'on oublie trop aisément. On éprouve (vous le sentirez, j'espère), en reprenant son sort tel qu'il doit être, après le sacrifice de ce qui détour-

noit de la raison, la satisfaction d'un exilé qui rentre dans sa famille, et d'un malade qui revoit le jour et le soleil après une nuit troublée par le cauchemar. C'est ce sentiment d'un être revenu pour ainsi dire à son état naturel, qui donne le calme que vous voyez dans bien des yeux qui ont eu leurs larmes aussi, car il est peu de femmes qui n'ait connu les vôtres. Vous vous trouveriez parjure en renonçant à Cinq-Mars? Mais rien ne vous lie; vous vous êtes plus qu'acquittée envers lui en refusant, durant plus de deux années, les mains royales

qui vous étoient présentées. Eh! qu'a-t-il fait, après tout, cet amant si passionné? Il s'est élevé pour vous atteindre; mais l'ambition qui vous semble ici avoir aidé l'amour, ne pourroit-elle pas s'être aidée de lui? Ce jeune homme me semble bien profond, bien calme dans ses ruses politiques, bien indépendant dans ses vastes résolutions, dans ses monstrueuses entreprises, pour que je le croie uniquement occupé de sa tendresse. Si vous n'aviez été qu'un moyen au lieu d'un but, que diriez-vous?

— Je l'aimerois encore, répon-

dit Marie ; tant qu'il vivra , je lui appartiendrai , Madame.

— Mais , tant que je vivrai , moi , dit la Reine avec fermeté , je m'y opposerai.

A ces derniers mots , la pluie et la grêle tombèrent sur le balcon avec violence ; la Reine en profita pour quitter brusquement la porte et rentrer dans les appartemens où la duchesse de Chevreuse , Mazarin , M^{me} de Guimené et le prince Palatin attendoient depuis un moment. La Reine marcha au-devant d'eux ; Marie se plaça dans l'ombre près d'un rideau , afin

qu'on ne vît pas la rougeur de ses yeux. Elle ne voulut point d'abord se mêler à la conversation trop enjouée ; cependant quelques mots attirèrent son attention. La Reine montrait à la princesse de Guimené des diamans qu'elle venoit de recevoir de Paris.

— Quant à cette couronne, elle ne m'appartient pas ; le Roi a voulu la faire préparer pour la future reine de Pologne ; on ne sait qui ce sera.

Puis se tournant vers le prince Palatin :

— Nous vous avons vu pas-

ser, prince; chez qui donc alliez-vous?

— Chez M^{lle} la duchesse de Rohan, répondit le Polonais.

L'insinuant Mazarin, qui profitoit de tout pour chercher à deviner des secrets et se rendre nécessaire par des confidences arrachées, dit en s'approchant de la Reine :

— Cela vient à propos quand nous parlions de la couronne de Pologne.

Marie qui écouloit ne put soutenir cemot devant elle, et dit à M^{me} de Guimené, qui étoit à ses côtés :

— Est-ce que M. de Chabot est roi de Pologne ?

La Reine entendit ce mot , et se réjouit de ce léger mouvement d'orgueil. Pour en développer le germe, elle affecta une attention approbative pour la conversation qui suivit et qu'elle encourageoit.

La princesse de Guimené se récrioit :

— Conçoit-on un semblable mariage ! On ne peut le lui ôter de la tête ; enfin, cette même M^{lle} de Rohan, que nous vîmes toutes si fière, après avoir refusé le comte de Soissons, le duc de Weymar

et le duc de Nemours , n'épouser qu'un gentilhomme ! cela fait pitié , en vérité ! Où allons-nous ? on ne sait ce que cela deviendra.

Mazarin ajoutoit d'un ton équivoque :

— Eh quoi ! est-ce bien vrai ? aimer ! à la cour ! un amour véritable ! profond ! cela peut-il se croire ?

Pendant ceci , la Reine continuoit à fermer et rouvrir , en jouant , la nouvelle couronne.

— Les diamans ne vont bien qu'aux cheveux noirs , dit-elle ; voyons , donnez votre front , Marie.....

Mais elle va à ravir ; continuait-elle.

— On la croiroit faite pour madame la princesse, dit le cardinal.

— Je donneroie tout mon sang pour qu'elle demeurât sur ce front, dit le prince Palatin.

Marie laissa voir, à travers les larmes qu'elle avoit encore sur les joues, un sourire enfantin et involontaire, comme un rayon du soleil à travers la pluie, puis, tout à coup devenant d'une excessive rougeur, elle se sauva en courant dans ses appartemens.

On rioit. La Reine la suivit des

yeux, sourit, donna sa main à baiser à l'ambassadeur polonais, et se retira pour écrire une lettre.

CHAPITRE XXIV.

Le Travail.

Peu d'espérance doivent avoir les pauvres
et menues gens au fait de ce monde, puisque
si grand Roy y a tant souffert et trauaillé.

PHILIPPE DE COMINES.

UN soir, devant Perpignan, il
se passa une chose inaccoutumée.
Il étoit dix heures, et tout dormoit.
Les opérations lentes et presque

suspendues du siège avoient engourdi le camp et la ville. Chez les Espagnols on s'occupoit peu des Français, toutes les communications étant libres vers la Catalogne comme en temps de paix, et dans l'armée française, tous les esprits étoient travaillés par cette inquiétude secrète qui annonce les grands événemens. Cependant tout étoit calme encore en apparence; on n'entendoit que le bruit des pas mesurés des sentinelles, on ne voyoit dans la nuit sombre que la petite lumière rouge de la mèche toujours fumante de leurs fusils;

lorsque tout à coup les trompettes des mousquetaires, des chevau-légers et des gens-d'armes sonnèrent presque en même temps le *boute-selle et à cheval*. Tous les factionnaires crièrent aux armes, et l'on vit les sergens de bataille portant des flambeaux, aller de tente en tente, une longue pique à la main pour réveiller les soldats, les ranger en ligne et les compter. De longs pelotons marchaient dans un sombre silence, circuloient dans les rues du camp et venoient prendre leur place de bataille; on entendoit le choc des bottes pesantes

et le bruit du trot des escadrons , annonçant que la cavalerie faisoit les mêmes dispositions. Après une demi-heure de mouvement , les bruits cessèrent , les flambeaux s'éteignirent , et tout rentra dans le calme ; seulement l'armée étoit debout.

Des flambeaux intérieurs faisoient briller comme une étoile l'une des dernières tentes du camp , on distinguoit en approchant cette petite pyramide blanche et transparente ; sur sa toile se dessinoient deux ombres qui alloient et venoient. Dehors , plusieurs hommes à

cheval attendoient. Dedans étoient de Thou et Cinq-Mars.

Le pieux, le sage de Thou étoit levé, armé pour la révolte. Les fautes d'un ami sont contagieuses; il avoit d'abord combattu ses projets, comme nous l'avons vu, mais l'habitude de les discuter familièrement les lui avoit rendus moins odieux; son mépris pour les vices du premier ministre, son indignation de l'asservissement des parlemens auxquels tenoit sa famille, les noms puissans, et surtout les nobles caractères des personnages qui dirigeoient l'entreprise, tout

avoit adouci la première impression que ce projet avoit produite sur son cœur généreux. Depuis l'événement fortuit qui l'avoit compromis chez Marion de Lorme parmi les conjurés, il se regardoit comme lié par l'honneur avec eux, et plus que tout cela, les dangers de son ami l'entraînoient dans leur tourbillon comme un aimant invincible, et il s'étoit jeté aveuglément dans cette entreprise, qu'il avoit d'abord repoussée. C'est ainsi que les détails d'une pensée coupable réconcilient avec elle.

Le grand-écuyer étoit couvert

de sa cuirasse , armé , et chaussé de larges bottes. Un énorme pistolet étoit posé sur sa table entre deux flambeaux avec sa mèche allumée ; une montre pesante dans sa boîte de cuivre devant le pistolet. De Thou , couvert d'un manteau noir , se tenoit immobile , les bras croisés ; Cinq-Mars se promenoit les mains derrière le dos , regardant de temps à autre l'aiguille trop lente à son gré ; il entr'ouvrit sa tente , et regarda le ciel , puis revint :

— Je ne vois pas mon étoile en haut , dit-il , mais n'importe ! elle est là , dans mon cœur.

— Le temps est sombre, dit de Thou.

— Dites que le temps s'avance. Il marche, ami, il marche ; encore vingt minutes, et tout sera fait. L'armée attend le coup de ce pistolet pour commencer.

De Thou tenoit à la main un crucifix d'ivoire, et portoit ses regards tantôt sur la croix, tantôt au ciel :

— Voici l'heure, disoit-il, d'accomplir le sacrifice ; je ne me repens pas ; mais que la coupe du péché a d'amertume pour mes lèvres ! J'avois voué mes jours à l'innocence et aux travaux de l'âme,

et me voici prêt à commettre le crime et à saisir l'épée.

Mais prenant avec force la main de Cinq-Mars :

— C'est pour vous, c'est pour vous , ajouta-t-il avec l'élan d'un cœur aveuglément dévoué ; je m'applaudis de mes erreurs si elles tournent à votre gloire , je ne vois que votre bonheur dans ma faute. Pardonnez-moi un moment de retour vers les idées habituelles de toute ma vie.

Cinq-Mars le regardoit fixement , et une larme couloit lentement sur sa joue.

— Vertueux ami, dit-il, puisse votre faute ne retomber que sur ma tête ! Mais espérons que Dieu qui pardonne à ceux qui aiment sera pour nous, car nous sommes criminels, moi par amour et vous par amitié.

Mais tout à coup regardant la montre, il prit le long pistolet dans ses mains, et considéra la mèche fumante d'un air farouche. Ses longs cheveux tomboient sur son visage comme la crinière d'un jeune lion.

— Ne te consume pas, s'écriait-il, brûle lentement ! Tu vas allu-

mer un incendie que toutes les vagues de l'Océan ne sauroient éteindre ; ta flamme va bientôt éclairer la moitié d'un monde, il se peut qu'elle aille jusqu'au bois des trônes. Brûle lentement, flamme précieuse ; les vents qui t'agiteront sont violens et redoutables, l'amour et la haine. Conserve-toi, ton explosion va retentir au loin et trouvera des échos dans la chaumière du pauvre et dans le palais du Roi. Brûle, brûle, flamme chétive, tu es pour moi le sceptre et la foudre !

De Thou, tenant toujours la pe-

tite croix d'ivoire, disoit à voix basse :

— Seigneur, pardonnez-nous le sang qui sera versé, nous combattons le méchant et l'impie!

Puis élevant la voix :

— Ami, la cause de la vertu triomphera, dit-il, elle triomphera seule. C'est Dieu qui a permis que le traité coupable ne vous parvînt pas ; ce qui faisoit le crime est anéanti sans doute; nous combattons sans l'étranger, et peut-être même ne combattons-nous pas; Dieu changera le cœur du Roi.

— Voici l'heure, voici l'heure,

dit Cinq-Mars les yeux attachés sur la montre avec une sorte de rage joyeuse ; encore quatre minutes , et les Cardinalistes du camp seront écrasés ; nous marcherons sur Narbonne , il est là.....

..... Donnez ce pistolet.

A ces mots il ouvrit brusquement sa tente et prit la mèche du pistolet.

— Courrier de Paris ! courrier de la cour ! cria une voix au dehors , et un homme couvert de sueur , haletant de fatigue , se jeta en bas de son cheval , entra et remit une petite lettre à Cinq-Mars :

— De la Reine, Monseigneur,
dit-il.

Cinq-Mars pâlit, et lut :

MONSIEUR LE MARQUIS DE CINQ-MARS,

» Je vous fais cette lettre pour
» vous conjurer et prier de rendre
» à ses devoirs notre bien-aimée
» fille adoptive et amie, la prin-
» cesse Marie de Gonzague que
» votre affection détourne seule
» du trône de Pologne à elle offert.
» J'ai sondé son âme, elle est bien
» jeune encore, et *j'ai lieu de*
» *croire* qu'elle accepteroit la cou-

» bonne avec *moins d'efforts et de*
 » *douleur que vous ne le pensez*
 » *peut-être.*

» C'est pour elle que vous avez
 » entrepris une guerre qui va
 » mettre à feu et à sang mon beau
 » et cher royaume de France ; je
 » vous conjure et supplie d'agir en
 » gentilhomme et de délier noble-
 » ment la duchesse de Mantoue des
 » promesses qu'elle aura pu vous
 » faire. Rendez ainsi le repos à son
 » âme et la paix à notre cher pays!

» La Reine , qui se jette à vos
 » pieds s'il le faut,

» ANNE D'AUTRICHE. »

Cinq-Mars remit avec calme le pistolet sur la table ; son premier mouvement avoit fait tourner le canon contre lui-même ; cependant il le remit, et, saisissant vite un crayon, écrivit sur le revers de la même lettre.

« MADAME,

» Marie de Gonzague, étant ma femme, ne peut être reine de Pologne qu'après ma mort ; je meurs.

» CINQ-MARS. »

Et comme s'il n'eût pas voulu se donner un instant de réflexion, la mettant de force dans la main du courrier :

— A cheval, à cheval, lui dit-il d'un ton furieux ! si tu demeures un instant de plus, tu es mort.

Il le vit partir, et rentra.

Seul avec son ami, il resta un instant debout, mais pâle, mais l'œil fixe et regardant la terre comme un insensé. Il se sentit chanceler.

— De Thou ! cria-t-il.

— Que voulez-vous, ami ! cher ami ! je suis près de vous ; vous

venez d'être grand, bien grand !
sublime !

— De Thou ! cria-t-il encore
d'une voix horrible, et il tomba
la face contre terre comme un
arbre déraciné.

Les vastes tempêtes prennent
différens aspects, selon les climats
où elles passent ; celles qui avoient
une étendue terrible dans les pays
du Nord se rassemblent, dit-on,
en un seul nuage sous la zone
torride, d'autant plus redoutables
qu'elles laissent à l'horizon toute
sa pureté, et que les vagues en fu-
reur réfléchissent encore l'azur du

ciel en se teignant du sang de l'homme. Il en est de même des grandes passions, elles prennent d'étranges aspects selon nos caractères ; mais qu'elles sont terribles, dans les cœurs vigoureux qui ont conservé leur force sous le voile des formes sociales ! Quand la jeunesse et le désespoir viennent à se réunir, on ne peut dire à quelles fureurs ils se porteront, ou quelle sera leur résignation subite ; on ne sait si le volcan va faire éclater la montagne, ou s'il s'éteindra tout à coup dans ses entrailles.

De Thou épouvanté releva son

ami; le sang ruisseloit par ses narines et ses oreilles; il l'auroit cru mort si des torrens de larmes n'eussent coulé de ses yeux, c'étoit le seul signe de sa vie; mais tout à coup il rouvrit ses paupières, regarda autour de lui, et, avec une force de tête extraordinaire, reprit toutes ses pensées et la puissance de sa volonté.

— Je suis en présence des hommes, dit-il, il faut en finir avec eux. Mon ami, il est onze heures et demie; l'heure du signal est passée : donnez pour moi l'ordre de rentrer dans les quartiers, c'étoit

une fausse alerte que j'expliquerai ce soir même.

De Thou avoit déjà senti l'importance de cet ordre ; il sortit et revint sur-le-champ, il retrouva Cinq-Mars assis, calme et cherchant à faire disparaître le sang de son visage.

— De Thou, dit-il, en le regardant fixement, retirez-vous, vous me gênez.

— Je ne vous quitte pas, répondit celui-ci.

— Fuyez, vous dis-je, les Pyrénées ne sont pas loin. Je ne sais plus parler long-temps même pour

vous ; mais si vous restez avec moi ,
vous mourrez , je vous en avertis.

— Je reste , dit encore de Thou.

— Que Dieu vous préserve donc ,
reprit Cinq-Mars , car je n'y pour-
rai rien , ce moment passé. Je vous
laisse ici. Appelez Fontrailles et
tous les conjurés , distribuez-leur
ces passeports , qu'ils s'enfuient sur-
le-champ ; dites-leur que tout est
manqué , et que je les remercie.
Pour vous , encore une fois , fuyez
avec eux , je vous le demande ; mais ,
quoi que vous fassiez , sur votre vie ,
ne me suivez pas. Je vous jure de
ne point me frapper moi-même.

A ces mots, serrant la main à son ami, sans le regarder, il s'élança brusquement hors de sa tente.

Cependant, à quelques lieues de là se tenoient d'autres discours. A Narbonne, dans le même cabinet où nous vîmes autrefois Richelieu régler avec Joseph les intérêts de l'Etat, étoient encore assis ces deux hommes à peu près les mêmes : le ministre cependant fort vieilli par trois ans de souffrances, et le capucin aussi effrayé du résultat de ses voyages que son maître étoit tranquille.

Le Cardinal, assis dans sa chaise

longue et les jambes liées et entourées d'étoffes chaudes et fourrées, tenoit sur ses genoux trois jeunes chats qui se rouloient et se culbutaient sur sa robe rouge; de temps en temps il en prenoit un, et le plaçoit sur les autres pour perpétuer leurs jeux; il rioit en les regardant; sur ses pieds étoit couchée leur mère, comme un énorme manchon et une fourrure vivante.

Joseph assis près de lui renouveloit le récit de tout ce qu'il avoit entendu dans le confessionnal; pâlisant encore du danger qu'il avoit couru d'être découvert ou

tué par Jacques, il finit par ces paroles :

— Enfin, Monseigneur, je ne puis m'empêcher d'être troublé jusqu'au fond du cœur lorsque je me rappelle les périls qui menaçoient et menacent encore Votre Eminence. Des spadassins s'offroient pour vous poignarder; je vois en France toute la cour soulevée contre vous, la moitié de l'armée, et deux provinces; à l'étranger, l'Espagne et l'Autriche prêtes à fournir des troupes; partout des pièges ou des combats, des poignards ou des canons!...

Le Cardinal bâilla trois fois sans cesser son jeu, et dit :

—C'est un bien joli animal qu'un chat ! c'est un tigre de salon ! quelle souplesse ! quelle finesse extraordinaire ! Voyez ce petit jaune qui fait semblant de dormir pour que l'autre rayé ne prenne pas garde à lui , et tombe sur son frère ; et celui-là comme il le déchire ! voyez comme il lui enfonce ses griffes dans le côté ! il le tueroit , je crois , il le mangeroit , s'il étoit plus fort ! c'est très-plaisant ! quels jolis animaux !

Il toussa , éternua assez longtemps , puis reprit :

— Messire Joseph , je vous ai fait dire de ne me parler d'affaires qu'après mon souper ; j'ai faim maintenant , et ce n'est pas mon heure ; mon médecin Chicot m'a recommandé la régularité , et j'ai ma douleur au côté. Voici quelle sera ma soirée , ajouta-t-il en regardant l'horloge : A neuf heures nous réglerons les affaires de M. le Grand , à dix je me ferai porter autour du jardin pour prendre l'air au clair de la lune , ensuite je dormirai une heure ou deux , à minuit le Roi viendra , et à quatre heures vous pourrez repasser pour

prendre les divers ordres d'arrestations, condamnations ou autres que j'aurai à vous donner pour les provinces , Paris ou les armées de Sa Majesté.

Richelieu dit tout ceci avec le même son de voix et une prononciation uniforme , altérée seulement par l'affoiblissement de sa poitrine et la perte de plusieurs dents.

Il étoit sept heures du soir ; le capucin se retira. Le Cardinal soupa avec la plus grande tranquillité, et, quand l'horloge frappa huit heures et demie , fit appeler Joseph et lui

dit lorsqu'il fut assis près de la table :

— Voilà donc tout ce qu'ils ont pu faire contre moi pendant plus de deux années? Ce sont de pauvres gens en vérité! Le duc de Bouillon même, que je croyois assez capable, se perd tout-à-fait dans mon esprit par ce trait; je l'ai suivi des yeux, et, je te le demande, a-t-il fait un pas digne d'un véritable homme d'Etat? Le Roi, MONSIEUR, et tous les autres n'ont fait que se monter la tête ensemble contre moi, et ne m'ont seulement pas enlevé un homme! Il n'y a que

ce petit Cinq-Mars qui ait de la suite dans les idées; tout ce qu'il a fait étoit conduit d'une manière surprenante : il faut lui rendre justice, il avoit des dispositions, j'en aurois fait mon élève sans la roideur de son caractère; mais il m'a rompu en visière, j'en suis bien fâché pour lui. Je les ai tous laissés nager plus de deux ans en pleine eau, à présent tirons le filet.

— Il en est temps, Monseigneur, dit Joseph, qui souvent frémissait involontairement en parlant; savez-vous que de Perpignan à Narbonne le trajet est court? savez-vous que

si vous avez ici une forte armée, vos troupes du camp sont foibles et incertaines ? que cette jeune noblesse est furieuse, et que le Roi n'est pas sûr ?

Le Cardinal regarda l'horloge :

— Il n'est encore que huit heures et demie, mons Joseph ; je vous ai déjà dit que je ne m'occuperois de cette affaire qu'à neuf heures. En attendant, comme il faut que justice se fasse, vous allez écrire ce que j'ai à vous dicter, car j'ai la mémoire fort bonne. Il reste encore au monde, je le vois sur mes notes, quatre des juges d'Urbain-

Grandier, c'étoit un homme d'un vrai génie que cet Urbain-Grandier (ajouta-t-il avec méchanceté; Joseph mordit ses lèvres), tous ses autres juges sont morts misérablement; il reste Houmain qui sera pendu comme contrebandier, nous pouvons le laisser tranquille; mais voici cet horrible Lactance qui vit en paix avec Barré et Mignon. Prenez une plume, et écrivez à M. l'évêque de Poitiers :

« MONSEIGNEUR,

» Le bon plaisir de Sa Majesté
 » est que les Pères Barré et Mignon

» soient à l'instant remplacés dans
 » leurs cures , et envoyés dans le
 » plus court délai en la ville de
 » Lyon , ainsi que le Père Lactance ,
 » capucin , pour y être traduits de-
 » vant un tribunal spécial , comme
 » prévenus de quelques criminelles
 » intentions envers l'Etat. »

Joseph écrivit aussi froidement
 qu'un Turc fait tomber une tête au
 geste de son maître.

Le Cardinal lui dit , en signant la
 lettre :

—Je vous ferai savoir comment
 je veux qu'ils disparoissent , car il
 est important d'effacer toutes les

traces de cet ancien procès ; la Providence m'a bien servi en enlevant tous ces hommes ; j'achève son ouvrage. Voici tout ce qu'en saura la postérité.

Et il lut au capucin cette page de ses Mémoires, où il raconte la possession et les sortilèges du magicien *.

Pendant sa lente lecture, Joseph ne pouvoit s'empêcher de regarder l'horloge.

— Il te tarde d'en venir à M. le Grand, dit enfin le Cardinal ; eh

* Voyez les Mémoires de Richelieu. *Collection des Mémoires*, t. XXVIII, p. 189.

bien ! pour te faire plaisir, passons-y.

Tu crois donc que je n'ai pas mes raisons pour être tranquille ! Tu crois que j'ai laissé aller ces pauvres conspirateurs trop loin ? Non. Voici des petits papiers qui te rassureroient si tu les connoissois. D'abord dans ce rouleau de bois creux est le traité avec l'Espagne saisi à Oloron. Je suis très-satisfait de Laubardemont, c'est un habile homme !

Le feu d'une féroce jalousie brilla sous les épais sourcils de Joseph.

— Ah ! Monseigneur , dit-il , ignore à quel homme il l'a arraché ; il est vrai qu'il l'a laissé mourir , et , sous ce rapport , on n'a pas à se plaindre ; mais enfin il étoit l'agent de la conjuration ; c'étoit son fils.

— Dites-vous la vérité ? dit le Cardinal d'un air sévère ; oui , car vous n'oseriez pas mentir avec moi. Comment l'avez-vous su ?

— Par les gens de sa suite , Monseigneur ; voici leurs rapports , ils comparoîtront.

Le Cardinal examina ces papiers nouveaux , et ajouta :

— Donc, nous allons l'employer encore à juger nos conjurés, et ensuite vous en ferez ce que vous voudrez, je vous le donne.

Joseph, joyeux, reprit ses précieuses dénonciations, et continua :

— Son Eminence parle de juger des gens encore armés et à cheval?

— Ils n'y sont pas tous. Lis cette lettre de MONSIEUR à Chavigny; il demande grâce, il en a assez. Il n'osoit même pas s'adresser à moi le premier jour, et n'élevoit pas sa prière plus haut

que les genoux d'un de mes serviteurs *.

Mais le lendemain, il a repris courage et m'a envoyé celle-ci à

* *A. M. De Chavigny.*

« MONSIEUR DE CHAVIGNY,

» Encore que je croie que vous n'êtes pas satisfait de moy, et que véritablement vous en
 » ayez sujet, je ne laisse pas de vous prier de
 » travailler à mon accommodement avec Son
 » Eminence, et d'attendre cet effet de la véritable affection que vous avez pour moy, qui,
 » je crois, sera encore plus grande que votre
 » colère. Vous sçavez le besoin que j'ai que
 » vous me tiriez de la peine où je suis. Vous
 » l'avez déjà fait deux fois auprès de Son Eminence. Je vous jure que ce sera la dernière
 » fois que je vous donnerai de pareils emplois.

» GASTON D'ORLÉANS. »

moi-même *, et une troisième pour le Roi.

* *A Son Eminence le Cardinal-Duc.*

« MON COUSIN ,

» Ce mesconnoissant Monsieur le Grand est
 » l'homme du monde le plus coupable de vous
 » avoir dépleu ; les grâces qu'il recevoit de Sa
 » Majesté m'ont toujours fait garder de luy et
 » de tous ses artifices , mais c'est pour vous ,
 » mon cousin , que je conserve mon estime et
 » mon amitié tout entière.... Je suis touché
 » d'un véritable repentir d'avoir encore manqué
 » à la fidélité que je dois au Roy , Monseigneur ,
 » et je prends Dieu à témoin de la sincérité
 » avec laquelle je serai toute ma vie le plus
 » fidèle de vos amis et avec la mesme passion
 » que je suis ,

» MON COUSIN ,

» Votre affectionné Cousin ,

» GASTON. »

Son projet l'étouffoit; il n'a pas pu le garder. Mais on ne m'apaise pas à si peu de frais, il faut une confession détaillée, ou bien je le chasserai du royaume. Je le lui ai fait écrire ce matin *.

Quant au magnifique et puissant duc de Bouillon, seigneur souve-

* *Réponse du Cardinal.*

« MONSIEUR,

» Puisque Dieu veut que les hommes aient
 » recours à une ingénue et entière confession
 » pour être absous de leurs fautes en ce monde,
 » je vous enseigne le chemin que vous devez
 » tenir pour vous tirer de peine. V. A. a bien
 » commencé, c'est à elle d'achever. C'est tout
 » ce que je puis vous dire. »

rain de Sedan et général en chef des armées d'Italie, il vient d'être saisi par ses officiers au milieu de ses soldats et caché dans une botte de paille. Il reste donc encore seulement mes deux jeunes voisins. Ils s'imaginent avoir le camp tout entier à leurs ordres, et il ne leur reste attaché que les compagnies Rouges; tout le reste étant à MONSIEUR n'agira pas, et mes régimens les arrêteront. Cependant j'ai permis qu'on eût l'air de leur obéir. S'ils donnent le signal à onze heures et demie, ils seront arrêtés au premier pas. Sinon le Roi me les li-

vrera ce soir... N'ouvre pas tes yeux étonnés, il va me les livrer, te dis-je, entre minuit et une heure. Vous voyez que tout s'est fait sans vous, Joseph, nous nous en passons fort bien; et pendant ce temps-là, je ne vois pas que nous ayons reçu de grands services de vous; vous vous négligez.

— Ah ! Monseigneur ! si vous saviez ce qu'il m'a fallu de peines pour découvrir le chemin des messagers du traité ! Je ne l'ai su qu'en risquant ma vie entre ces deux jeunes gens....

Ici le Cardinal se mit à rire d'un

air moqueur du fond de son fauteuil.

— Tu devois être bien ridicule et avoir bien peur dans cette boîte, Joseph ! et je pense que c'est la première fois de ta vie que tu aies entendu parler d'amour. Aimes-tu ce langage-là, Père Joseph ? et dis-moi, le comprends-tu bien clairement ? Je ne crois pas que tu t'en fasses une idée très-belle.

Richelieu ; les bras croisés , regardoit avec plaisir son capucin interdit, et poursuivait du ton persifleur d'un grand seigneur qu'il prenoit quelquefois ; se plaisant à

faire passer les plus nobles expressions par les lèvres les plus impures :

— Voyons , Joseph , fais-moi une définition de l'amour selon tes idées ? Qu'est-ce que cela peut être ? car enfin tu vois que cela existe ailleurs que dans les romans , ce bon jeune homme n'a fait toutes ces petites conjurations que par amour. Tu l'as entendu toi-même ; de tes oreilles indignes. Voyons , qu'est-ce que l'amour ? moi d'abord je n'en sais rien.

Cet homme fut anéanti et regarda le parquet avec l'œil stu-

pide de quelque animal ignoble. Après avoir cherché long-temps, il répondit enfin d'une voix traînante et nasillarde :

— Ce doit être quelque fièvre maligne qui égare le cerveau ; mais en vérité, Monseigneur, je vous avoue que je n'y avois jamais réfléchi jusqu'ici, et j'ai toujours été embarrassé pour parler à une femme ; je voudrois qu'on pût les retrancher de la société, car je ne vois pas à quoi elles servent, si ce n'est à faire découvrir des secrets, comme la petite duchesse ou comme Marion de Lorme, que

je ne puis trop recommander à
Votre Eminence ; elle a pensé à
tout, et a jeté avec beaucoup d'a-
dresse notre petite prophétie au
milieu de ses conspirateurs. Nous
n'avons pas manqué *le merveilleux* * cette fois , comme pour le
siège d'Hesdin ; il ne s'agira plus
que de trouver une fenêtre par
laquelle vous passerez le jour de
l'exécution.

* En 1638, le prince Thomas ayant fait
lever le siège d'Hesdin, le Cardinal en fut très-
peiné. Une religieuse du couvent du Mont-
Calvaire avoit dit que la victoire seroit au Roi,
et le P. Joseph vouloit ainsi que l'on crût que
le Ciel protégeoit le ministère. (*Mémoires pour
l'histoire du Cardinal de Richelieu.*)

— Voilà encore de vos sottises, Monsieur, dit le Cardinal ; vous me rendrez aussi ridicule que vous, si vous continuez ; je suis trop fort pour me servir du Ciel, que cela ne vous arrive plus. Ne vous occupez que des gens que je vous donne ; je vous ai fait votre part tout à l'heure. Quand le grand-écuyer sera pris, vous le ferez juger et exécuter à Lyon. Je ne veux plus m'en mêler. Cette affaire est trop petite pour moi, c'est un caillou sous mes pieds auquel je n'aurois pas dû penser si long-temps.

Joseph se tut, il ne pouvoit com-

prendre cet homme qui, entouré d'ennemis armés, parloit de l'avenir comme d'un présent à sa disposition, et du présent comme d'un passé qu'il ne craignoit plus. Il ne savoit s'il devoit le croire fou ou prophète, inférieur ou supérieur à l'humanité.

Sa surprise redoubla lorsque Chavigny entra précipitamment, et heurtant ses bottes fortes contre le tabouret du Cardinal de manière à courir les risques de tomber, s'écria d'un air fort troublé :

— Monseigneur, un de vos domestiques arrive de Perpignan, et

il y a vu le camp en rumeur et vos ennemis à cheval....

— Ils mettront pied à terre, Monsieur, répondit Richelieu en remplaçant son tabouret; vous me paraissez manquer de calme.

— Mais..... mais..... Monseigneur, ne faut-il pas avertir M. de Fabert?

— Laissez-le dormir, et allez vous coucher vous-même, ainsi que Joseph.

— Monseigneur, une autre chose extraordinaire! le Roi vient.

— En effet, c'est extraordinaire, dit le ministre regardant l'horloge,

je ne l'attendois que dans deux heures ; sortez tous deux.

Bientôt on entendit un bruit de bottes et d'armes , qui annonçoit l'arrivée du prince ; on ouvrit les deux battans : les gardes du Cardinal frappèrent trois fois leurs piques sur le parquet , et le Roi parut.

Il marchoit en s'appuyant sur une canne de jonc d'un côté , de l'autre sur l'épaule de son confesseur, le P. Sirmond , qui se retira et le laissa avec le Cardinal ; celui-ci s'étoit levé avec la plus grande peine , et ne put faire un pas au-

devant du Roi, parce que ses jambes malades étoient enveloppées ; il fit le geste d'aider le prince à s'asseoir près du feu, en face de lui. Louis XIII tomba dans un grand fauteuil garni d'oreillers, demanda et but un verre d'élixir préparé pour le fortifier contre les évanouissemens fréquens que lui causoit sa maladie de langue, fit un geste pour éloigner tout le monde, et seul avec Richelieu, lui parla d'une voix languissante :

— Je m'en vais, mon cher Cardinal ; je sens que je m'en vais

à Dieu ; je m'affoiblis de jour en jour ; ni l'été , ni l'air du Midi ne m'ont rendu mes forces.

— Je précéderai Votre Majesté , répondit le ministre ; la mort a déjà conquis mes jambes , vous le voyez ; mais tant qu'il me restera la tête pour penser et la main pour écrire , je serai bon pour votre service.

— Et je suis sûr que votre intention étoit d'ajouter le cœur pour m'aimer , dit le Roi.

— Votre Majesté en peut-elle douter ? répondit le Cardinal en fronçant le sourcil et se mordant

les lèvres, par l'impatience que lui donnoit ce début.

— Quelquefois j'en doute, reprit le prince; tenez, j'ai besoin de vous parler à cœur ouvert, et de me plaindre de vous à vous-même. Il y a deux choses que j'ai sur la conscience depuis trois ans; jamais je ne vous en ai parlé, mais je vous en voulois en secret, et même, si quelque chose eût été capable de me faire consentir à des propositions contraires à vos intérêts, c'eût été ce souvenir.

C'étoit là de cette sorte de franchise propre aux caractères foibles,

qui se dédommagent ainsi en inquiétant leur dominateur du mal qu'ils n'osent pas lui faire complètement, et se vengent de la sujétion par une controverse puérile. Richelieu reconnut à ces paroles qu'il avoit couru un grand danger; mais il vit en même temps le besoin de confesser pour ainsi dire toute sa rancune, et, pour faciliter l'explosion de ces importans aveux, il accumula les protestations qu'il croyoit le plus propres à impatienter le Roi.

— Non, non, s'écria enfin celui-ci, je ne croirai à rien, tant que

vous ne m'aurez pas expliqué ces deux choses qui me reviennent toujours à l'esprit, dont on me parloit dernièrement encore, et que je ne puis justifier par aucun raisonnement, je veux dire le procès d'Urban-Grandier, dont je ne fus jamais bien instruit, et les motifs de votre haine pour ma malheureuse mère, et même contre sa cendre.

— N'est-ce que cela, Sire? dit Richelieu; sont-ce là mes seules fautes? Elles sont faciles à expliquer. La première affaire devoit être soustraite aux regards de Votre Majesté par ses détails horribles et

dégoûtans de scandale. Il y eut, certes, un art qui ne peut être regardé comme coupable, à nommer *magie* des crimes dont le nom révolte la pudeur, dont le récit eût révélé à l'innocence de dangereux mystères; ce fut une sainte ruse pour dérober aux yeux des peuples ces impuretés.....

— Assez, c'en est assez, Cardinal, dit Louis XIII détournant la tête et baissant les yeux en rougissant, je ne puis en entendre davantage; je vous conçois, ces tableaux m'offenseroient, j'approuve vos motifs, c'est bon. On ne m'a-

voit pas dit cela; on m'avoit caché ses vices affreux. Vous êtes-vous assuré des preuves de ses crimes?

— Je les eus toutes entre les mains, Sire; et quant à la glorieuse reine Marie de Médicis, je suis étonné que Votre Majesté oublie combien je lui fus attaché; oui, je ne crains pas de l'avouer, c'est à elle que je dus toute mon élévation; elle daigna, la première, jeter les yeux sur l'évêque de Luçon, qui n'avoit alors que vingt-deux ans, pour l'approcher d'elle. Combien j'ai souffert lorsqu'elle me força de la combattre dans l'inté-

rêt de Votre Majesté ! mais comme ce sacrifice fut fait pour vous , je n'en eus et n'en aurai jamais aucun scrupule....

— Vous , à la bonne heure ; mais moi , dit le prince avec amertume.

— Eh ! Sire , s'écria le Cardinal , le Fils * de Dieu lui-même vous en donna l'exemple , et c'est sur le mo-

* L'auteur de cette histoire n'eût pas osé mettre dans la bouche d'un cardinal cette citation impie , s'il ne l'eût rencontrée dans une pièce du temps composée par Richelieu , et donnée au Roi en 1639 , lorsqu'il consulta son conseil sur la supplique de sa mère exilée , pour rentrer en France. On y trouve ces mots :

« Qui peut douter qu'il ne soit permis à un prince de se séparer d'une mère pour des considérations importantes?... Le Fils de Dieu n'a

dèle de toutes les perfections que nous réglâmes nos avis; et si les monumens dus aux précieux restes de votre mère ne sont pas encore élevés, Dieu m'est témoin que ce fut dans la crainte d'affliger votre cœur, et de vous rappeler sa mort, que nous en retardâmes les travaux. Mais béni soit ce jour où il m'est permis de vous en parler! Je dirai

point fait difficulté de se séparer un temps de sa mère et de la laisser en peine quelques jours. La réponse qu'il fit à sa mère lorsqu'elle s'en plaignoit, apprend aux Roys que ceux à qui Dieu a commis le soin du bien général d'un royaume doivent toujours le préférer à toutes les obligations particulières. »

Relations de M. de Fontrailles.

moi-même la première messe à Saint-Denis quand nous l'y verrons déposée , si la Providence m'en laisse la force.

Ici, le Roi prit un visage un peu plus affable, mais toujours froid, et le Cardinal, jugeant qu'il n'iroit pas plus loin pour ce soir dans la persuasion, se résolut tout à coup à faire la plus puissante des diversions et à attaquer l'ennemi en face. Continuant donc à regarder fixement le Roi, il dit froidement :

— Est-ce donc pour cela que vous avez permis ma mort ?

— Moi, dit le Roi, on vous a

trompé ; j'ai bien entendu parler de conjuration, et je voulois vous en dire quelque chose ; mais je n'ai rien ordonné contre vous.

— Ce n'est pas ce que disent les conjurés, Sire ; cependant j'en dois croire Votre Majesté, et je suis bien aise pour elle que l'on se soit trompé. Mais quels avis daignez-vous me donner ?

— Je... voulois vous dire franchement, et entre nous, que vous feriez bien de prendre garde à MONSIEUR....

— Ah ! Sire, je ne puis le croire à présent, car voici une lettre qu'il

vient de m'envoyer pour vous, et il sembleroit avoir été coupable envers Votre Majesté même.

Le Roi étonné lut :

« MONSEIGNEUR ,

» Je suis au désespoir d'avoir en-
 » core manqué à la fidélité que je
 » dois à Vostre Majesté, je la sup-
 » plie, très-humblement, d'agréer
 » que je luy en demande un million
 » de pardons, avec un compliment
 » de soumission et de repentance.

» Votre très-humble sujet,

» GASTON. »

— Qu'est-ce que cela veut dire !
s'écria Louis ; osoient-ils s'armer
contre moi-même aussi ?

— *Aussi !* dit tout bas le Cardinal
se mordant les lèvres , puis il re-
prit : Oui , Sire , aussi ; c'est ce que
me feroit croire jusqu'à un certain
point ce petit rouleau de papiers.

Et il tiroit en parlant un parche-
min roulé , d'un morceau de bois de
sureau creusé , et le déployoit sous
les yeux du Roi.

— C'est tout simplement un
traité avec l'Espagne auquel , par
exemple , je ne crois pas que Votre
Majesté ait souscrit. Vous pouvez

en voir les vingt articles bien en règle *. Tout est prévu, la place de sûreté, le nombre des troupes, les secours d'hommes et d'argent.

— Les traîtres ! s'écria Louis agité, il faut les faire saisir ; mon frère renonce et se repent ; mais faites arrêter le duc de Bouillon.....

— Oui, Sire.

— Ce sera difficile au milieu de son armée d'Italie.

— Je réponds de son arrestation sur ma tête, Sire ; mais ne reste-t-il pas un autre nom ?

* On trouvera la copie exacte du traité dans les notes à la fin de l'ouvrage.

— Lequel?... quoi?... Cinq-Mars?
dit le Roi en balbutiant.

— Précisément, Sire, dit le Cardinal.

— Je le vois bien..... mais..... je crois que l'on pourroit...

— Ecoutez-moi, dit tout à coup Richelieu d'une voix tonnante, il faut que tout finisse aujourd'hui. Votre favori est à cheval à la tête de son parti; choisissez entre lui et moi. Livrez l'enfant à l'homme ou l'homme à l'enfant, il n'y a pas de milieu.

— Eh! que voulez-vous donc si je vous favorise? dit le Roi.

— Sa tête et celle de son confident.

— Jamais..... c'est impossible , reprit le Roi avec horreur, et tombant dans la même irrésolution où il étoit avec Cinq-Mars contre Richelieu ! Il est mon ami aussi bien que vous ; mon cœur souffre de l'idée de sa mort. Pourquoi aussi n'étiez-vous pas d'accord tous les deux ? pourquoi cette division ? c'est ce qui l'a amené jusque-là. Vous avez fait mon désespoir, vous et lui, vous me rendez le plus malheureux des hommes !

Louis cachoit sa tête dans ses

deux mains en parlant, et peut-être versoit-il des larmes; mais l'inflexible ministre le suivoit des yeux, comme on regarde sa proie, et sans pitié, sans lui accorder un moment pour respirer, profita au contraire de ce trouble pour parler plus long-temps.

— Est-ce ainsi, disoit-il, avec une parole dure et froide, que vous vous rappelez les commandemens que Dieu même vous a faits par la bouche de votre confesseur? Vous me dîtes un jour que l'Église vous ordonnoit expressément de révéler à votre premier ministre tout ce

que vous entendriez contre lui , et je n'ai jamais rien su par vous de ma mort prochaine. Il a fallu que des amis plus fidèles vinssent m'apprendre la conjuration , que les coupables eux-mêmes , par un coup de la Providence , se livrassent à moi pour me faire l'aveu de leurs fautes. Un seul , le plus endurci , le moindre de tous , résiste encore , et c'est lui qui a tout conduit , c'est lui qui livre la France à l'étranger , qui renverse en un jour l'ouvrage de mes vingt années , soulève les huguenots du Midi , appelle aux armes tous les ordres de l'Etat ,

ressuscite des prétentions écrasées et rallume enfin la Ligue éteinte par votre père ; car c'est elle , ne vous y trompez pas , c'est elle qui relève toutes ses têtes contre vous. Etes-vous prêt au combat ? où donc est votre massue ?

Le Roi anéanti ne répondoit pas , et cachoit toujours sa tête dans ses mains. Le Cardinal inexorable croisa ses bras et poursuivit :

— Je crains qu'il ne vous vienne à l'esprit que c'est pour moi que je parle. Croyez-vous vraiment que je ne me juge pas , et qu'un tel adversaire m'importe beaucoup ? En vé-

rité, je ne sais à quoi il tient que je ne vous laisse faire et mettre cet immense fardeau de l'Etat dans la main de ce jouvenceau. Vous pensez bien que depuis vingt ans que je connois votre cour, je ne suis pas sans m'être assuré quelque retraite où, malgré vous-même, je pourrois aller, de ce pas, achever six mois peut-être qu'il me reste de vie. Ce seroit un curieux spectacle pour moi que celui d'un tel règne! Que répondrez-vous, par exemple, lorsque tous ces petits potentats, se relevant dès que je ne pèserai plus sur eux, viendront

à la suite de votre frère vous dire, comme ils l'osèrent à Henri IV sur son trône : « Partagez-nous tous les grands gouvernemens à titres héréditaires et souveraineté , nous serons contens * . » Vous le ferez , je n'en doute pas , et c'est la moindre chose que vous puissiez accorder à ceux qui vous auront délivré de Richelieu , et ce sera plus heureux peut-être , car pour gouverner l'île de France , qu'ils vous laisseront sans doute , comme domaine originaire , votre nouveau ministre n'aura pas besoin de tant de papiers.

* Mém. de Sully , 1595.

En parlant il poussa , avec colère , la vaste table qui remplissoit presque la chambre , et que surchargeoient des papiers et des portefeuilles sans nombre.

Louis fut tiré de son apathique méditation par l'excès d'audace de ce discours ; il leva la tête et sembla un instant avoir pris une résolution par crainte d'en prendre une autre.

— Eh bien ! Monsieur , dit-il , je répondrai que je veux régner par moi seul.

— A la bonne heure , dit Riche-lieu ; mais je dois vous prévenir

que les affaires du moment sont difficiles. Voici l'heure où l'on m'apporte mon travail ordinaire.

— Je m'en charge, reprit Louis, j'ouvrirai les portefeuilles, je donnerai mes ordres.

— Essayez donc, dit Riche-lieu, je me retire, et si quelque chose vous arrête, vous m'appellerez.

Il sonna; à l'instant même et comme s'ils eussent attendu le signal, quatre vigoureux valets de pied entrèrent, et emportèrent son fauteuil et sa personne dans un autre appartement; car, nous

l'avons dit, il ne pouvoit plus marcher. En passant dans la chambre où travailloient les secrétaires, il dit à haute voix : Qu'on prenne les ordres de Sa Majesté.

Le Roi resta seul. Fort de sa nouvelle résolution, et fier d'avoir une fois résisté, il voulut sur-le-champ se mettre à l'ouvrage politique. Il fit le tour de l'immense table, et vit autant de portefeuilles que l'on comptoit alors d'empires, de royaumes et de cercles dans l'Europe; il en ouvrit un, et le trouva divisé en cases dont le nombre égaloit celui des subdivisions de

tout le pays auquel il étoit destiné. Tout étoit en ordre, mais dans un ordre effrayant pour lui, parce que chaque note ne renfermoit que la quintessence de chaque affaire, si l'on peut parler ainsi, et ne touchoit que le point juste des relations du moment avec la France. Ce laconisme étoit à peu près aussi énigmatique pour Louis que les lettres en chiffres qui couvroient la table. Là, tout étoit confusion; sur des édits de bannissemens et d'expropriations des huguenots de La Rochelle, se trouvoient jetés les traités avec Gus-

tave Adolphe et les huguenots du Nord contre l'Empire; des notes sur le général Bannier, sur Walsstein, le duc de Weymar et Jean de Wert, étoient roulées pêle-mêle avec le détail des lettres trouvées dans la cassette de la Reine, la liste de ses colliers et des bijoux qu'ils renfermoient, et la double interprétation qu'on eût pu donner à chaque phrase de ses billets. Sur la marge de l'un d'eux étoient ces mots : *sur quatre lignes de l'écriture d'un homme, on peut lui faire un procès criminel.* Plus loin étoient entassées les dénonciations contre

les huguenots, les plans de république qu'ils avoient arrêtés; la division de la France en cercles, sous la dictature annuelle d'un chef; le sceau de cet Etat projeté y étoit joint, représentant un ange appuyé sur une croix, et tenant à la main la Bible qu'il élevoit sur son front. A côté étoit une liste des cardinaux que le Pape avoit nommés autrefois le même jour que l'évêque de Luçon (Richelieu). Parmi eux se trouvoit le marquis de Bédemar, ambassadeur et conspirateur à Venise.

Louis XIII épuisoit en vain ses forces sur des détails d'une autre

époque, cherchant inutilement les papiers relatifs à la conjuration. et propres à lui montrer son véritable nœud et ce que l'on avoit tenté contre lui-même, lorsqu'un petit homme d'une figure olivâtre, d'une taille courbée, d'une démarche contrainte et dévote, entra dans le cabinet; c'étoit un secrétaire d'Etat nommé Desnoyers; il s'avança en saluant :

— Puis-je parler à Sa Majesté des affaires de Portugal? dit-il.

— D'Espagne par conséquent, dit Louis; le Portugal est une province d'Espagne.

— De Portugal , insista Desnoyers. Voici le manifeste que nous recevons à l'instant , et il lut :

Don Juan , par la grâce de Dieu , roi de Portugal , des Algarves , royaumes deçà l'Afrique , seigneur de la Guinée , conquête , navigation et commerce de l'Estiopie , Arabie , Perse et des Indes....

— Qu'est-ce que tout cela ? dit le Roi ; qui parle donc ainsi ?

— Le duc de Bragance , roi de Portugal , couronné il y a déjà une.... il y a quelque temps , Sire , par un homme appelé Pinto. À peine

remonté sur le trône, il tend la main à la Catalogne révoltée.

— La Catalogne se révolte aussi ?
Le roi Philippe IV n'a donc plus pour premier ministre le comte-duc ?

— Au contraire, Sire, c'est parce qu'il l'a encore. Voici la déclaration des Etats-Généraux catalans à S. M. Catholique, contenant que tout le pays prend les armes contre ses troupes *sacrilèges* et *excommuniées*. Le roi de Portugal....

— Dites le duc de Bragance, reprit Louis ; je ne reconnois pas un révolté.

— Le duc de Bragance donc, Sire, dit froidement le conseiller d'Etat, envoie à la PRINCIPAUTE de Catalogne son neveu D. Ignace de Mascareñas, pour s'emparer de la protection de ce pays (et de sa souveraineté peut-être), qu'il voudrait ajouter à celle qu'il vient de reconquérir. Or, les troupes de Votre Majesté sont devant Perpignan.

— Eh bien ! qu'importe ? dit Louis.

— Les Catalans ont le cœur plus français que portugais, Sire, et il est encore temps d'enlever cette

tutelle au roi de... au duc de Portugal.

— Moi soutenir des rebelles ! vous osez !...

— C'étoit le projet de Son Eminence , poursuivit le conseiller d'Etat ; l'Espagne et la France sont en pleine guerre d'ailleurs , et M. d'Olivarès n'a pas hésité à tendre la main de Sa Majesté Catholique à nos huguenots.

— C'est bon , j'y penserai , dit le Roi ; laissez-moi.

— Sire , les Etats-Généraux de Catalogne sont pressés , les troupes d'Aragon marchent contre eux....

— Nous verrons.... Je me déciderai dans un quart d'heure, répondit Louis XIII.

Le petit secrétaire d'Etat sortit avec un air mécontent et découragé. A sa place, Chavigny se présenta, tenant un portefeuille aux armes britanniques.

— Sire , dit-il , je demande à Votre Majesté des ordres pour les affaires d'Angleterre. Les parlementaires , sous le commandement du comte d'Essex, viennent de faire lever le siège de Gloucester; le prince Rupert a livré à Newbury une bataille désastreuse et peu pro-

fitable à S. M. britannique. Le parlement se prolonge, et il a pour lui les grandes villes, les ports et toute la population presbytérienne. Le roi Charles I^{er} demande des secours que la reine ne trouve plus en Hollande.

— Il faut envoyer des troupes à mon frère d'Angleterre, dit Louis. Mais il voulut voir les papiers précédens, et, en parcourant les notes du Cardinal, il trouva que, sur une première demande du roi d'Angleterre, il avoit écrit de sa main :

« Faut réfléchir long-temps et attendre : — les communes sont

fortes ; — le roi Charles compte sur les Ecossais, ils le vendront.

» Faut prendre garde. Il y a là un homme de guerre qui est venu voir Vincennes, et a dit qu'*on ne devoit jamais frapper les princes qu'à la tête*. REMARQUABLE, ajoutoit le Cardinal. Puis il avoit rayé ce mot, y substituant REDOUTABLE. »

Et plus bas :

« — Cet homme domine Fairfax ; — il fait l'inspiré ; ce sera un grand homme : — secours refusé ; — argent perdu. »

Le Roi dit alors : Non, non, ne précipitez rien, j'attendrai.

— Mais, Sire, dit Chavigny, les événemens sont rapides ; si le courrier retarde d'une heure, la perte du Roi peut s'avancer d'un an.

— En sont-ils là ? demanda Louis.

— Dans le camp des Indépendans, on prêche la république la Bible à la main ; dans celui des Royalistes, on se dispute le pas, et l'on rit.

— Mais un moment de bonheur peut tout sauver !

— Les Stuarts ne sont pas heureux, Sire, reprit Chavigny respectueusement, mais sur un ton qui laissoit beaucoup à penser.

— Laissez-moi, dit le Roi d'un ton d'humeur. Le secrétaire d'Etat sortit lentement.

Ce fut alors que Louis XIII se vit tout entier, et s'effraya du néant qu'il trouvoit en lui-même. Il promena d'abord sa vue sur l'amas de papiers qui l'entouroit, passant de l'un à l'autre, trouvant partout des dangers et ne les trouvant jamais plus grands que dans les ressources même qu'il inventoit. Il se leva, et changeant de place, se courba ou plutôt se jeta sur une carte géographique de l'Europe; il y trouva toutes ses terreurs ensemble, au

nord, au midi, au centre de son royaume; les révolutions lui apparoissoient comme des Euménides; sous chaque contrée, il crut voir fumer un volcan; il lui sembloit entendre les cris de détresse des rois qui l'appeloient et les cris de fureur des peuples; il crut sentir la terre de France craquer et se fendre sous ses pieds; sa vue foible et fatiguée se troubla, sa tête malade fut saisie d'un vertige qui refoula le sang vers son cœur.

— Richelieu ! cria-t-il d'une voix étouffée en agitant une sonnette; qu'on rappelle le Cardinal !

Et il tomba évanoui dans un fauteuil.

Lorsque le Roi rouvrit les yeux , ranimé par les odeurs fortes et les sels qu'on lui avoit mis sur les lèvres et les tempes , il vit un instant des pages qui se retirèrent sitôt qu'il eut entr'ouvert ses paupières , et se retrouva seul avec le Cardinal. L'impassible ministre avoit fait poser sa chaise longue contre le fauteuil du Roi , comme le siège d'un médecin près du lit de son malade , et fixoit ses yeux étincelans et scrutateurs sur le visage pâle de Louis. Sitôt qu'il put l'en-

tendre, il reprit d'une voix sombre son terrible dialogue :

— Vous m'avez rappelé, dit-il ; que me voulez-vous ?

Louis, renversé sur l'oreiller, entr'ouvrit les yeux et le regarda, puis se hâta de les refermer. Cette tête décharnée armée de deux yeux flamboyans, et terminée par une barbe aiguë et blanchâtre, cette calotte et ces vêtemens de la couleur du sang et des flammes, tout lui représentoit un esprit infernal.

— Réglez, dit-il d'une voix faible.

— Mais..... me livrez-vous Cinq-

Mars et de Thou ? poursuivit l'implacable ministre en s'approchant pour lire dans les yeux éteints du prince, comme un avide héritier poursuit jusque dans la tombe les dernières lueurs de la volonté d'un mourant.

— Régnez, répéta le Roi en détournant la tête.

— Signez donc, reprit Richelieu ; ce papier porte : « Ceci est ma volonté de les prendre morts ou vifs. »

Louis, toujours la tête renversée sur le dossier du fauteuil, laissa tomber sa main sur le papier fatal, et signa.

— Laissez-moi, par pitié, je meurs, dit-il.

— Ce n'est pas tout encore, continua celui qu'on appelle le grand politique ; je ne suis pas sûr de vous ; il me faut dorénavant des garanties et des gages. Signez encore ceci, et je vous quitte.

* « Quand le Roi ira voir le Cardinal, les gardes de celui-ci ne quitteront pas les armes, et quand le Cardinal ira chez le Roi, ses gardes partageront le poste avec ceux de Sa Majesté. »

De plus :

* Manuscrits de Pointis, 1642, n° 185.

— * « Sa Majesté s'engage à remettre les deux princes ses fils en otage entre les mains du Cardinal, comme garantie de la bonne foi de son attachement. »

— Mes enfans ! s'écria Louis, relevant sa tête, vous osez !

— Aimez-vous mieux que je me retire ? dit Richelieu.

Le Roi signa.

— Est-ce donc fini ? dit-il avec un profond gémissement.

Ce n'étoit pas fini ; une autre douleur lui étoit réservée. La porte s'ouvrit brusquement, et l'on vit

* Mém. d'Anne d'Autriche, 1642.

entrer Cinq-Mars. Ce fut cette fois le Cardinal qui trembla.

— Que voulez-vous, Monsieur? dit-il en saisissant la sonnette pour appeler.

Le grand-écuyer étoit d'une pâleur égale à celle du Roi; et, sans daigner répondre à Richelieu, il s'avança d'un air calme vers Louis XIII. Celui-ci le regarda comme regarde un homme qui vient de recevoir sa sentence de mort.

— Vous devez trouver, Sire, quelque difficulté à me faire arrêter, car j'ai vingt mille hommes

à moi, dit Henri d'Effiat avec la voix la plus douce.

— Hélas ! Cinq-Mars, dit Louis douloureusement, est-ce toi qui as fait de telles choses ?

— Oui, Sire, et c'est moi aussi qui vous apporte mon épée, car vous venez sans doute de me livrer, dit-il en la détachant, et la posant aux pieds du Roi qui baissa les yeux sans répondre.

Cinq-Mars sourit avec tristesse et sans amertume, parce qu'il n'appartenait déjà plus à la terre. Ensuite, regardant Richelieu avec mépris :

— Je me rends, parce que je veux mourir, dit-il, mais je ne suis pas vaincu.

Le Cardinal serra les poings par fureur; mais il se contraignit.

— Et quels sont vos complices? dit-il.

Cinq-Mars regarda Louis XIII fixement, et entr'ouvrit les lèvres pour parler...

Le Roi baissa la tête et souffrit en cet instant un supplice inconnu à tous les hommes.

— Je n'en ai point, dit enfin Cinq-Mars, ayant pitié du prince, et il sortit de l'appartement.

Il s'arrêta dès la première galerie où tous les gentilshommes et Fabert se levèrent en le voyant. Il marcha droit à celui-ci, et lui dit :

— Monsieur, donnez ordre à ces gentilshommes de m'arrêter.

Tous se regardèrent sans oser l'approcher.

— Oui, Monsieur, je suis votre prisonnier..... oui, Messieurs, je suis sans épée, et je vous le répète, prisonnier du Roi.

— Je ne sais ce que je vois, dit le général, vous êtes deux qui venez vous rendre, et je n'ai l'ordre d'arrêter personne.

— Deux? dit Cinq-Mars, ce ne peut être que de Thou; hélas! à ce dévouement je le devine?

— Eh! ne t'avois-je pas aussi deviné? s'écria celui-ci en se montrant et se jetant dans ses bras.

CHAPITRE XXV.

Les Prisonniers.

J'ai trouvé dans mon cœur le dessein de mon frère.

PICHAT, *Léonidas*.

Mourir ! sans vider mon carquois !

Sans percer , sans fouler , sans pétrir dans leur fange

Ces bourreaux barbouilleurs de lois !

ANDRÉ CHÉNIER.

PARMI ces vieux châteaux dont la France se dépouille à regret chaque année, comme des fleurons de sa couronne, il y en avoit un d'un

aspect sombre et sauvage sur la rive gauche de la Saône. Il sembloit une sentinelle formidable placée à l'une des portes de Lyon et tenoit son nom de l'énorme rocher de Pierre-Encise, qui s'élève à pic comme une sorte de pyramide naturelle, et dont la cime recourbée sur la route et penchée jusques sur le fleuve, se réunissoit jadis, dit-on, à d'autres roches que l'on voit sur la rive opposée, formant comme l'arche naturelle d'un pont; mais le temps, les eaux et la main des hommes, n'ont laissé debout que le vieux amas de granits qui ser-

voit de piédestal à la forteresse, détruite aujourd'hui. Les archevêques de Lyon l'avoient élevée autrefois, comme seigneurs temporels de la ville, et y faisoient leur résidence; depuis, elle devint une place de guerre, et sous Louis XIII une prison d'Etat. Une seule tour colossale, où le jour ne pouvoit pénétrer que par trois longues meurtrières, dominoit l'édifice, et quelques bâtimens irréguliers l'entouroient de leurs épaisses murailles dont les lignes et les angles suivoient les formes de la roche immense et perpendiculaire.

Ce fut là que le cardinal de Richelieu, avare de sa proie, voulut bientôt incarcérer et conduire lui-même ses jeunes ennemis. Laissant Louis le précéder à Paris, il les enleva de Narbonne, les traînant à sa suite pour orner son dernier triomphe, et venant prendre le Rhône presque à son embouchure, comme pour prolonger ce plaisir de la vengeance que les hommes ont osé nommer celui des dieux, étalant, aux yeux des deux rives, le luxe de sa haine, il remonta le fleuve avec lenteur sur deux barques à rames dorées et pavoisées de ses armoi-

ries; couché dans la première, et remorquant ses deux victimes dans la seconde, au bout d'une longue chaîne.

Souvent le soir, lorsque la chaleur étoit passée, les deux nacelles étoient dépouillées de leur tente, et l'on voyoit dans l'une, Richelieu pâle et décharné assis sur la poupe; dans celle qui suivoit, les deux jeunes prisonniers, debout, le front calme, appuyés l'un sur l'autre, et regardant s'écouler les flots rapides du fleuve. Jadis, les soldats de César, qui campèrent sur ces mêmes bords, eussent cru voir l'inflexible

batelier des enfers, conduisant les ombres amies de Castor et Pollux; des chrétiens n'eurent pas même l'audace de réfléchir et d'y voir un prêtre menant ses deux ennemis au bourreau; c'étoit le premier ministre qui passoit.

En effet il passa, les laissant en garde à cette ville même où les conjurés avoient proposé de le faire périr. Il aimoit à se jouer ainsi en face de la destinée, et à planter un trophée où elle avoit voulu mettre sa tombe.

Au milieu d'une nuit du mois d'août, tandis que tout sembloit

sommeiller dans l'inexpugnable tour des prisonniers, la porte de leur première chambre tourna, sans bruit, sur ses gonds, et sur le seuil parut un homme, vêtu d'une robe brune ceinte d'une corde, ses pieds chaussés de sandales et un paquet de grosses clefs dans la main, c'étoit Joseph. Il regarda avec précaution sans avancer, et contempla en silence l'appartement du grand-écuyer. D'épais tapis, de larges et splendides tentures voiloient les murs de la prison ; un lit de damas rouge étoit préparé, mais le captif n'y étoit

pas ; assis , près d'une haute cheminée , dans un grand fauteuil , vêtu d'une longue robe grise , de la forme de celle des prêtres , la tête baissée , les yeux fixés sur une petite croix d'or , à la lueur tremblotante d'une lampe , il étoit absorbé par une méditation si profonde , que le capucin eut le loisir d'approcher jusqu'à lui , et de se placer debout face à face du prisonnier , avant qu'il s'en aperçût. Enfin il leva tout à coup la tête , et s'écria :

— Que viens-tu faire ici , misérable !

— Jeune homme , vous êtes em-

porté, répondit d'une voix très-basse le mystérieux visiteur; deux mois de prison auroient pu vous calmer. Je viens pour vous dire d'importantes choses : écoutez-moi, j'ai beaucoup pensé à vous, et je ne vous hais pas tant que vous croyez. Les momens sont précieux, je vous dirai tout en peu de mots. Dans deux heures, on va venir vous interroger, vous juger et vous mettre à mort avec votre ami; cela ne peut manquer, parce qu'il faut que tout se termine le même jour.

— Je le sais, dit Cinq-Mars, et j'y compte.

— Eh bien ! je puis encore vous tirer d'affaire, car j'ai beaucoup réfléchi, comme je vous l'ai dit, et je viens vous proposer des choses qui vous seront agréables. Le Cardinal n'a pas six mois à vivre, ne faisons pas les mystérieux entre nous, il faut être francs, vous voyez où je vous ai amené pour lui, et vous pouvez juger par là du point où je le conduirai pour vous, si vous voulez ; nous pouvons lui retrancher ces six mois qui lui restent. Le Roi vous aime et vous rappellera près de lui avec transport, quand il vous saura vi-

vant; vous êtes jeune, vous serez long-temps heureux et puissant; vous me protégerez, vous me ferez cardinal.

L'étonnement rendit muet le jeune prisonnier qui ne pouvoit comprendre un tel langage, et sembloit avoir de la peine à y descendre de la hauteur de ses méditations. Tout ce qu'il put dire fut :

— Votre bienfaiteur, Richelieu ?

Le capucin sourit et poursuivit tout bas, en se rapprochant de lui :

— Il n'y a point de bienfaits en politique; il y a des intérêts, et voilà tout. Un homme employé par

un ministre , ne doit pas être plus reconnoissant qu'un cheval monté par un écuyer ne l'est d'être préféré aux autres. Mon allure lui a convenu , j'en suis bien aise. A présent, il me convient de le jeter à terre.

Oui , cet homme n'aime que lui-même , il m'a trompé , je le vois bien , en reculant toujours mon élévation ; mais encore une fois j'ai des moyens sûrs de vous faire éva-der sans bruit ; je peux tout ici. Je ferai mettre à la place des hommes sur lesquels il compte , d'autres hommes qu'il destinoit à la mort ,

et qui sont ici près dans la tour du nord, la tour des Oubliettes, qui s'avance au-dessus de l'eau. Ses créatures iront remplacer ces gens-là. J'envoie un médecin, un empirique qui m'appartient, au glorieux Cardinal que les plus savans de Paris ont abandonné ; si vous vous entendez avec moi, il lui portera un remède universel et éternel.

— Retire-toi, dit Cinq-Mars, retire-toi, religieux infernal ! aucun homme n'est semblable à toi, tu n'es pas un homme ! tu marches d'un pas furtif et silencieux dans les ténèbres, tu traverses les mu-

railles pour présider à des crimes secrets, tu te places entre les cœurs des amans pour les séparer éternellement. Qui es-tu ? tu ressembles à l'âme tourmentée d'un damné.

— Romanesque enfant ! dit Joseph, vous auriez eu de grandes qualités sans vos idées fausses ; il n'y a peut-être ni damnation, ni âme. Si celles des morts revenoient se plaindre, j'en aurois mille autour de moi, et je n'en ai jamais vu, même en songe.

— Monstre ! dit Cinq-Mars à demi-voix.

— Voilà encore des mots ! reprit

Joseph, il n'y a point de monstre, ni d'homme vertueux. Vous et de Thou qui vous piquez de ce que vous nommez vertu, vous avez manqué de causer la mort de cent mille hommes peut-être, en masse et au grand jour, pour rien, tandis que, Richelieu et moi, nous en avons fait périr beaucoup moins en détail et la nuit, pour fonder un grand pouvoir. Quand on veut rester pur, il ne faut point se mêler d'agir sur les hommes; ou plutôt ce qu'il y a de plus raisonnable est de voir ce qui est et de se dire comme moi : il est possible que

l'âme n'existe pas, nous sommes les fils du hasard, mais relativement aux autres hommes, nous avons des passions qu'il faut satisfaire.

— Je respire ! s'écria Cinq-Mars, il ne croit pas en Dieu !

Joseph poursuivit :

— Or Richelieu, vous et moi sommes nés ambitieux, il falloit donc tout sacrifier à cette idée.

— Malheureux ! ne me confondez pas avec vous !

— C'est la vérité pure cependant, reprit le capucin, et seule-

ment vous voyez à présent que notre système valoit mieux que le vôtre.

— Misérable ! c'étoit paramour...

— Non ! non ! non ! non !..... Ce n'est point cela. Voici encore des mots, vous l'avez cru peut-être vous-même, mais c'étoit pour vous ; je vous ai entendu parler à cette jeune fille, vous ne pensiez qu'à vous-mêmes tous les deux ; vous ne vous aimiez ni l'un ni l'autre ; elle ne songeoit qu'à son rang et vous à votre ambition ; c'est pour s'entendre dire qu'on est parfait et se voir adorer qu'on veut être aimé,

c'est encore et toujours là le saint égoïsme, mon Dieu!

— Cruel serpent! dit Cinq-Mars, n'étoit-ce pas assez de nous faire mourir? Pourquoi viens-tu jeter tes venins sur la vie que tu nous ôtes? Quel démon t'a enseigné ton horrible analyse des cœurs?

— La haine de tout ce qui m'est supérieur, dit Joseph avec un rire bas et faux, et le désir de fouler aux pieds tous ceux que je hais, m'ont rendu ambitieux et ingénieux à trouver le côté foible de vos rêves. Il y a un ver qui rampe au cœur de tous ces beaux fruits.

— Grand Dieu ! l'entends-tu ?
s'écria Cinq-Mars se levant et éten-
dant ses bras vers le ciel.

La solitude de sa prison, les
pieuses conversations de son ami,
et surtout la présence de la mort
qui vient comme la lumière d'un
astre inconnu donner d'autres cou-
leurs à tous les objets accoutumés
de nos regards, les méditations de
l'éternité, et (le dirons-nous?) de
grands efforts pour changer ses re-
grets déchirans en espérances im-
mortelles et pour diriger vers Dieu
toute cette force d'aimer qui l'avoit
égaré sur la terre ; tout avoit fait

en lui-même une étrange révolution ; et , semblable à ces épis que mûrit subitement un seul coup du soleil , son âme avoit acquis de plus vives lumières , exaltée par l'influence mystérieuse de la mort.

— Grand Dieu ! répéta-t-il , si celui-ci et son maître sont des hommes , suis-je un homme aussi ? Contemple , contemple deux ambitions réunies , l'une égoïste et sanglante , l'autre dévouée et sans taches , la leur soufflée par la haine , la nôtre inspirée par l'amour. Regarde , Seigneur , regarde , juge et pardonne. Pardonne , car nous

fûmes bien criminels de marcher un seul jour dans la même voie à laquelle on ne donne qu'un nom sur la terre, quel que soit le but où elle conduise.

Joseph l'interrompit durement en frappant du pied :

— Quand vous aurez fini votre prière, dit-il, vous m'apprendrez si vous voulez m'aider, et je vous sauverai à l'instant.

— Jamais, scélérat impur, jamais, dit Henri d'Effiat, je ne m'associerai à toi et à un assassinat. Je l'ai refusé quand j'étois puissant, et sur toi-même.

— Vous avez eu tort, vous seriez maître à présent.

— Eh! quel bonheur aurois-je de mon pouvoir, partagé qu'il seroit avec une femme qui ne me comprit pas, m'aima faiblement et me préféra une couronne? Après son abandon, je n'ai pas voulu devoir l'autorité à la victoire; juge si je la recevrai du crime?

— Inconcevable folie! dit le capucin en riant.

— Tout avec elle, rien sans elle, c'étoit là toute mon âme.

— C'est par entêtement et par

vanité que vous persistez ; c'est impossible ! reprit Joseph ; ce n'est pas dans la nature.

— Toi qui veux nier le dévouement, reprit Cinq-Mars, comprends-tu du moins celui de mon ami ?

— Il n'existe pas davantage ; il a voulu vous suivre, parce que....

Ici le capucin un peu embarrassé, chercha un instant.

— Parce que..... parce que il vous a formé, vous êtes son œuvre... il tient à vous par amour-propre d'auteur..... il étoit habitué à vous sermoner, et il sent qu'il ne

trouveroit plus d'élève si docile à l'écouter et à l'applaudir.... La coutume constante lui a persuadé que sa vie tenoit à la vôtre..... c'est quelque chose comme cela.... il vous accompagne par routine..... D'ailleurs ce n'est pas fini..... nous verrons la suite et l'interrogatoire; il niera sûrement qu'il ait su la conjuration.

— Il ne le niera pas ! s'écria impétueusement Cinq-Mars.

— Il la savoit donc , vous l'avouez , dit Joseph triomphant ; vous n'en aviez pas encore dit si long.

— O Ciel ! qu'ai-je fait ! soupira Cinq-Mars en se cachant la tête.

— Calmez-vous , il est sauvé , malgré cet aveu , si vous acceptez mon offre.

D'Effiat fut quelque temps sans répondre... Le capucin poursuivit :

— Sauvez votre ami.... La faveur du Roi vous attend , et peut-être l'amour égaré un moment...

— Homme , ou qui que tu sois , si tu as quelque chose en toi de semblable à un cœur , répondit le prisonnier , sauve-le ; c'est le plus pur des êtres créés. Mais fais-le

emporter loin d'ici pendant son sommeil , car s'il s'éveille , tu ne le pourras pas.

— A quoi me seroit-il bon ? dit en riant le capucin ; c'est vous et votre faveur qu'il me faut.

L'impétueux Cinq-Mars se leva , et saisissant le bras de Joseph qu'il regardoit d'un air terrible :

— Je l'abaissois en te priant pour lui : viens , scélérat , dit-il , en soulevant une tapisserie qui séparoit l'appartement de son ami du sien ; viens , et doute du dévouement et de l'immortalité des âmes..... Compare l'inquiétude de

ton triomphe au calme de notre défaite, la bassesse de ton règne à la grandeur de notre captivité, et ta veille sanglante au sommeil du juste.

Une lampe solitaire éclairait de Thou. Ce jeune homme étoit à genoux encore devant un prie-dieu surmonté d'un vaste crucifix d'ébène; il sembloit s'être endormi en priant; sa tête penchée en arrière étoit élevée encore vers la croix; ses lèvres pâles sourioient d'un sourire calme et divin, et son corps affaissé reposoit sur les tapis et le coussin du siège.

— Jésus ! comme il dort , dit le capucin stupéfait , mêlant par oubli à ses affreux propos le nom céleste qu'il prononçoit habituellement chaque jour. Puis tout à coup il se retira brusquement en portant la main à ses yeux , comme ébloui par une vision du ciel.

— Brou... brr... berr... dit-il en secouant la tête et se passant la main sur le visage.... Tout cela est un enfantillage... cela me gagneroit si j'y pensois... Ces idées-là peuvent être bonnes comme l'opium pour calmer..... Mais il ne s'agit pas de cela ; dites oui ou non.

— Non....., dit Cinq-Mars, le jetant à la porte par l'épaule, je ne veux point de la vie, et ne me repens pas d'avoir perdu une seconde fois de Thou, car il n'en auroit pas voulu au prix d'un assassinat ; et quand il s'est livré à Narbonne, ce n'étoit pas pour reculer à Lyon.

— Réveillez-le donc, car voici les juges, dit d'une voix aigre et riante le capucin furieux.

En effet huit juges vêtus de noir et portant de longues barbes vinrent, à la lueur des flambeaux, se ranger en silence à droite et à gauche de la chambre; Laubarde-

mont étoit à leur tête. Joseph les salua, les fit placer avec des politesses révérencieuses, et leur parla souvent à l'oreille, il sembloit faire les honneurs d'une fête. Il regardoit Laubardemont d'un air ironique et féroce, et lui dit de s'approcher de l'accusé et de procéder à l'interrogatoire. On annonça que M. le chancelier du parlement avoit ordre de ne point paroître, de peur d'être influencé par le souvenir de son ancienne amitié pour le prisonnier. Le vrai motif de son absence fut la honte d'être envoyé par le Cardinal pour juger son bien-

fauteur. Cinq-Mars l'avoit fait conserver dans sa charge lors du procès du duc de la Valette qui l'ébranla dans la faveur du Roi. Mais Richelieu voulut positivement que le chancelier vînt à Lyon pour cette affaire. On trouve encore dans ses lettres au Roi les citations qu'il mit à l'appui, disant que M. de Marillac fut à Nantes au procès de Chalais; M. de Chateauneuf à Toulouse, pour M. de Montmorency; et M. de Bellièvre à Paris pour le procès de M. de Biron. Ce magistrat vint, mais ne parut pas, comme on le signifioit.

Il fut convenu que le fauteuil serviroit de sellette, et l'on se tut pour écouter la réponse du prisonnier.

Il parla d'une voix douce et calme.

— Dites, à M. le chancelier, que j'aurois le droit d'en appeler au parlement de Paris, et de récuser mes juges, parce qu'il y a parmi eux deux de mes ennemis; et à leur tête un de mes amis, M. Séguier, lui-même que j'ai conservé dans sa charge.

Mais je vous épargnerai bien des peines, Messieurs, en me re-

connoissant coupable de toute la conjuration par moi seul conçue et ordonnée. Ma volonté est de mourir. Je n'ai donc rien à ajouter pour moi; mais, si vous voulez être justes, vous laisserez la vie à celui que le Roi même a nommé le plus honnête homme de France, et qui ne meurt que pour moi.

— Qu'on l'introduise, dit Laubardemont; deux gardes entrèrent chez de Thou, et l'amènèrent.

Il entra et salua gravement avec un sourire angélique sur les lèvres, et embrassant Cinq-Mars :

— Voici donc enfin le jour de

notre gloire, dit-il, nous allons gagner le ciel et le bonheur éternel.

— Nous apprenons, Monsieur, dit Laubardemont, nous apprenons par la bouche même de M. de Cinq-Mars que vous avez su la conjuration.

De Thou répondit à l'instant, et sans aucun trouble, toujours avec un demi-sourire, et les yeux baissés :

— Messieurs,

J'ai passé ma vie à étudier les lois humaines, et je sais que le témoignage d'un accusé ne peut condamner l'autre. Je pourrois répéter

aussi ce que j'ai déjà dit : Que l'on ne m'auroit pas cru si j'avois dénoncé sans preuve le frère du Roi. Vous voyez donc que ma vie et ma mort sont entre mes mains. Pourtant, lorsque j'ai bien envisagé l'une et l'autre, j'ai connu clairement, que de quelque vie que je puisse jamais jouir, elle ne pourroit être que malheureuse après la perte de M. de Cinq-Mars ; j'avoue donc et confesse que j'ai su sa conspiration, j'ai fait mon possible pour l'en détourner. Il m'a cru son ami unique et fidèle, et je ne l'ai pas voulu trahir ; c'est pourquoi je me

condamne, par les lois qu'a rapportées mon père lui-même, qui me pardonne, j'espère.

A ces mots les deux amis se jetèrent dans les bras l'un de l'autre.

Cinq-Mars s'écrioit :

— Ami, ami, que je regrette ta mort que j'ai causée ! Je t'ai trahi deux fois ; mais tu sauras comment.

Mais de Thou l'embrassant et le consolant, répondoit en levant les yeux en haut :

— Ah ! que nous sommes heureux de finir de la sorte ! qu'avons-nous fait qui nous mérite la grâce

du martyre et le bonheur de mourir ensemble?

Les juges n'étoient pas préparés à cette douceur, et se regardoient avec surprise.

— Ah ! si l'on me donnoit seulement une pertuisane, dit une voix enrouée, c'étoit le vieux Grandchamp qui s'étoit glissé dans la chambre, et dont les yeux étoient rouges de fureur, je déferais bien Monseigneur de tous ces hommes noirs, disoit-il.

Deux hallebardiers vinrent se mettre près de lui en silence; il se tut, et pour se consoler se mit à

une fenêtre du côté de la rivière, où le soleil ne se montrait pas encore, et il sembla ne plus faire attention à ce qui se passoit dans la chambre.

Cependant, Laubardemont, craignant que les juges ne vinssent à s'attendrir, dit à voix haute : Actuellement, d'après l'ordre de M. le Cardinal, on va mettre ces deux Messieurs à la gêne, c'est-à-dire à la question ordinaire et extraordinaire.

Cinq-Mars rentra dans son caractère par indignation, et croisant les bras, fit vers Laubarde-

mont et Joseph, deux pas qui les épouvantèrent. Le premier porta involontairement la main à son front.

— Sommes-nous ici à Loudun, s'écria le prisonnier ?

Mais de Thou s'approchant lui prit la main et la serra ; il se tut et reprit d'un ton calme en regardant les juges :

— Messieurs, ce n'est point à des âmes comme les nôtres que l'on peut arracher des secrets par les souffrances du corps. Nous sommes devenus prisonniers par notre volonté et à l'heure marquée

par nous-mêmes ; nous vous avons dit seulement ce qu'il vous falloir pour nous faire mourir, vous ne saurez rien de plus, nous avons ce que nous voulions.

— Que faites-vous, ami ? interrompit de Thou.... Il se trompe, Messieurs, nous ne refusons point le martyre que Dieu nous offre, nous le demandons.

— Mais, disoit Cinq-Mars, qu'avez vous besoin de ces tortures infâmes pour conquérir le ciel ? vous martyr déjà, martyr volontaire de l'amitié ! Messieurs, moi seul je puis avoir d'importans se-

crets, c'est le chef d'une conjuration qui la connoît, mettez-moi seul à la question, si nous devons être ici traités comme les plus vils malfaiteurs.

— Par charité, Messieurs, reprenoit de Thou, ne me privez pas des mêmes douleurs que lui; je ne l'ai pas suivi si loin pour l'abandonner à cette heure précieuse, et ne pas faire tous mes efforts pour l'accompagner jusque dans le ciel.

Pendant ce débat, il s'en étoit engagé un autre entre Laubardemont et Joseph : celui-ci, craignant

que la douleur n'arrachât le récit de son entretien, n'étoit pas d'avis de donner la question; l'autre, ne trouvant pas son triomphe complété par la mort, l'exigeoit impérieusement. Les juges entouroient et écoutoient ces deux ministres secrets du grand ministre; cependant plusieurs choses leur ayant fait soupçonner que le crédit du capucin étoit plus puissant que celui du juge, ils penchoient pour lui, et se décidèrent à l'humanité quand il finit par ces paroles prononcées à voix basse :

— Je connois leurs secrets; nous

n'avons pas besoin de les savoir, parce qu'ils sont inutiles, et qu'ils vont trop haut. M. le Grand n'a à dénoncer que le Roi, et l'autre la Reine ; c'est ce qu'il vaut mieux ignorer. D'ailleurs, ils ne parleroient pas ; je les connois, ils se tairoient, l'un par orgueil, l'autre par piété. Laissons-les, la torture les blessera ; ils seront défigurés et ne pourront plus marcher, cela gâtera toute la cérémonie ; il faut les conserver pour paroître.

Cette dernière et haute considération prévalut ; les juges se reti-

rèrent pour aller délibérer avec le chancelier. En sortant, Joseph dit à Laubardemont :

— Je vous ai laissé assez de plaisir ici ; maintenant vous allez avoir encore celui de délibérer, et vous irez interroger trois prévenus dans la tour du Nord.

C'étoient les trois juges d'Urbain-Grandier.

Il dit, rit aux éclats, et sortit le dernier, poussant devant lui le maître des requêtes ébahi.

A peine le sombre tribunal eut-il défilé, que Grandchamp, délivré de ses deux estafiers, se précipita

vers son maître, et lui saisissant la main, lui dit :

— Au nom du ciel, venez sur la terrasse, Monseigneur, je vous montrerai quelque chose; au nom de votre mère, venez....

Mais la porte s'ouvrit au vieux abbé Quillet presque dans le même instant :

— Mes enfans ! mes pauvres enfans ! crioit le vieillard en pleurant ; hélas ! pourquoi ne m'a-t-on permis d'entrer qu'aujourd'hui ? Cher Henri, votre mère, votre frère, votre sœur sont ici cachés...

— Taisez-vous, M. l'abbé, disoit

Grandchamp ; venez sur la terrasse, Monseigneur.

Mais le vieux prêtre retenoit son élève en l'embrassant.

— Nous espérons, nous espérons beaucoup la grâce.

— Je la refuserois, dit Cinq-Mars.

— Nous n'espérons que les grâces de Dieu, reprit de Thou.

— Taisez-vous, interrompit encore Grandchamp, les juges reviennent.

En effet, la porte s'ouvrit encore à la sinistre procession où Joseph et Laubardemont manquoient.

— Messieurs, s'écria le bon abbé s'adressant aux commissaires, je suis heureux de vous dire que je viens de Paris, que personne ne doute de la grâce de tous les conjurés. J'ai vu chez Sa Majesté, MONSIEUR lui-même et le duc de Bouillon rentrés en faveur; j'espère.....

— Silence! dit un commissaire élevant un papier qu'il lut:

« La chambre déléguée * considérant

» 1°. Que celui qui touche la personne des ministres des princes

* Voy. pièces du procès et rapport de M. de Marca.

est regardé par les lois anciennes et *constitutions des empereurs*, comme criminel de lèse-majesté;

» 2°. Que la troisième ordonnance du pieux roi Louis XI porte peine de mort contre quiconque ne révèle pas une conjuration contre l'Etat,

» A conclu à la mort dans les vingt-quatre heures. »

Les deux amis s'embrassèrent.

— Cruels! dit le vieillard fondant en larmes, pour trouver des armes contre eux, il vous a fallu fouiller dans l'arsenal des tyrans.

Pourquoi me laisser entrer dans ce moment.....

— Comme confesseur, d'après le choix du P. Joseph. Remerciez-le, car, depuis deux mois, aucun étranger n'a eu permission d'entrer ici, dit le commissaire en sortant avec les juges silencieux.

Dès que la porte fut refermée :

— Sur la terrasse, au nom du ciel ! s'écria encore Grandchamp, et il y entraîna son maître et de Thou. Le vieux gouverneur les suivit en boitant.

— Que nous veux-tu dans un moment semblable ? dit Cinq-

Mars avec une gravité pleine d'indulgence.

— Regardez les chaînes de la ville , dit le fidèle domestique.

Le soleil naissant coloroit le ciel depuis un instant à peine. Il paroissoit à l'horizon une ligne éclatante et jaune , sur laquelle les montagnes découpoient durement leurs formes d'un bleu foncé; les vagues de la Saône et les chaînes de la ville , tendues d'un bord à l'autre , étoient encore voilées par une légère vapeur qui s'élevoit aussi de Lyon , et déroboit à l'œil le toit des maisons. Les premiers

jets de la lumière matinale ne colo-
roient encore que les points les
plus élevés du magnifique paysage.
Dans la Cité, les clochers de l'Hôtel-
de-Ville et de Saint-Nisier; sur les
collines environnantes, les monas-
tères des Carmes et de Sainte-
Marie, et la forteresse entière
de Pierre-Encise; étoient dorés
de tous les feux de l'aurore. On
entendoit le bruit des carillons
joyeux des églises, les matines pai-
sibles de la cloche des couvens et
des villages. Les murs seuls de la
prison étoient silencieux.

— Eh bien ! dit Cinq-Mars, que

nous faut-il voir? est-ce la beauté des plaines ou la richesse des villes? est-ce la paix de ces villages? Ah! mes amis, il y a partout là des passions et des douleurs comme celles qui nous ont amenés ici.

Le vieil abbé et Grandchamp se penchèrent sur le parapet de la terrasse pour regarder du côté de la rivière.

— Le brouillard est trop épais, on ne voit rien encore, dit l'abbé.

— Que notre dernier soleil est lent à paroître! disoit de Thou.

— N'apercevez-vous pas en bas, au pied des rochers, sur l'autre

rive, une petite maison blanche, entre la porte d'Halincourt et le boulevard Saint-Jean? dit l'abbé.

— Je ne vois rien, répondit Cinq-Mars, qu'un amas de murailles grisâtres.

— Ce maudit brouillard est épais, reprenoit Grandchamp toujours penché en avant comme un marin qui s'appuie sur la dernière planche d'une jetée pour apercevoir une voile à l'horizon.

— Chut! dit l'abbé, on parle près de nous.

En effet, un murmure confus,

sourd et inexplicable, se faisoit entendre dans une petite tourelle adossée à la plate-forme de la terrasse. Comme elle n'étoit guère plus grande qu'un colombier, les prisonniers l'avoient à peine remarquée jusque là.

— Vient-on déjà nous chercher, dit Cinq-Mars?

— Bah! bah! répondit Grandchamp, ne vous occupez pas de cela; c'est la tour des Oubliettes. Il y a deux mois que je rôde autour du fort, et j'ai vu tomber du monde de là dans l'eau, au moins une fois par semaine. Pensons à notre af-

faire : je vois une lumière à la fenêtre là bas.

Une invincible curiosité entraîna cependant les deux prisonniers à jeter un regard sur la tourelle, malgré l'horreur de leur situation. Elle s'avançoit, en effet, en dehors du rocher à pic et au-dessus d'un gouffre rempli d'une eau verte et bouillonnante, sorte de source inutile, qu'un bras égaré de la Saône formoit entre les rocs à une profondeur effrayante. On y voyoit tourner rapidement la roue d'un moulin abandonné depuis long-temps. On entendit trois fois

un craquement semblable à celui d'un pont-levis qui s'abaisseroit et se releveroit tout à coup comme par ressort, en frappant contre la pierre des murs, et trois fois on vit quelque chose de noir tomber dans l'eau et la faire rejaillir en écume à une grande hauteur.

— Misericorde ! seroient-ce des hommes ? s'écria l'abbé en se signant.

— J'ai cru voir des robes brunes qui tourbillonnoient en l'air, dit Grandchamp ; ce sont des amis du Cardinal.

Un cri horrible partit de la tour avec un jurement impie.

La lourde trappe gémit une quatrième fois. L'eau verte reçut avec bruit un fardeau qui fit crier l'énorme roue du moulin ; un de ses larges rayons fut brisé, et un homme embarrassé dans les poutres vermoulues , parut hors de l'écume qu'il coloroit d'un sang noir, tourna deux fois en criant, et s'engloutit. C'étoit Laubarde-mont.

Pénétré d'une profonde horreur, Cinq-Mars recula.

— Il y a une Providence , dit

Grandchamp; c'est aujourd'hui le 18 août, et Urbain-Grandier l'avoit ajourné à trois ans. Allons, allons, le temps est précieux; Messieurs, ne restez pas là immobiles, que ce soit lui ou non; je n'en serois pas étonné, car ces coquins-là se mangent eux-mêmes comme les rats. Mais tâchons de leur enlever leur meilleur morceau. Vive Dieu! je vois le signal! nous sommes sauvés, tout est prêt; accourez de ce côté-ci, M. l'abbé. Voilà le mouchoir blanc à la fenêtre; nos amis sont préparés.

L'abbé saisit aussitôt la main de

chacun des deux amis, et les entraîna du côté de la terrasse où ils avoient d'abord attaché leurs regards.

— Ecoutez-moi tous deux, leur dit-il : apprenez qu'aucun des conjurés n'a voulu de la retraite que vous leur assuriez ; ils sont tous accourus à Lyon, travestis et en grand nombre ; ils ont versé dans la ville assez d'or pour n'être pas trahis ; ils veulent tenter un coup de main pour vous délivrer. Le moment choisi est celui où l'on vous conduira au supplice ; le signal sera votre chapeau que vous

mettrez sur votre tête quand il faudra commencer.

Le bon abbé, moitié pleurant, moitié souriant par espoir, raconta que, lors de l'arrestation de son élève, il étoit accouru à Paris; qu'un tel secret enveloppoit toutes les actions du Cardinal, que personne n'y savoit le lieu de la détention du grand-écuyer; beaucoup le disoient exilé, et, lorsque l'on avoit vu l'accommodement de MONSIEUR et du duc de Bouillon avec le Roi, on n'avoit plus douté que la vie des autres ne fût assurée, et l'on avoit cessé de parler de cette

affaire qui compromettoit peu de personnes, n'ayant pas eu d'exécution. On s'étoit même, en quelque sorte, réjoui dans Paris de voir la ville de Sedan et son territoire ajoutés au royaume, en échange des lettres d'*abolition*, accordées à ce prince reconnu innocent, comme MONSIEUR; que le résultat de tous les arrangemens avoit fait admirer l'habileté du Cardinal et sa clémence envers les conspirateurs, qui, disoit-on, avoient voulu sa mort. On faisoit même courir le bruit qu'il avoit fait évader Cinq-Mars et de Thou, s'occupant géné-

reusement de leur retraite en pays étranger, après les avoir fait arrêter courageusement au milieu du camp de Perpignan.

A cet endroit du récit, Cinq-Mars ne put s'empêcher d'oublier sa résignation, et serrant la main de son ami :

— *Arrêter!* s'écria-t-il; faut-il renoncer même à l'honneur de nous être livrés volontairement? Faut-il tout sacrifier jusqu'à l'opinion de la postérité?

— C'étoit encore là une vanité, reprit de Thou en mettant le doigt sur sa bouche; mais

chut ! écoutons l'abbé jusqu'au bout.

Le gouverneur ne doutant pas que le calme de ces deux jeunes gens ne vînt de la joie qu'ils resentoient de voir leur fuite assurée, et voyant que le soleil avoit à peine encore dissipé les vapeurs du matin, se livra sans contrainte à ce plaisir involontaire qu'éprouvent les vieillards en apprenant des événemens nouveaux, ceux même qui doivent affliger. Il raconta toutes ses peines infructueuses, pour découvrir la retraite de son élève, ignorée de la cour et de

la ville, où l'on n'osoit pas même prononcer son nom dans les asiles les plus secrets. Il n'avoit appris l'emprisonnement à Pierre-Encise que par la Reine elle-même qui avoit daigné le faire venir et le charger d'en avertir la maréchale d'Effiat et tous les conjurés, afin qu'ils tentassent un effort désespéré pour délivrer leur jeune chef; Anne d'Autriche avoit même osé envoyer beaucoup de gentilshommes d'Auvergne et de Touraine à Lyon pour aider ce dernier coup.

— La bonne Reine! dit-il, elle

pleuroit beaucoup lorsque je la vis, et disoit qu'elle donneroit tout ce qu'elle possède pour vous sauver; elle se faisoit beaucoup de reproches d'une lettre, je ne sais pas quelle lettre. Elle parloit du salut de la France, mais ne s'expliquoit pas. Elle me dit qu'elle vous admiroit et vous conjuroit de vous sauver, ne fût-ce que par pitié pour elle à qui vous laisseriez des remords éternels.

— N'a-t-elle rien dit de plus? interrompit de Thou, qui soutenoit Cinq-Mars pâlisant.

— Rien de plus, dit le vieillard...

Et personne ne vous a parlé de moi? reprit le grand-écuyer.

— Personne, dit l'abbé.

— Encore, si elle m'eût écrit, dit Henri à demi-voix.

— Souvenez-vous donc, mon père, que vous êtes envoyé ici comme confesseur, reprit de Thou.

Cependant le vieux Grandchamp aux genoux de Cinq-Mars, et le tirant par ses habits de l'autre côté de la terrasse, lui crioit d'une voix entrecoupée :

— Monseigneur....., mon maître..., mon bon maître..., les voyez-

vous? les voilà....., ce sont eux....., ce sont elles...., elles toutes.

— Eh! qui donc? mon vieil ami, disoit son maître.

— Qui? grand Dieu! regardez cette fenêtre, ne les reconnoissez-vous pas?... Votre mère, vos sœurs, votre frère.

En effet, le jour entièrement venu lui fit voir dans l'éloignement des femmes qui agitoient des mouchoirs blancs; l'une d'elles, vêtue de noir, étendoit ses bras vers la prison, se retiroit de la fenêtre comme pour reprendre des forces; puis, soutenue par les

autres , reparoissoit et ouvroit les bras , ou posoit la main sur son cœur.

Cinq-Mars reconnut sa mère et sa famille, et ses forces le quittèrent un moment ; il pencha la tête sur le sein de son ami , et pleura.

— Combien de fois me faudrait-il donc mourir ? dit-il.

Puis répondant du haut de la tour par un geste de sa main à ceux de sa famille :

— Descendons vite, mon père , répondit-il au vieil abbé ; vous allez me dire au tribunal de la pénitence et devant Dieu si le reste de ma

vie vaut encore que je fasse verser du sang pour le conquérir.

Cependant tout étoit calme dans la ville de Lyon , lorsqu'au grand étonnement de ses habitans on vit arriver par toutes les portes des troupes d'infanterie et de cavalerie que l'on savoit campées et cantonnées fort loin de là. Les gardes françaises et suisses, les régimens de Pompadour, les gens-d'armes de Maurevert et les carabins de la Roque, tous défilèrent en silence ; la cavalerie, portant le mousquet appuyé sur le pommeau de la selle, vint silencieusement se ranger au-

tour du château de Pierre-Encise ; l'infanterie forma la haie sur les bords de la Saône depuis la porte du fort jusqu'à la place des Terreaux. C'étoit le lieu ordinaire des exécutions.

Rien n'avoit transpiré dans la ville sur le nom des prisonniers ; les murs inaccessibles de la forteresse ne laissoient rien sortir ni rien pénétrer que dans la nuit, et les cachots profonds avoient quelquefois renfermé le père et le fils durant des années entières à quatre pieds l'un de l'autre sans qu'ils s'en doutassent. La surprise fut extrê-

me à cet appareil éclatant, et la foule accourut, ne sachant s'il s'agissoit d'une fête ou d'un supplice.

Ce même secret qu'avoient gardé les agens du ministre avoit été aussi soigneusement caché par les conjurés; car leur tête en répondoit.

Montrésor, Fontrailles, le baron de Beauvau, Olivier d'Entraigues, Gondi, le comte Du Lude et l'avocat Fournier, déguisés en soldats, en ouvriers et en baladins, armés de poignards sous leurs habits, avoient jeté et partagé dans la foule plus de cinq cents gentilshommes et domestiques déguisés comme

eux ; des chevaux étoient préparés sur la route d'Italie, et des barques sur le Rhône avoient été payées d'avance. Le jeune marquis d'Effiat, frère aîné de Cinq-Mars, habillé en chartreux, parcouroit la foule, alloit et venoit sans cesse de la place des Terreaux à la petite maison où sa mère et sa sœur étoient renfermées avec la présidente de Pontac, sœur du malheureux de Thou ; il les rassuroit, leur donnoit un peu d'espérance, et revenoit trouver les conjurés et s'assurer que chacun d'eux étoit disposé à l'action.

Chaque soldat formant la haie avoit à son côté un homme prêt à le poignarder.

La foule innombrable entassée derrière la ligne des gardes les poussoit en avant, débordoit leur alignement, et leur faisoit perdre du terrain. Ambrosio, domestique espagnol, qu'avoit conservé Cinq-Mars, s'étoit chargé du capitaine des piquiers, et déguisé en musicien catalan, avoit entamé une dispute avec lui, feignant de ne vouloir pas cesser de jouer de la vielle. Chacun étoit à son poste.

L'abbé de Gondi, Olivier d'En-

traigues et le marquis d'Effiat étoient au milieu d'un groupe de poissardes et d'écaillères qui se disputoient et jetoient de grands cris ; elles disoient des injures à l'une d'elles plus jeune et plus timide que ses mâles compagnes. Le frère de Cinq-Mars s'approcha pour écouter leur querelle.

— Eh ! pourquoi, disoit-elle aux autres, voulez-vous que Jean le Roux, qui est un honnête homme, aille couper la tête à deux chrétiens, parce qu'il est boucher de son état ? Tant que je serai sa

femme, je ne le souffrirai pas ;
j'aimerois mieux....

— Eh bien ! tu as tort, répon-
doient ses compagnes : qu'est-ce
que cela te fait que la viande qu'il
coupe se mange ou ne se mange
pas ? Il n'en est pas moins vrai que
tu aurois cent écus pour faire ha-
biller tes trois enfans à neuf. T'es
trop heureuse d'être l'*épouse* d'un
boucher. Profite donc, ma mi-
gnonne, de ce que Dieu t'envoie
par la grâce de Son Eminence.

— Laissez-moi tranquille, re-
prenoit la première, je ne veux pas
accepter, j'ai vu ces beaux jeunes

gens à la fenêtre, ils ont l'air doux comme des agneaux.

— Eh ben! est-ce qu'on ne tue pas tes agneaux et tes veaux? reprenoit la femme le Bon? Qu'il arrive donc du bonheur à une petite femme comme ça! quelle pitié! quand c'est de la part du révérend capucin encore!

— Que la gaîté du peuple est horrible! s'écria Olivier d'Entraigues étourdiment.

Toutes ces femmes l'entendirent et commencèrent à murmurer contre lui.

— *Du peuple!* disoient-elles, et

d'où est donc ce petit maçon avec ce plâtre sur ses habits ?

— Ah ! interrompoit une autre , tu ne vois pas que c'est quelque gentilhomme déguisé ? regarde ses mains blanches , ça n'a jamais travaillé.

— Oui , oui , c'est quelque petit conspirateur d'ameret ; j'ai bien envie d'aller chercher M. le chevalier du guet , pour le faire arrêter.

L'abbé de Gondi sentit tout le danger de cette situation , et , se jetant d'un air de colère sur Olivier avec toutes les manières d'un menuisier dont il avoit pris le costume

et le tablier, il s'écria, en le saisissant au collet :

— Vous avez raison, c'est un petit drôle qui ne travaille jamais ; depuis deux ans que mon père l'a mis en apprentissage, il n'a fait que peigner ses cheveux blonds, pour plaire aux petites filles. Al-lons, rentre à la maison.

Et lui donnant des coups de latte, il lui fit percer la foule, et revint se placer sur un autre point de la haie ; après avoir tancé le page étourdi, il lui demanda la lettre qu'il disoit avoir à remettre à M. de Cinq-Mars, quand il se-

roit évadé. Olivier l'avoit depuis deux mois dans sa poche, et la lui donna, c'est d'un prisonnier à un autre, dit-il, car le chevalier de Jars, en sortant de la Bastille, me l'a envoyée de la part d'un de ses compagnons de captivité.

— Ma foi, dit Gondi, il peut y avoir quelque secret important pour notre ami, je la décachète, vous auriez dû y penser plus tôt.

— Ah! bah! c'est du vieux Bas-sompierre. Lisons :

« MON CHER ENFANT,

» J'apprends du fond de la Bas-
» tille où je suis encore, que vous

» voulez conspirer contre ce tyran
 » de Richelieu qui ne cesse d'hu-
 » milier notre bonne vieille no-
 » blesse et les parlemens, et de
 » saper dans ses fondemens l'édi-
 » fice sur lequel reposoit l'Etat.
 » J'apprends que les nobles sont
 » mis à la taille, et condamnés par
 » de petits juges ! contre les privi-
 » léges de leur condition, forcés à
 » l'arrière-ban contre les pratiques
 » anciennes. »

— Ah ! le vieux radoteur, in-
 terrompt le page en riant aux
 éclats.

— Pas si sot que vous croyez ;

seulement il est un peu reculé pour notre affaire....

« Je ne puis qu'approuver ce gêné-
 » néreux projet, et je vous prie de
 » me bailler avis de tout..... »

— Ah ! le vieux langage du
 dernier règne, dit Olivier ; il ne
 sait pas écrire : *me faire expert*
de toutes choses, comme on dit à
 présent.

— Laissez-moi lire, pour Dieu,
 dit l'abbé ; dans cent ans on se mo-
 quera aussi de nos phrases..... Il
 poursuivit :

« Je puis vous bien conseiller ,
 » nonobstant mon grand aage, en

» vous racontant ce qui m'advint
» en 1560. »

— Ah! ma foi, je n'ai pas le
temps de m'ennuyer à lire tout.
Voyons la fin....

« Quand je me rappelle mon
» dîner chez M^{me} la maréchale
» d'Effiat, votre mère, et que je
» me demande ce que sont deve-
» nus tous les convives, je m'af-
» flige véritablement : mon pauvre
» Puy-Laurens est mort à Vincen-
» nes, de chagrin d'être oublié par
» MONSIEUR dans cette prison; de
» Launay, tué en duel, et j'en suis
» marri; car, malgré que je fus mal

» satisfait de mon arrestation, il y
 » mit de la courtoisie, et je l'ai
 » toujours tenu pour un galant
 » homme. Pour moi, me voilà sous
 » clef jusqu'à la fin de la vie de
 » M. le Cardinal; aussi, mon en-
 » fant, nous étions treize à table;
 » il ne faut pas se moquer des vieil-
 » les croyances. Remerciez Dieu de
 » ce que vous êtes le seul à qui il ne
 » soit pas arrivé malencontre.... »

— Encore un à-propos! dit Oli-
 vier en riant de tout son cœur,
 et cette fois l'abbé de Gondi ne
 put tenir son sérieux malgré ses
 efforts.

Ils déchirèrent la lettre inutile, pour ne pas prolonger encore la détention du pauvre maréchal, si elle étoit trouvée, et se rapprochèrent de la place des Terreaux et de la haie de gardes qu'ils devoient attaquer, lorsque le signal du chapeau seroit donné par le jeune prisonnier. Ils virent avec satisfaction tous leurs amis à leur poste, et prêts à jouer des couteaux, selon leur propre expression. Le peuple, en se pressant autour d'eux, les favorisoit sans le vouloir. Il survint près de l'abbé une troupe de jeunes demoiselles

vêtues de blanc et voilées ; elles alloient à l'église pour communier, et les religieuses qui les conduisoient, croyant comme tout le peuple que ce cortége étoit destiné à rendre des honneurs à quelque grand personnage, leur permirent de monter sur de larges pierres de taille accumulées derrière les soldats. Là elles se groupèrent avec la grâce de cet âge, comme vingt belles statues sur un seul piédestal. On eût dit ces vestales que l'antiquité convioit aux sanglans spectacles des gladiateurs. Elles se parloient à l'oreille, en re-

gardant autour d'elles, rioient et rougissoient ensemble comme font les enfans.

L'abbé de Gondi vit avec humeur qu'Olivier alloit encore oublier son rôle de conspirateur et son costume de maçon pour leur lancer des œillades, et prendre un maintien trop élégant, et des gestes trop civilisés pour l'état qu'on devoit lui supposer : il commençoit déjà à s'approcher d'elles, en bouclant ses cheveux avec ses doigts ; lorsque Fontrailles et Montrésor survinrent par bonheur sous un habit de soldats suisses, un groupe

de gentilshommes déguisés en mariniers les suivoit avec des bâtons ferrés à la main; ils avoient une pâleur sur le visage qui n'annonçoit rien de bon. On entendit une marche sonnée par des trompettes.

— Restons ici, dit l'un d'eux à sa suite, c'est ici.

L'air sombre et le silence de ces spectateurs contrastoient singulièrement avec les regards enjoués et curieux des jeunes filles et leurs propos enfantins.

— Ah! le beau cortége, crioient-elles! voilà au moins cinq cents hommes avec des cuirasses et des

habits rouges, sur de beaux chevaux; ils ont des plumes jaunes sur leurs grands chapeaux. (Ce sont des étrangers, des Catalans, dit un garde français.) Qui conduisent-ils donc? — Ah! voici un beau carrosse doré! mais il n'y a personne dedans. — Ah! je vois trois hommes à pied; où vont-ils?

— A la mort, dit Fontrailles d'une voix sinistre qui fit taire toutes les voix. On n'entendit plus que les pas lents des chevaux qui s'arrêtèrent tout à coup par un de ces retards qui arrivent dans la marche de tous les cortéges. On

vit alors un douloureux et singulier spectacle. Un vieillard à la tête tonsurée, marchoit avec peine en sanglotant, soutenu par deux jeunes gens d'une figure intéressante et charmante, qui se donnoient une main derrière ses épaules voûtées, tandis que de l'autre, chacun d'eux tenoit l'un de ses bras. Celui qui marchoit à sa gauche étoit vêtu de noir; il étoit grave et baissoit les yeux; l'autre, beaucoup plus jeune, étoit revêtu d'une parure éclatante *;

* Le portrait en pied de M. de Cinq-Mars est conservé dans la galerie du Palais-Royal, chez M. le duc d'Orléans.

une sorte de cuirasse de dentelles, nommée alors *pourpoint*, et de larges manches bouffantes et brodées le couvroient du cou à la ceinture, habillement assez semblable au corset des femmes; le reste de ses vêtemens en velours noir brodé de palmes d'argent; des bottines grisâtres, à talons rouges, où s'attachoient des éperons d'or, tout rehaussoit la grâce de sa taille élégante et souple. Il saluoit à droite et à gauche de la haie avec un sourire mélancolique. Un vieux domestique, avec des moustaches et une barbe blanche, suivoit le

front baissé, tenant en main deux chevaux de bataille caparaçonnés.

Les jeunes demoiselles se taisoient, mais elles ne purent retenir leurs sanglots en les voyant.

— C'est donc ce pauvre vieillard qu'on mène à la mort, s'écrièrent-elles ? Ses enfans le soutiennent.

— A genoux, Mesdames, dit une religieuse, et priez pour lui.

— A genoux, cria Gondi, et prions pour que Dieu les sauve !

Tous les conjurés répétèrent : A genoux, à genoux ! et donnèrent l'exemple au peuple qui les imita en silence.

— Nous pouvons mieux voir ses mouvemens à présent, dit tout bas Gondi à Montrésor ; levez-vous ; que fait-il ?

— Il est arrêté et parle de notre côté, en nous saluant, je crois qu'il nous reconnoît.

Le silence le plus profond régnoit sur la foule immense ; on eût entendu les ailes du moucheron des fleuves, le souffle du moindre vent ou le passage des grains de poussière qu'il soulève ; mais l'air étoit calme, le soleil brillant, le ciel bleu. Tout le peuple écoutoit. On étoit proche de la place des

Terreaux; on entendit des coups de marteau sur des planches, puis la voix de Cinq-Mars.

Un jeune chartreux avança sa tête pâle entre deux gardes; tous les conjurés se levèrent au-dessus du peuple à genoux; chacun d'eux portant la main à sa ceinture ou dans son sein, et serrant de près le soldat qu'il devoit poignarder.

— Que fait-il? dit le chartreux; a-t-il son chapeau sur la tête?

— Il jette son chapeau à terre loin de lui, dit paisiblement l'arquebusier qu'il interrogeoit.

CHAPITRE XXVI.

La Fête.

On l'entraîne..... triste et parée.

EMILE DESCHAMPS, *la Noce d'Elmance*.

LE jour même du cortége sinistre de Lyon, et durant les scènes que nous venons de voir, une fête magnifique se donnoit à Paris, avec

tout le luxe et le mauvais goût du temps. Le puissant Cardinal avoit voulu remplir à la fois de ses pompes les deux premières villes de France.

Sous le nom d'ouverture du Palais-Cardinal, on annonça cette fête donnée au Roi et à toute la cour. Maître de l'Empire par la force, il voulut encore l'être des esprits par la séduction, et las de dominer, il espéra plaire. La tragédie de *Mirame* alloit être représentée dans une salle construite exprès pour ce grand jour. Ce qui éleva les frais de cette soi-

rée, dit Péliſſon, à trois cent mille écus.

La garde entière du premier mi-
nistre * étoit ſous les armes ; ſes
quatre compagnies de mousque-
taires et de gens-d'armes étoient
rangées en haie ſur les vatteſ eſ-
caliers et à l'entrée deſ longueſ ga-
lerieſ du Palais-Cardinal. Ce bril-
lant *Pandemonium*, où leſ péchéſ
mortelſ ont un temple à chaque
étage, n'appartint ce jour-là qu'à

* Le Roi donna au Cardinal, en 1626, une
garde de deux centſ arquebuſierſ ; en 1632,
quatre centſ mousquetaireſ à pied ; en 1638,
deux compagnieſ de gens-d'armes et de chevaux
légers furent formées par lui.

l'orgueil , qui l'occupoit du haut en bas. Sur chaque marche étoit posté l'un des arquebusiers de la garde du Cardinal, tenant une torche à la main et une longue carabine dans l'autre; la foule de ses gentilshommes circuloit entre ces candélabres vivans , tandis que dans le grand jardin , entouré d'épais marronniers , remplacés aujourd'hui par les arcades , deux compagnies de cheveu-légers à cheval, le mousquet au poing, se tenoient prêtes au premier ordre et à la première crainte de leur maître.

Le Cardinal, porté et suivi par ses trente huit pages, vint se placer dans sa loge tendue de pourpre, en face de celle où le Roi étoit couché à demi, derrière des rideaux verts qui le préservoient de l'éclat des flambeaux. Toute la cour étoit entassée dans les loges, et se leva lorsqu'il parut; la musique commença une ouverture brillante, et l'on ouvrit le parterre à tous les hommes de la ville et de l'armée qui se présentèrent. Trois flots impétueux de spectateurs s'y précipitèrent, et le remplirent en un instant; ils étoient debout et

tellement pressés, que le mouvement d'un bras suffisoit pour causer sur toute la foule le balancement d'un champ de blé. On vit tel homme dont la tête décrivait ainsi un cercle assez étendu, comme celle d'un compas, sans que ses pieds eussent quitté le point où ils étoient fixés, et on emporta quelques jeunes gens évanouis. Le ministre, contre sa coutume, avança sa tête décharnée hors de sa tribune, et salua l'assemblée d'un air qui vouloit être gracieux. Cette grimace n'obtint de réponse qu'aux loges; le parterre fut silen-

cieux. Richelieu avoit voulu montrer qu'il ne craignoit pas le jugement public pour son ouvrage, et avoit permis que l'on introduisît sans choix tous ceux qui se présenteroient. Il commençoit à s'en repentir, mais trop tard. En effet, cette impartiale assemblée fut aussi froide que la *tragédie-pastorale* l'étoit elle-même; en vain les *bergères* du théâtre, couvertes de pierriers, exhaussées sur des talons rouges, et portant du bout des doigts des houlettes ornées de rubans, et suspendant des guirlandes de fleurs sur leurs robes que sou-

levoient les *vertugadins*, se mou-
roient d'amour en longues tirades
de deux cents vers langoureux; en
vain des *amans parfaits* (car c'étoit
le beau idéal de l'époque) se lais-
soient dépérir de faim dans un
antre solitaire, et déploroient leur
mort avec emphase, en attachant
à leurs cheveux des rubans de la
couleur favorite de leur belle; en
vain les femmes de la cour don-
noient des signes de ravissement,
penchées au bord de leurs loges,
et tentoient même l'évanouisse-
ment le plus flatteur; le morne
parterre ne donnoit d'autre signe

de vie que le balancement perpétuel des têtes noires à longs cheveux. Le Cardinal mordoit ses lèvres et faisoit le distrait pendant le premier acte et le second ; le silence avec lequel s'écoulèrent le quatrième fit une telle blessure à son cœur paternel , qu'il se fit soulever à demi hors de son balcon , et , dans cette incommode et ridicule attitude , faisoit signe à ses amis de la cour de remarquer les plus beaux endroits , et donnoit le signal des applaudissemens ; on y répondoit de quelques loges , mais l'impassible parterre étoit plus si-

lencieux que jamais ; laissant la scène se passer entre le théâtre et les régions supérieures, il s'obstinoit à demeurer neutre. Le maître de l'Europe et de la France, jetant alors un regard de feu sur ce petit amas d'hommes qui osoient ne pas admirer son œuvre, sentit dans son cœur le vœu de Néron, et pensa un moment combien il seroit heureux qu'il n'y eût là qu'une tête.

Tout à coup cette masse noire et immobile s'anima, et des salves interminables d'applaudissemens éclatèrent, au grand étonnement des loges, et surtout du

ministre. Il se pencha, saluant avec reconnoissance ; mais il s'arrêta en remarquant que les battemens des mains interrompoient les acteurs toutes les fois qu'ils vouloient recommencer. Le Roi fit ouvrir les rideaux de sa loge, fermés jusque là, pour voir ce qui excitoit tant d'enthousiasme ; toute la cour se pencha hors des colonnes. On aperçut alors, dans la foule des spectateurs assis sur le théâtre, un jeune homme humblement vêtu, qui venoit de se placer avec peine ; tous les regards se portoient sur lui. Il en paroissoit fort embarrassé, et

cherchoit à se couvrir de son petit manteau noir trop court : *Le Cid!* *le Cid!* cria le parterre ne cessant d'applaudir. Corneille effrayé se sauva dans les coulisses, et tout retomba dans le silence.

Le Cardinal, hors de lui, fit fermer les rideaux de sa loge, et se fit emporter dans ses galeries.

Ce fut là que s'exécuta une autre scène préparée dès long-temps par les soins de Joseph qui avoit sur ce point endoctriné les gens de sa suite, avant de quitter Paris. Le cardinal Mazarin s'écriant qu'il étoit plus prompt de faire passer Son

Eminence par une longue fenêtre vitrée qui ne s'élevoit qu'à deux pieds de terre, et conduisoit de sa loge aux appartemens, la fit ouvrir, et les pages y firent passer le fauteuil. Aussitôt cent voix s'élevèrent pour dire et proclamer l'accomplissement de la grande prophétie de Nostradamus. On se disoit à demi-voix : le *bonnet rouge*, c'est Monseigneur; *quarante onces*, c'étoit Cinq-Mars; tout *finira*, c'étoit de Thou : quel heureux coup du ciel ! Son Eminence règne sur l'avenir comme sur le présent !

Il s'avançoit ainsi sur son trône

ambulant dans de longues et resplendissantes galeries, écoutant ce doux murmure d'une flatterie nouvelle; mais insensible à ce bruit des voix qui divinisoient son génie, il eût donné tous leurs propos pour un seul mot, un seul geste de ce public immobile et inflexible, quand même ce mot eût été un cri de haine, car on étouffe des clameurs; mais comment se venger du silence? On empêche un peuple de frapper; mais qui l'empêchera d'attendre? Poursuivi par le fantôme importun de l'opinion publique, le sombre ministre ne se crut en sù-

reté qu'arrivé au fond de son palais, au milieu de sa cour tremblante et flatteuse, dont les adorations lui firent bientôt oublier que quelques hommes avoient osé ne pas l'admirer. Il se fit placer comme un roi au milieu de ses vastes appartemens, et regardant autour de lui, se mit à compter attentivement les hommes puissans et soumis qui l'entouroient; il les compta et s'admira. Les chefs de toutes les grandes familles, les princes de l'Eglise, les présidens de tous les parlemens, les gouverneurs des provinces, les maréchaux et les

généraux en chef des armées, le nonce, les ambassadeurs de tous les royaumes, les députés et les sénateurs des républiques, étoient immobiles, soumis et rangés autour de lui, comme attendant ses ordres. Plus un regard qui osât soutenir son regard, plus une parole qui osât s'élever sans sa volonté, plus un projet qu'on osât former dans le repli le plus secret du cœur, plus une pensée qui ne procédât de la sienne. L'Europe muette l'écoutoit par représentans. De loin en loin il élevoit une voix impérieuse, et jetoit une parole

satisfaite au milieu de ce cercle pompeux, comme un denier dans la foule des pauvres. On pouvoit alors reconnoître à l'orgueil qui s'allumoit dans ses regards, et à la joie de sa contenance, celui des princes sur qui venoit de tomber une telle faveur; celui-là se trouvoit même transformé tout à coup en un autre homme, et sembloit avoir fait un pas subit dans la hiérarchie des pouvoirs, tant on entouroit d'adorations inespérées et de soudaines caresses ce fortuné courtisan, dont le Cardinal n'apercevoit pas même le bonheur obs-

cur. Le frère du Roi et le duc de Bouillon étoient debout dans la foule d'où le ministre ne daigna pas les tirer ; seulement il affecta de dire qu'il seroit bon de démanteler quelques places fortes, parla longuement de la nécessité des pavés et des quais dans les rues de Paris , et dit en deux mots à Turenne qu'on pourroit l'envoyer à l'armée d'Italie, près du prince Thomas, pour chercher son bâton de maréchal.

Tandis que Richelieu ballottoit ainsi dans ses mains puissantes les plus grandes et les moindres choses

de l'Europe au milieu d'une fête bruyante, dans son magnifique palais, on avertissoit la Reine au Louvre, que l'heure étoit venue de se rendre chez le Cardinal où le Roi l'attendroit après la tragédie. La sérieuse Anne d'Autriche n'assistoit à aucun spectacle, mais n'avoit pu refuser la fête du premier ministre. Elle étoit dans son oratoire, prête à partir et couverte de perles, sa parure favorite ; debout près d'une grande glace avec Marie de Mantoue, elle se plaisoit à terminer de sa main la toilette de la jeune duchesse qui, vêtue d'une

longue robe rose, contemploit elle-même avec attention , mais un peu d'ennui et un air boudeur, l'ensemble de sa toilette.

La Reine considéroit son propre ouvrage dans Marie , et plus troublée qu'elle, songeoit avec crainte au moment où cesseroit cette éphémère tranquillité , malgré la profonde connoissance qu'elle avoit du caractère sensible mais léger de Marie. Depuis la conversation de Saint-Germain , depuis la lettre fatale , elle n'avoit pas quitté un seul instant la jeune princesse , et avoit donné tous ses soins à con-

duire son esprit dans la voie qu'elle avoit tracée d'avance, car le trait le plus prononcé du caractère d'Anne d'Autriche , étoit une invincible obstination dans ses calculs , auxquels elle eût voulu soumettre tous les événemens et toutes les passions avec une exactitude géométrique ; et c'est sans doute à cet esprit positif et sans mobilité que l'on doit attribuer tous les malheurs de sa régence. La sinistre réponse de Cinq-Mars, son arrestation , son jugement, tout avoit été caché à la princesse Marie, dont la faute première, il est vrai,

avait été un mouvement d'amour-propre et un instant d'oubli. Cependant la Reine étoit bonne, et s'étoit amèrement repentie de sa précipitation à écrire de si décisives paroles dont les conséquences avoient été si graves, et tous ses efforts avoient tendu à en atténuer les suites. En envisageant son action dans ses rapports avec le bonheur de la France, elle s'applaudissoit d'avoir étouffé ainsi, tout à coup, le germe d'une guerre civile qui eût ébranlé l'Etat jusque dans ses fondemens ; mais lorsqu'elle s'approchoit de sa jeune

amie et considéroit cet être charmant qu'elle brisoit dans sa fleur, et qu'un vieillard sur un trône ne dédommageroit pas de la perte qu'elle avoit faite pour toujours, quand elle songeoit à l'entier dévouement, à cette totale abnégation de soi-même qu'elle venoit de voir dans un jeune homme de vingt-deux ans, d'un si grand caractère et presque maître du royaume, elle plaignoit Marie, et admiroit du fond de l'âme l'homme qu'elle avoit si mal jugé.

Elle auroit voulu du moins faire connoître tout ce qu'il valoit à celle

qu'il avoit tant aimée, et qui ne le savoit pas ; mais elle espéroit encore en ce moment que tous les conjurés réunis à Lyon parviendroient à le sauver, et, une fois le sachant en pays étranger, elle pourroit alors tout dire à sa chère Marie.

Quant à celle-ci, elle avoit d'abord redouté la guerre; mais entourée des gens de la Reine qui n'avoient laissé parvenir jusqu'à elle que les nouvelles dictées par cette princesse, elle avoit su ou cru savoir que la conjuration n'avoit pas eu d'exécution ; que le Roi

et le Cardinal étoient d'abord revenus à Paris presque ensemble ; que MONSIEUR, éloigné quelque temps, avoit reparu à la cour ; que le duc de Bouillon, moyennant la cession de Sedan , étoit aussi rentré en grâce, et que si le grand-écuyer ne paroissoit pas encore, le motif en étoit la haine plus prononcée du Cardinal contre lui, et la grande part qu'il avoit dans la conjuration. Mais le simple bon sens et le sentiment naturel de la justice disoient assez que, n'ayant agi que sous les ordres du frère du Roi, son pardon devoit suivre celui de

ce prince. Tout avoit donc calmé l'inquiétude première de son cœur, tandis que rien n'avoit adouci une sorte de ressentiment orgueilleux qu'elle avoit contre Cinq-Mars, assez indifférent pour ne pas lui faire savoir le lieu de sa retraite, ignoré de la Reine même et de toute la cour, tandis qu'elle n'avoit songé qu'à lui, disoit-elle. Depuis deux mois, d'ailleurs, les bals et les carrousels s'étoient si rapidement succédé, et tant de *devoirs* impérieux l'avoient entraînée, qu'il lui restoit à peine, pour s'attrister et se plaindre, le temps de sa toi-

lette où elle étoit presque seule. Elle commençoit bien chaque soir cette réflexion générale sur l'ingratitude et l'inconstance des hommes, pensée profonde et nouvelle, qui ne manque jamais d'occuper la tête d'une jeune personne à l'âge du premier amour; mais le sommeil ne lui permettoit jamais de l'achever, et la fatigue de la danse fermoit ses grands yeux noirs avant que ses idées eussent trouvé le temps de se classer dans sa mémoire, et de lui présenter des images bien nettes du passé. Dès son réveil, elle se trouvoit entourée

des jeunes princesses de la cour, et, à peine en état de paroître, elle étoit forcée de passer chez la Reine, où l'attendoient les éternels, mais moins désagréables hommages du prince Palatin; les Polonais avoient eu le temps d'apprendre à la cour de France cette réserve mystérieuse et ce silence éloquent qui plaisent tant aux femmes, parce qu'ils accroissent l'importance des secrets toujours cachés et rehaussent les êtres que l'on respecte assez pour ne pas oser même souffrir en leur présence. On regardoit Marie comme

accordée au roi Uladislas , et elle-même, il faut le confesser, s'étoit si bien faite à cette idée, que le trône de Pologne, occupé par une autre reine, lui eût paru une chose monstrueuse ; elle ne voyoit pas avec bonheur le moment d'y monter, mais avoit cependant pris possession des hommages qu'on lui rendoit d'avance. Aussi, sans se l'avouer à elle-même, exagéroit-elle beaucoup les prétendus torts de Cinq-Mars, que la Reine lui avoit dévoilés à Saint-Germain.

— Vous êtes fraîche comme les roses de ce bouquet, dit la Reine ;

allons, ma chère enfant, êtes-vous prête? Quel est ce petit air boudeur? venez que je referme cette boucle d'oreille..... N'aimez-vous pas ces topazes? voulez-vous une autre parure?

— Oh! non, Madame, je pense que je ne devrois pas me parer, car personne ne sait mieux que vous combien je suis malheureuse. Les hommes sont bien cruels envers nous.

Je réfléchis encore à tout ce que vous m'avez dit, et tout m'est bien prouvé actuellement. Oui, il est bien vrai qu'il ne m'aimoit pas;

car, enfin, s'il m'avoit aimée, d'abord il eût renoncé à une entreprise qui me faisoit tant de peine, comme je le lui avois dit; je me rappelle même ! ce qui est bien plus fort, ajouta-t-elle d'un air important et même solennel, que je lui dis qu'il seroit rebelle; oui, Madame, *rebelle*, je le lui dis à Saint-Eustache. Mais je vois que Votre Majesté avoit bien raison; je suis bien malheureuse; il avoit plus d'ambition que d'amour. Ici une larme de dépit s'échappa de ses yeux et roula vite et seule sur sa joue comme une perle sur une rose.

Oui, c'est bien certain....., continua-t-elle en attachant ses bracelets; et la plus grande preuve, c'est que depuis deux mois qu'il a renoncé à son entreprise (comme vous m'avez dit que vous l'aviez fait sauver), il auroit bien pu me faire savoir où il s'est retiré. Et moi, pendant ce temps-là, je pleurois, j'implorais toute votre puissance en sa faveur; je m'adressois un mot qui m'appriât une de ses actions; je ne pensais qu'à lui; et encore à présent, je refuse tous les jours le trône de Pologne, parce que je veux prouver jusqu'à la

fin que je suis constante, que vous-même ne pouvez me faire manquer à mon attachement, bien plus sérieux que le sien, et que nous valons mieux que les hommes; mais du moins je crois que je puis bien aller ce soir à cette fête, puisque ce n'est pas un bal.

— Oui, oui, ma chère enfant, venez vite, dit la Reine, voulant faire cesser ce langage enfantin qui l'affligéoit, et dont elle avoit causé les erreurs ingénues; venez, vous verrez l'union qui règne entre les princes et le Cardinal, et nous

apprendrons peut-être quelques bonnes nouvelles.

Elles partirent.

Lorsque les deux princesses entrèrent dans les longues galeries du Palais-Cardinal, elles furent reçues et saluées froidement par le Roi et le ministre, qui, entourés et pressés par une foule de courtisans silencieux, jouoient aux échecs sur une table étroite et basse. Toutes les femmes qui entrèrent avec la Reine, ou après elle, se répandirent dans les appartemens, et bientôt une musique fort douce s'éleva dans l'une des salles, comme

un accompagnement à mille conversations particulières qui s'engagèrent autour des tables de jeu.

Auprès de la Reine passèrent en saluant deux jeunes et nouveaux mariés , l'heureux Chabot et la belle duchesse de Rohan ; ils sembloient éviter la foule , et chercher à l'écart le moment de se parler d'eux-mêmes. Tout le monde les accueilloit en souriant, et les voyoit avec envie : leur félicité se lisoit sur le visage des autres autant que sur le leur.

Marie les suivit des yeux : Ils sont heureux pourtant, dit-elle à

la Reine, se rappela
l'on avoit voulu jet

Mais, sans lui re
d'Autriche, craign
la foule, un mot
vînt apprendre q
événement à sa jeun
derrière le Roi ave
MONSIEUR, le princ
duc de Bouillon vi
d'un air libre et
dant le second jeta
regard sévère et scr
« Mademoiselle la

Elle fut interdite de ces paroles et de le voir s'éloigner d'un air sombre; elle parla au duc d'Orléans, qui ne répondit pas, et sembla ne pas entendre. Marie regarda la Reine, et crut remarquer de la pâleur et de l'inquiétude sur ses traits. Cependant personne n'osa approcher le ministre qui méditait lentement ses coups d'échecs; Mazarin seul, appuyé sur le bras de son fauteuil, et, suivant les coups avec une attention servile, faisait

moment le nuage qui couvrait le front du ministre; il venoit d'avancer une *tour* qui mettoit le roi de Louis XIII dans cette fausse position qu'on nomme *pat*, situation où ce roi d'ébène, sans être attaqué personnellement, ne peut cependant ni reculer ni avancer dans aucun sens. Le Cardinal, levant les yeux, regarda son adversaire, et se mit à sourire d'un côté des lèvres seulement, ne pouvant peut-être s'interdire un secret rapprochement. Puis, en voyant les yeux éteints et la figure mourante du prince, il se pen-

cha à l'oreille de Mazarin, et lui dit :

— Je crois, ma foi, qu'il partira avant moi; il est bien changé.

En même temps il lui prit une longue et violente toux; souvent il sentoît en lui cette douleur aiguë et persévérante; à cet avertissement sinistre, il porta à sa bouche un mouchoir qu'il en retira sanglant; mais, pour le cacher, il le jeta sous la table, et sourit, en regardant sévèrement autour de lui, comme pour défendre l'inquiétude.

Louis XIII, parfaitement insen-

sible, ne fit pas le plus léger mouvement, et rangea ses pièces pour une autre partie avec une main décharnée et tremblante. Ces deux mourans sembloient tirer au sort leur dernière heure.

En cet instant, une horloge sonna minuit. Le Roi leva la tête :

— Ha ! ha ! dit-il, ce matin, à la même heure, M. le Grand a passé un mauvais moment.

Un cri perçant partit auprès de lui, il frémit, et se jeta de l'autre côté, renversant le jeu. Marie de Mantoue, sans connoissance, étoit dans les bras de la Reine ; celle-ci

pleurant amèrement, dit à l'oreille du Roi :

— Ah ! Sire, vous avez une hache à deux tranchans.

Elle prodiguoit ensuite des soins et des baisers maternels à la jeune princesse, qui, entourée de toutes les femmes de la cour, ne revint de son évanouissement que pour verser des torrens de larmes. Sitôt qu'elle rouvrit les yeux :

— Hélas ! oui, mon enfant, lui dit Anne d'Autriche ; ma pauvre enfant, vous êtes reine de Pologne.

IL est arrivé souvent que le même événement qui faisoit couler des larmes dans le palais des rois a répandu l'allégresse au dehors ; car le peuple croit toujours que la joie habite avec les fêtes. Il y eut cinq jours de réjouissances pour le retour du ministre , et chaque soir, sous les fenêtres du Palais-Cardinal et sous celles du Louvre, se pressoient les habitans

de Paris ; les dernières
avoient pour ainsi dire
pour les mouvements
couroient d'une rue
une curiosité que
tante et hostile, tant
en processions silen
poussant de longs
ou des huées prolon
ignoroit le sens. Les
jeunes hommes se
les carrefours, et
rond sur les pla

le cœur. Il étoit remarquable
 le silence le plus triste régnoit
 tement dans les lieux que les
 dres du ministre avoient prépa
 pour les réjouissances, et que
 passoit avec dédain devant les
 çades illuminées de son palais
 quelques voix s'élevoient, c'é
 pour lire et relire sans cesse a
 ironie les légendes et les
 criptions dont l'idiote flatterie
 quelques écrivains obscurs a

lançoient de loin des mains inconnues. Elle représentoit le Cardinal généralissime portant un casque entouré de lauriers. On lisoit au-dessous :

* Grand duc ! c'est justement que la France
t'honore ;
Ainsi que le dieu Mars , dans Paris on
t'adore.

Ces belles choses ne persuadoient pas au peuple qu'il fût heureux , et en effet il n'adoroit pas plus le Cardinal que le dieu Mars, mais il acceptoit ses fêtes à titre de désordre. Tout Paris étoit en ru-

* Cette gravure existe encore.

meur , et des hommes à longue barbe , portant des torches , des pots remplis de vin , et des verres d'étain qu'ils choquoient à grand bruit , se tenoient sous le bras , et chantoient à l'unisson avec des voix rudes et grossières , une ancienne ronde de la Ligue :

* Reprenons la danse ,
Allons , c'est assez :
Le printemps commence ,
Les Rois sont passés.

Prenons quelque trêve ;
Nous sommes lassés ,
Les Rois de la fève
Nous ont harassés.

* Chant des guerres civiles. (Voy. Mém. de la Ligue.)

Allons, Jean du Mayne,
Les Rois sont passés....

Les bandes effrayantes, qui hurloient ces paroles, traversèrent les quais et le Pont-Neuf, froissant contre les hautes maisons, qui le couvroient alors, quelques bourgeois paisibles attirés par la curiosité. Deux jeunes gens enveloppés dans des manteaux furent jetés l'un contre l'autre, et se reconnurent à la lueur d'une torche placée au pied de la statue d'Henri IV, nouvellement élevée, sous laquelle ils se trouvoient.

— Quoi! encore à Paris, Mon-

sieur, dit Corneille à Milton, je vous croyois à Londres.

— Entendez-vous ce peuple, Monsieur, l'entendez-vous ? quel est ce refrain terrible ?

Les Rois sont passés !

— Ce n'est rien encore, Monsieur ; faites attention à leurs propos.

— Le parlement est mort, disoit l'un des hommes ; les seigneurs sont morts ; dansons, nous sommes les maîtres ; le vieux Cardinal s'en va, il n'y a plus que le Roi et nous.

— Entendez-vous ce misérable ?

Monsieur, reprit Corneille ; tout est là , toute notre époque est dans ce mot.

— Eh ! quoi ! est-ce là l'œuvre de ce ministre que l'on appelle grand parmi vous , et même chez les autres peuples ? Je ne comprends pas cet homme.

— Je vous l'expliquerai tout à l'heure , lui répondit Corneille ; mais avant cela écoutez la fin de cette lettre que j'ai reçue aujourd'hui. Approchons - nous de cette lanterne , sous la statue du feu Roi. Nous sommes seuls , la foule est passée ; écoutez :

« C'est par l'une de ces im-
 » prévoyances qui empêchent l'ac-
 » complissement des plus géné-
 » reuses entreprises , que nous n'a-
 » vons pu sauver MM. de Cinq-
 » Mars et de Thou. Nous eussions
 » dû penser que , préparés à la
 » mort par de longues méditations,
 » ils refuseroient nos secours ; mais
 » cette idée ne vint à aucun de nous ;
 » dans la précipitation de nos me-
 » sures , nous fîmes encore la faute
 » de nous trop disséminer dans la
 » foule , ce qui nous ôta le moyen
 » de prendre une résolution su-
 » bite. J'étois placé pour mon mal-

» heur près de l'échafaud , et je vis
 » s'avancer jusqu'au pied nos deux
 » malheureux amis qui soutenoient
 » le pauvre abbé Quillet destiné à
 » voir mourir son élève qu'il avoit
 » vu naître. Il sanglotoit et n'avoit
 » que la force de baiser les mains
 » des deux amis. Nous nous avan-
 » çâmes tous , prêts à nous élancer
 » sur les gardes au signal convenu ;
 » mais je vis avec douleur M. de
 » Cinq - Mars jeter son chapeau
 » loin de lui d'un air de dédain.
 » On avoit remarqué notre mou-
 » vement , et la garde catalane fut
 » doublée autour de l'échafaud.

» Je ne pouvois plus voir, mais
 » j'entendois pleurer ; bientôt pa-
 » rut au-dessus des têtes du peuple
 » le jeune et brillant Cinq-Mars,
 » debout sur les planches à côté
 » du bourreau, il salua gracieuse-
 » ment autour de lui, et s'agenouil-
 » la. J'aperçus les deux mains trem-
 » blantes du vieux abbé qui élevoit
 » un crucifix devant ses yeux ; tout
 » à coup, une voix claire et pure
 » comme celle d'un ange, entonna
 » l'*Ave maris Stella*, répété par le
 » peuple ; je reconnus la voix de
 » M. de Thou, qui attendoit au
 » pied de l'échafaud ; je vis s'éle-

» ver une hache , je détournai la
 » tête , et je tombai à genoux. Un
 » cri effroyable de tout le peuple
 » m'avertit qu'il n'étoit plus. J'eus
 » encore la force , heureusement,
 » de penser à son âme et de com-
 » mencer une prière pour lui; je
 » la mêlois avec la prière que j'en-
 » tendois prononcer à haute voix
 » au pieux de Thou. Je me relevai
 » et le vis s'élancer sur l'échafaud.
 » Serrant un crucifix d'ivoire sur
 » sa poitrine avec passion , il monta
 » les degrés comme si son âme eût
 » emporté son corps vers le ciel;
 » puis , s'agenouillant , il baisa le

» sang de Cinq-Mars comme celui
 » d'un martyr, et devint plus mar-
 » tyr encore lui-même. Je ne sais
 » si Dieu voulut lui accorder cette
 » grâce; mais je vis avec horreur
 » le bourreau, effrayé sans doute
 » du premier coup qu'il avoit por-
 » té, le frapper sur le haut de
 » la tête où le malheureux jeune
 » homme porta la main; le peuple
 » poussa un long gémissement, et
 » s'avança en criant contre le bour-
 » reau; ce misérable tout troublé
 » lui porta un second coup qui ne
 » fit encore que l'écorcher et l'a-
 » battre sur le théâtre où l'exécu-

» teur se roula avec sa victime pour
 » l'achever. On ne vit plus rien
 » alors, et les cris du peuple fu-
 » rent épouvantables. Un événe-
 » ment étrange l'effrayoit plus en-
 » core que l'horrible spectacle. Le
 » vieux domestique de M. de Cinq-
 » Mars tenoit son cheval comme à
 » un convoi funèbre; il s'étoit arrêté
 » au pied de l'échafaud, et, sem-
 » blable à un homme paralysé, re-
 » garda son maître jusqu'à la fin,
 » puis tout à coup, comme frappé
 » de la même hache, tomba mort
 » sous le coup qui avoit fait tomber
 » la tête.

» Je vous écris à la hâte ces
 » tristes détails à bord d'une ga-
 » lère de Gênes où Fontrailles,
 » Gondi, d'Entraigues, Beauvau,
 » Du Lude et tous les conjurés,
 » sommes retirés. Nous allons en
 » Angleterre attendre que le temps
 » ait délivré la France du tyran que
 » nous n'avons pu détruire. J'aban-
 » donne pour toujours le service
 » du lâche prince qui nous a trahis.

» MONTRÉSOR. »

Telle vient d'être, poursuit
 Corneille, la fin de ces deux jeunes

gens que vous vîtes naguère si puissans. Leur dernier soupir a été celui de l'ancienne monarchie; il ne peut plus régner ici qu'une cour dorénavant; les grands et les sénats sont anéantis*.

— Et voilà donc ce prétendu grand homme, reprit Milton; qu'a-t-il voulu faire? Il veut donc créer des républiques dans l'avenir, puisqu'il détruit les bases de votre monarchie?

— Ne le cherchez pas si loin,

* On appeloit le parlement *sénat*. Il existe des lettres adressées à *Monseigneur de Harlay*, prince du sénat de Paris et premier juge du royaume.

dit Corneille; il n'a voulu que régner jusqu'à la fin de sa vie. Il a travaillé pour le moment et non pour l'avenir; il a continué l'œuvre de Louis XI.

L'Anglais se prit à rire.

— Je croyois, dit-il, je croyois que le vrai génie avoit une autre marche. Cet homme a ébranlé ce qu'il devoit soutenir, et on l'admire! Je plains votre nation.

— Ne la plaignez pas, s'écria vivement Corneille; un homme passe, mais un peuple se renouvelle. Celui-ci, Monsieur, est doué d'une immortelle énergie que rien

ne peut éteindre ; souvent son imagination l'égarera, mais une raison supérieure finira toujours par dominer ses désordres même, d'où elle sortira peut-être.

Les deux jeunes et déjà grands hommes se promenoient en parlant ainsi sur cet emplacement qui sépare la statue d'Henri IV de la place Dauphine, au milieu de laquelle ils s'arrêtèrent un moment.

— Oui, Monsieur, poursuivit Corneille, je vois tous les soirs avec quelle vitesse une pensée généreuse retentit dans les cœurs français, et tous les soirs je me

retire heureux de l'avoir vu. La reconnoissance prosterne les pauvres devant cette statue d'un bon Roi; qui sait quel autre monument élèveroit une autre passion auprès de celui-ci; qui sait jusqu'où l'amour de la gloire conduiroit notre peuple; qui sait si, au lieu même où nous sommes, ne s'élèvera pas une pyramide arrachée à l'Orient?

— Ce sont les secrets de l'avenir, dit Milton; j'admire, comme vous, votre peuple passionné, mais je le crains pour lui-même. Je le comprends mal aussi, et je ne reconnois pas son esprit, quand je

le vois prodiguer son admiration à des hommes tels que celui qui vous gouverne. L'amour du pouvoir est bien puéril, et cet homme en est dévoré sans avoir la force de le saisir tout entier. Chose risible ! il est tyran sous un maître. Ce colosse, toujours sans équilibre, vient d'être presque renversé sous le doigt d'un enfant. Est-ce là le génie ? Non, non. Lorsqu'il daigne quitter ses hautes régions pour une passion humaine, du moins doit-il l'envahir. Puisque ce Richelieu ne vouloit que le pouvoir, que ne l'a-t-il donc pris tout

entier? Je vais trouver un homme qui n'a pas encore paru, et que je vois dominé par cette misérable ambition; mais je crois qu'il ira plus loin. Il se nomme Cromwell.

FIN.

Notes.

[Tome I^{er} , page 87.]

Nous n'avons pu nous empêcher d'écarter des détails trop odieux.....

Les pièces authentiques et les récits naïfs de cet effrayant procès existent en grand nombre. Tout ce qui étonnera ici, tout ce qui fera horreur, est l'histoire, et même l'histoire adoucie, comme pourroient s'en convaincre ceux qui voudroient supporter la lecture des longues relations du dix-septième siècle, parmi lesquelles les plus curieuses sont le *Récit des Causes célèbres* et les *Diabes de Loudun*.

En 1824, il a paru sur cette accusation de magie si surprenante dans le dix-septième siècle, un volume intitulé *Urbain-Grandier*,

par M. Bonnelier. C'est, je crois, le premier ouvrage que l'on ait consacré à la mémoire de ce malheureux prêtre.

Malgré ce qu'on a lu et ce qu'on lira encore sur Richelieu, il n'en reste pas moins un très-grand ministre, surtout à l'extérieur, comme certains capitaines illustres demeurent ce que la postérité appelle grands hommes malgré leurs crimes. Je ne crois même pas que le célèbre Cardinal fût né sanguinaire, et ses traits ne l'annoncent pas; il est juste de considérer que l'assassinat s'étoit alors glissé dans nos mœurs par les Médicis; l'Italie avoit pour ainsi dire inoculé le crime à la France. Le premier *coup d'Etat* que Richelieu apprit à encenser fut le guet-apens dans lequel tomba son protecteur Concini; la première fois qu'il salua Louis XIII son souverain, ce fut pour le féliciter de cette expédition lorsqu'on l'éleva aux yeux de la cour sur une table de billard, bizarre pavois bien digne du fait d'armes; il est donc possible que l'Evêque de Luçon, ayant toujours présente à la pen-

sée la fin tragique du maréchal d'Ancre dont il étoit souvent menacé, ait fini par envisager ses sanglantes exécutions comme des ressorts politiques en usage dont il étoit fort permis d'user, sans manquer à ses devoirs de chrétien. On ne peut nier d'ailleurs que la coutume de trancher la tête un fois admise, ne simplifie singulièrement l'administration.

[Tome II, page 16.]

Une barbe plate et rousse à l'extrémité.....

« Pendant sa jeunesse, dit l'historien du P. Joseph, il avoit les cheveux et la barbe d'un roux un peu ardent. Il s'étoit aperçu que Louis XIII ne pouvoit souffrir cette couleur; aussi avoit-il pris soin de la brunir avec des peignes de plomb et d'acier jusqu'à ce qu'il eut trouvé le secret de la blanchir que lui donna plus tard un empirique. L'horreur du roi pour cette couleur de cheveux étoit telle, qu'un jour son pre-

mier gentilhomme de la chambre (dont le père avoit le plus beau gouvernement du royaume), ayant l'honneur d'accompagner S. M. à Fontainebleau dans une partie de chasse, il fit tant de pluie qu'elle emporta toute la peinture dont il cachoit la rougeur de ses cheveux. Le prince l'ayant aperçue, en eut peur, et lui dit : Bon Dieu, que vois-je ! ne paraissez plus devant moi. Le gentilhomme fut obligé de se défaire de sa charge. »

[Tome II , page 20.]

Son confident.....

Ce trop célèbre capucin que l'un de ses historiens appelle *l'esprit auxiliaire* du Cardinal, fut non seulement son confident, mais celui du roi même. Inflexible, souple et bas, il affermissoit les pas du ministre dans les voies du sang, et l'aidoit à y faire descendre le foible prince. L'histoire de cet homme est partout ; mais voici les dé-

tails d'une de ses manœuvres que l'on connoît peu.

Montmorency étoit pris à Castelnaudary. Louis XIII hésitoit à le faire périr. MONSIEUR, qui l'avoit abandonné sur le champ de bataille, demandoit sa grâce avec vigueur. Le Cardinal vouloit la mort, et ne savoit comment obtenir cette précieuse faveur. Bullion étoit chargé de la négociation et conseilloit Gaston, ce fut à cet homme que Joseph s'adressa d'abord. Il s'empare de lui avec une adresse de serpent, et par son organe fait conseiller à MONSIEUR de ne plus demander au Roi des assurances pour la grâce du jeune duc, mais de s'en remettre à la bonté seule de Louis dont on blessait le cœur en ayant l'air d'en douter; MONSIEUR croit voir dans ces discours l'intention de pardonner insinuée par son frère même, et fait *son accommodement* pour lui seul sans rien stipuler pour le jeune duc et s'en remettant à la clémence du Roi. C'est alors qu'en un *conseil étroit* entre le Roi, le Cardinal et Joseph, celui-ci ose

prendre la parole le premier , et concertant la fougue de ses vociférations politiques avec les flegmatiques argumens du Cardinal , arrache de Louis la promesse , trop bien tenue , d'être inflexible.

Brulart de Léon , ambassadeur à Ratisbonne avec Joseph, dit que le capucin n'avoit de chrétien que le nom , et ne cherchoit qu'à tromper tout le monde.

Un ouvrage de 1635 , intitulé *la Vérité défendue* , en parle en ces termes :

« Il est le grand inquisiteur de l'Etat , interroge les prétendus criminels , fait mettre les hommes en prison sans information , empêche que leur justification ne soit écoutée , et , par des terreurs paniques , il tire les déclarations qui servent pour couvrir l'injustice du Cardinal. Il fait indignement servir le ciel à la terre , le nom de Dieu aux tromperies , et la religion aux ruses de l'Etat. » (Du Tremblay.) Du reste , il appartenoit à une très-bonne famille.

Je renvoie à la vie même de cet indigne religieux ceux qui le voudront mieux con-

noître. Quelques personnes dont j'honore les talens ont regretté, m'a-t-on dit, que je n'eusse pas donné à ce personnage un caractère et un génie supérieur à celui du puissant Cardinal. Je n'ai rien vu dans l'histoire qui m'autorisât à cette injustice, et d'ailleurs Richelieu eût donc paru sous Joseph, Louis sous Richelieu, en vérité, c'eût été mettre la France trop bas.

[Tome II, page 29.]

Le Cardinal lui dicta ces devoirs de nouvelle nature, etc.

Ces insolens commandemens de la religion ministérielle fondée par Richelieu, sont extraits d'un manuscrit qui, s'il existe aujourd'hui, est sans doute soigneusement caché. Voici comme s'exprime à ce sujet le révérend et naïf historien et généalogiste du P. Joseph, continuateur de l'abbé Richard :

« Il composa avec le Cardinal un livre ayant pour titre : *L'Unité du ministre, et les qualités qu'il doit avoir*. Cet ouvrage n'a

jamais vu le jour qu'entre les mains du Roi, et c'est ce traité qui détermina S. M. à se reposer entièrement du gouvernement de son royaume sur Son Eminence. J'ai vu ce manuscrit *in-folio* qui est très-bien écrit..... On n'aura pas de peine à reconnoître que le P. Joseph en est l'auteur, par la lecture des principales propositions qui y sont prouvées, premièrement comme vérités chrétiennes, secondement comme vérités politiques. On pourroit intituler ce livre Testament politique du P. Joseph. Tous les grands hommes du siècle passé en ont laissé. On reconnoitra aisément le génie du Père dans l'extrait de ce testament. » (Hist du P. Joseph.)

Suivent les articles tels qu'on vient de les lire.

[Tome II , page 45.]

Quant au Marillac, etc.

Il fut privé de ses juges légitimes, les membres du Parlement, qui voulurent en

vain prendre connoissance de l'affaire , et virent Molé leur procureur-général, *décrété et interdit* ; traîné innocent de tribunaux en tribunaux sans en trouver un assez habile pour lui découvrir un crime ; il tomba enfin sous l'arrêt des *commissaires* , lu par un garde des sceaux ecclésiastique (Châteauneuf), auquel il fallut une dispense de Rome , sollicitée exprès pour condamner un homme sans reproche ; et le Cardinal se prit à rire des *lumières* qu'il avoit fait descendre forcément sur ses juges. — Quelle confusion ! quel temps ! On ne sauroit trop éclairer les points principaux de l'histoire pour éteindre les puérils regrets du passé dans quelques esprits qui n'examinent pas.

[Tome II, page 106.]

Ses seconds.....

Voyez dans les Mémoires du cardinal de Retz , des exemples de ces duels réguliers et cérémonieux.

[Tome II , page 194.]

Ce jour-là, le Cardinal parut revêtu d'un costume entièrement guerrier...

Ce costume est exactement décrit dans les Mémoires manuscrits de Pointis, tel qu'on le lit ici. (Bibl. de l'Arsenal.)

[Tome II , page 285.]

D'extirper une branche royale de Bourbon...

Le comte de Soissons assassiné à la bataille de la Marfée qu'il gagnoit sur les troupes du Roi ou plutôt du Cardinal. J'ai sous les yeux la relation contemporaine la plus détaillée de cette affaire ; elle renferme ce qui suit :

« Le régiment de Metternick et les dragons s'étant rompus , il ne resta près dudit comte que trois à quatre des siens ; lequel , dans ce désordre , fut abordé d'un cavalier seul , que ses gens ne connurent dans cette

confusion pour ennemy , qui luy donna un coup de pistolet au-dessous de l'œil , dont il fut tué tout roide..... Ce grand prince , n'ayant d'autre dessein que de servir Sa Majesté et son Estat , et arrester les violences de celuy qui veut ruiner tout ce qui est au-dessus de luy ;.... il (le Cardinal) vient d'extirper une branche royale de Bourbon , ayant fait choisir ce prince par un de ses gardes qui s'étoit mis , avec ce dessein exécrationnel et par son commandement parmy les gens-d'armes de ce prince , *ayant été reconnu tel* après qu'il fut tué sur la place par Riquemont , escuyer du mesme prince défunct. »

[Tome III , page 326.]

Je n'ai pas voulu la servir parce qu'elle est huguenote.....

Cette Reine cruelle et savante , qui abdiqua par ennui du trône , voulut y remonter par ennui de sa liberté , et se fit catholique pour être mieux reçue à Rome , n'abjura le luthéranisme qu'en 1654 , c'est-à-dire douze

ans après l'époque de la conjuration de Cinq-Mars. Il est triste que ce soit après sa conversion qu'elle ait dit le mot le plus atroce que l'histoire nous ait transmis.

Son Monaldeschi ne pouvoit croire que l'ordre de le faire mourir vînt de sa maîtresse, et refusoit de se confesser : Allez, dit-elle à son capitaine des gardes, et pour qu'il y croie, *blessez-le*. Voyez *Mémoires de Motteville*.

[Tome IV, page 154.]

La Tirana, *Yo que soi*, etc.

Aucune expression ne peut représenter dans notre langue la précision énergique de cette romance espagnole. Il faut l'entendre chanter par la voix nasillarde et éclatante, dure et molle, vive et nonchalante tour à tour de quelque Andalous qui caresse de l'extrémité des doigts les cordes d'une petite guitare. Le mouvement est celui d'une danse, et les pensées celles d'un chant de guerre.

Ce refrain , que répétèrent dans tous les temps les montagnes de l'Espagne , a réveillé l'écho des rochers de Saint-Domingue , dans la bouche de ce Spartacus noir , de ce Bug-Jargal , dont M. Victor Hugo a conçu le grand caractère et dessiné la figure colossale.

Yo que soï contrabandista ,
I campo por mi respeto ,
A todos los desafio ,
Pues a nadie tengo miedo.

Ay ! jaleo ! Muchachas.
Quien me merca un hilo negro ;
Mi caballo esta cansado ,
Y yo me marchó corriendo.

Ay ! ay ! que viene la ronda ,
Y se mueve el tiroto ;
Ay ! ay ! cavallito mio ,
Ay ! saca me deste aprieto.

Viva , viva mi cavallo ,
Cavallo mio carreto ;
Ay ! jaleo ! Muchachas , ay ! jaleo !...

Comme le chevalier de Guise.....

En 1613, il rencontra, à midi, le baron de Luz dans la rue Saint-Honoré, et le tua de deux coups d'épée.

« Le brave procéda, dit Marie de Médicis à Bassompierre, de tuer un vieil gentilhomme sans défense et sans dire gare ! Mais ce sont des tours de sa maison. C'est une copie de Saint-Paul. » (BASSOMPIERRE, tome I^{er}.)

Un mois après, le fils de ce vieux lieutenant-général demanda raison à son meurtrier. Ils se battirent à cheval deux contre deux. Le jeune de Luz fut tué, et la Régente, oubliant sa colère de la mort du père, envoya savoir des nouvelles du chevalier de Guise, qu'elle avoit voulu faire juger par le parlement.

[Tome IV , page 281.]

Le duc de Bragance , roi de Portugal.....

Un lecteur attentif aura pu remarquer dans le chapitre du Cabinet , que le page Olivier d'Entraigues écrivoit ou plutôt devoit écrire une lettre à D. Juan de Bragance. Richelieu préparoit dès lors la révolution de Portugal avec cette habileté , ce mystère et ce bonheur qu'il porta dans tout.

« Trente-trois jours avant de recevoir la nouvelle des succès de Pinto , auquel il avoit envoyé un gentilhomme nommé Saint-Pé , il reçut un paquet de Lisbonne ; en l'ouvrant , il fut surpris par un seigneur de la cour qui avoit ses entrées libres dans son cabinet. Le Cardinal ayant alors jeté son paquet sur son bureau , on introduisit encore une princesse qu'il fut obligé de conduire. Après l'avoir quittée , il fit signe au capitaine de ses gardes d'arrêter ce seigneur quand il sortiroit de son appartement et de

le conduire à la Bastille , avec défense de parler à qui que ce fût. Après trente-trois jours , le Cardinal apprit enfin que le duc de Bragance étoit sur le trône : ce n'étoit plus un secret , il fit sortir le gentilhomme de la Bastille , et lui envoya autant de mille écus qu'il avoit demeuré de jours en prison sans savoir pourquoi. (Hist. du P. Joseph.)

A cette époque , le Cardinal se gênoit peu pour déguiser sa puissance. Brulard de Léon ayant perdu treize cents pistoles à la prime contre lui , dit en les payant, *qu'il y avoit des corsaires par terre comme par mer*. Le Cardinal se levant , le prit doucement par le cou , et dit qu'il étoit bel homme , et qu'il seroit fâcheux de séparer la tête du corps comme il en avoit couru risque. (Mém. sur la vie du cardinal de Richelieu.)

[Tome IV, page 396.]

Las de dominer, il espéra plaire.
La tragédie de *Mirame* alloit être
représentée, etc.

Lorsqu'on entreprend le dessin d'une des grandes figures de l'histoire, je crois qu'il faut, comme le peintre, les regarder vêtues de tous les costumes, tournées sous toutes les faces, éclairées de tous les jours. Ce n'est point légèrement que j'ai étudié celle du cardinal de Richelieu; j'aurois sans nul doute manqué l'un de ses traits principaux, si je ne l'eusse montré auteur. Voici ce que dit Péliisson de la représentation de *Mirame* :

« Le Cardinal témoigna des tendresses de père pour cette pièce, dont la représentation lui coûta trois cent mille écus, et pour laquelle il fit bâtir cette grande salle de son palais qui sert encore aujourd'hui à ces spectacles. Aussi est-elle intitulée : Ouverture du Palais-Cardinal. J'ai ouï dire que les applaudissemens que l'on donnoit à cette

pièce , ou plutôt à celui qu'on savoit qui y prenoit beaucoup d'intérêt , transportoient le Cardinal hors de lui-même , que tantôt il se levoit et se tiroit à moitié du corps hors de sa loge pour se montrer à l'assemblée , tantôt imposoit silence pour faire entendre des endroits encore plus beaux. »

L'abbé Arnaud dit de cette soirée : « La Reine fut un peu vengée du Cardinal par le peu d'estime qu'on fit de sa pièce , ce dont il fut assez mortifié. On ne pouvoit alors avoir d'autre satisfaction des offenses d'un homme qui étoit maître de tout et redoutable à tout le monde. »

ARTICLES DU TRAITÉ

Fait entre le Comte-Duc pour le Roy d'Espagne, et M. de Fontrailles, pour et au nom de MONSIEUR, à Madrid, le 15 janvier 1642, dont MONSIEUR fait mention dans sa Déclaration du 7 juillet dudit an. (Au 1^{er} tome des Mémoires de Fontrailles.)

Le sieur de Fontrailles aiant esté envoyé par mon Seigneur le Duc d'Orléans vers le roy d'Espagne avec lettres de Son Altesse pour Sa Majesté Catholique, et mon Seigneur le Comte-Duc de San-Lucar, datées de Paris, du 20 décembre, a proposé, en vertu du pouvoir à luy donné, que Son Altesse désirant le bien général et particulier de la France, de voir la noblesse et le peuple de ce royaume délivré des oppressions qu'ils souffrent depuis long-tems par une si sanglante guerre. Pour faire cesser la cause d'icelle et pour establir une paix générale et raisonnable entre l'Empereur et les deux

couronnes au bénéfice de la chrestienté, prendroit volontiers les armes à cette fin, si Sa Majesté Catholique y vouloit concourir de son costé avec les moyens possibles pour avancer leurs affaires. Et, après avoir déclaré le particulier de sa commission en ce qui est des offres et demandes que font les Seigneurs d'Orléans et ceux de son party, a esté accordé et conclu que ledit Seigneur Comte-Duc pour leurs Majestez Impériale et Catholique, et au nom de Son Altesse par ledit sieur de Fontrailles, les articles suivans :

1. Comme le principal but de ce Traité est de faire une juste paix entre les deux couronnes d'Espagne et de France, pour leur bien commun et de toute la chrestienté, ont déclaré unanimement qu'on ne prétent en cecy aucune chose contre le Roy très-chrestien et au préjudice de ses Estats, ny contre les droits et autoritez de la Reyne très-chrestienne, et régnante; ains, au contraire, on aura soin de la maintenir en tout ce qui luy appartient.

2. Sa Majesté Catholique donnera douze mil hommes de pied et cinq mil chevaux effectifs des vieilles troupes; le tout venant d'Allemagne, ou de l'Empire, ou de Sa Majesté Catholique. Que si, par quelque accident, il manquoit de ce nombre deux ou trois mil hommes, on n'entend point pour cela qu'on ayt manqué à ce qui est accordé, attendu qu'on les fournira le plus-tost qu'il sera possible.

3. Il est accordé que, dès le jour que M. le Duc d'Orléans se trouvera dans la place de seureté où il dit estre en estat de pouvoir lever des troupes, Sa Majesté Catholique luy baillera quatre cent mil escus comptant payables au contentement de S. A. pour estre emploiez en levées et autres frais utiles pour le bien commun.

4. Sa Majesté Catholique donnera le train d'artillerie avec les munitions de guerre propres à ce corps d'armée, avec les vivres pour toutes les troupes, jusques à ce qu'elles soient entrées en France, là où Son Altesse entretiendra les siens, et Sa Majesté Ca-

tholique les autres , comme il sera spécifié plus bas.

5. Les places qui seront prises en France , soit par l'armée de Sa Majesté Catholique , ou celles de Son Altesse , seront mises ès-mains de Son Altesse , et de ceux de son party.

6. Il sera donné audit seigneur Duc d'Orléans douze mil escus par mois de pension , outre ce que Sa Majesté Catholique donne en Flandres à la Duchesse d'Orléans sa femme.

7. Est arrêté que cette armée et les troupes d'icelle obéiront absolument audit seigneur Duc d'Orléans , et néanmoins attendu que ladite armée est levée des deniers de Sa Majesté Catholique , les officiers d'icelle presteront le Serment de fidélité à Son Altesse de servir aux fins du présent traité ; et arrivant , faute de Son Altesse , s'il y a quelque prince du sang de France dans le traité , il commandera en la manière qu'il avoit esté arrêté dans le traité fait avec Monseigneur le comte de Soissons. Et en cas que l'Archiduc Léopold ou autre personne ,

fils ou frère , ou parent de Sa Majesté Catho-
 lique , vienne à estre gouverneur pour sadite
 Majesté Catholique en Flandres , comme il
 sera là , par mesme moyen général de ses
 armées , et que Sa Majesté Catholique a tant
 de part en ce lieu : est accordé que le sei-
 gneur Duc d'Orléans , et ceux de son party
 de quelque qualité et condition qu'ils soient ,
 aiant esgard à ces considérations , tiendront
 bonne correspondance avec ledit seigneur
 Archiduc ou autre que dit est , et luy com-
 muniqueront tout ce qui se présentera , en
 recevant tous ensemble les ordres de l'Em-
 pereur , de Sa Majesté Catholique , tant
 pour ce qui concerne la guerre , que pour
 les plaiges de cette armée , et tous les pro-
 grez.

8. Et d'autant que Son Altesse a deux
 personnes propres à estre mareschaux-de-
 camp en cette armée , que ledit sieur de
 Fontrailles déclarera après la conclusion du
 présent traité , Sa Majesté Catholique se
 charge d'obtenir de l'Empereur deux lettres
 patantes de mareschaux-de-camp pour eux.

9. Il est accordé que Sa Majesté Catholique donnera quatre-vingt mil ducats de pension à départir par mois aux seigneurs susdits.

10. Comme aussi on donnera , dans trois mois , 100,000 liures pour pourvoir et munir la place que Son Altesse a pour sa seureté en France. — Et si celuy qui baille la place n'est satisfait de celà , on baillera ladite somme contant , et de plus cinq cens quintaux de poudre , et vingt-cinq mil liures par mois , pour l'entretien de la garnison.

11. Il est accordé de part et d'autre qu'il ne se fera point d'accommodement en général , ny en particulier , avec la Couronne de France , si ce n'est d'un commun consentement , et qu'on rendra toutes les places et pays qu'on aura pris en France , sans se servir contre cela d'aucuns pretextes , toutes fois et quantes que la France rendra les places qu'elle a gagnées en quelque pays que ce soit , mesme celles qu'elle a achetées et qui sont occupées par les armées qui ont serment à la France. Et ledit seigneur Duc

d'Orléans et ceux de son party se déclarent dès maintenant pour ennemis des Suédois , et de tous autres ennemis de Leurs Majestez Impériale et Catholique , et de tous ceux qu'ils leur donnent et donneront faveur , ayde et protection. Et pour les détruire , Son Altesse et ceux de son party donneront toutes les assistances possibles.

12. Il est convenu que les armées de Flandre et celle que doit commander Son Altesse ainsi que dit est , agiront de commune main à mesme fin avec bonne correspondance.

13. On taschera de faire que les troupes soient prestes au plustost , et que ce soit à la fin de may : sur quoy Sa Majesté Catholique fera escrire au gouverneur de Luxembourg , afin qu'il dît à celui qui luy portera un blanc signé de Son Altesse ou de quelqu'un des deux Seigneurs , le temps auquel tout pourra estre en estat. Lequel blanc signé Son Altesse enverra au plustost , afin de gagner temps si les choses sont pressées , ou si elles ne le sont point en-

cores lorsque la personne arrivera , elle s'en retournera à la place de seureté.

14. Sa Majesté Catholique donnera aux troupes de Son Altesse , un mois après qu'elles seront dans le service , et ensuite cent mil liures par mois pour leur entretien et pour les autres affaires de la guerre ; et Son Altesse aura agréable de déclarer après le nombre des hommes qu'il aura dans la place de seureté , et celui de ses troupes s'il trouve bon. Demeurant dès maintenant accordé que les logemens et les contributions se distribueront également entre les deux armées.

15. L'argent qui se tirera du Royaume de France sera à la disposition de Son Altesse , et sera departy également entre les deux armées , comme il est dit en l'article précédent , et est déclaré qu'on ne pourra imposer aucuns tributs que par l'ordre de Son Altesse.

16. Aucasque ledit seigneur Duc d'Orléans soit obligé de sortir de France , et qu'il entre dans la Franche-Comté ou autre part , Sa

Majesté Catholique donnera ordre à ce que Son Altesse et les deux autres grands du party, soient receus dans tous ses Estats, et pour les faire conduire de là dans la place de seureté.

17. D'autant que ledit seigneur Duc d'Orléans désire un pouvoir de Sa Majesté Catholique pour donner la paix ou neutralité aux villes et provinces de France qui la demanderont, il y aura auprès de Son Altesse un ambassadeur de Sa Majesté avec plein pouvoir : Sa Majesté s'accorde à cela.

18. S'il arrive faute, ce que Dieu ne veuille, dudit seigneur Duc d'Orléans, Sa Majesté Catholique promet de conserver les mêmes pensions auxdits Seigneurs, et à un seul d'eux si le party subsiste, ou qu'ils demeurent au service de Sa Majesté Catholique.

19. Ledit seigneur Duc d'Orléans assure, et en son nom ledit sieur de Fontrailles, qu'à mesme temps que Son Altesse se découvrira, il luy fera livrer une place des meilleures de France pour sa seureté, la-

quelle sera déclarée à la conclusion du présent traité. Et au cas qu'elle ne soit trouvée suffisante, ledit traité demeurera nul, comme aussi ledit sieur de Fontrailles déclarera lesdits deux Seigneurs pour lesquels on demande les pensions susdites dont S. M. demeure d'accord.

20. Finalement est accordé que tout le contenu en ces articles sera approuvé et ratifié par Sa Majesté Catholique, et ledit seigneur Duc d'Orléans, en la manière ordinaire et accoustumée en semblables traitez. Le Comte-Duc le promet ainsi au nom de Sa Majesté, et ledit sieur de Fontrailles au nom de Son Altesse, s'obligeans respectivement à cela comme de leur chef, ils l'approuvent dès à présent, le ratifient et le signent. — A Madrid, le 13 janvier 1642.

Signé, DOM GASPARD DE GUZMAN.

Et par supposition de nom,

CLERMONT *pour FONTRAILLES.*

Nous Gaston Fils de France, frère unique

du Roy, Duc d'Orléans, certifions que le contenu cy-dessus est la vraye copie de l'original du traité que Fontrailles a passé en nostre nom avec Monsieur le Comte-Duc de San-Lucar. — En tesmoin de quoy nous avons signé la présente de nostre main, et icelle fait signer par nostre secretaire le 29 décembre 1641, à Villefranche.

Signé, GASTON.

Et plus bas,

GOULAS.

Contre-Lettre.

D'autant que, par le traité que j'ay signé aujourd'huy, pour et au nom de monseigneur le Duc d'Orléans avec M. le Comte-Duc, pour et au nom de Sa Majesté Catholique, je suis obligé de déclarer le nom des deux personnes qui sont comprises par Son Altesse dans ledit traité, et la place qu'elle a prise pour sa seureté. Je déclare, et as-

seure au nom de Son Altesse à Monsieur le Comte-Duc , afin qu'il die à Sa Majesté Catholique, que les deux personnes sont, le seigneur Duc de Bouillon, et le seigneur de Cinq-Mars Grand-Escuyer de France, et la place de seureté qui est assurée à Son Altesse, est Sedan, que ledit seigneur de Bouillon luy met entre les mains.— En foy de quoy j'ay signé cet escrit à Madrid, le 13 janvier 1642, signé par supposition de nom Clermont. — Nous Gaston Fils de France, frère unique du Roy, Duc d'Orléans, reconnoissons que le contenu cy-dessus est la vraye copie de la déclaration, que Monsieur de Bouillon, Monsieur le Grand, et nous soubsignez, avons donné pouvoir au sieur de Fontrailles, de faire des noms de ces sieurs de Bouillon et le Grand à Monsieur le Duc de San-Lucar, après qu'il auroit passé le traité avec luy, auquel traité ils ne sont compris que sous le titre de deux grands seigneurs de France. — En tesmoin de quoy nous avons signé la présente certification de nostre main, et

icelle fait contresigner par notre secrétaire.
A Villefranche , le 29 décembre 1641.

Signé , GASTON.

Et plus bas ,

GOULAS.

Sans ajouter d'autres notes , je renvoie les
lecteurs scrupuleux aux ouvrages suivans :

Mémoires de Brienne.

———— de M. Dupuy , pour justifier M. de
Thou.

———— de Bouillon et de Montrésor.

Relation de Fontrailles.

Lettres du cardinal de Richelieu.

Testament politique.

Mémoires de Richelieu.

Pièces du procès d'Urbain-Grandier.

Causes célèbres.

Les Diables de Loudun.

Mémoires d'Anne d'Autriche , par M^{me} de
Motteville.

Interrogatoire de Cinq-Mars.

Journal de Richelieu.

Le P. Griffet.

Mémoires de Montglat.

Le P. Anselme, Histoire des grands-officiers.

Histoire de Venise, de Baptiste Nani.

Mémoires de Pontis.

Benjamin Priolo. *De Rebus Gallicis*.

Construction de la digue de la Rochelle.

Histoire de la Mère et du Fils.

Mémoires de Rochefort, édit. de 1694.

Amours du cardinal de Richelieu, manuscrit.

(Bibl. de l'Arsenal, n° 286.)

Recueil de pièces touchant le cardinal de Richelieu, manuscrit. (Bibl. de l'Arsenal, n° 188.)

Levassor.

Siri.

Histoire du P. Joseph.

Relation de la Bataille de Sedan.

Mémoires de l'Académie.

OUVRAGES DU CARDINAL.

La Méthode des Controverses.

L'Instruction et la Perfection du Chrétien.

Europe.

Mirame.

TABLE DES CHAPITRES.

	Pages
CHAP. XX. La Lecture.....	1
XXI. Le Confessionnal.....	79
XXII. L'Orage.....	121
XXIII. L'Absence.....	171
XXIV. Le Travail.....	203
XXV. Les Prisonniers.....	301
XXVI. La Fête.....	395

FIN DE LA TABLE.



LE NORMANT FILS, IMPRIMEUR DU ROI, RUE